7e Année. N° 19. 1er Octobre 1900.

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
OCT 18 1900

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
A. François	*Au Yunnan.* — I.	449
Maurice Maindron	*Blancador l'Avantageux* (5e partie)	479
Arthur Lynch	*En Campagne avec les Boers*	522
Anatole Le Braz	*Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu* — I.	537
Gustave Kahn	*Guiguerlegui*	567
Maurice Hamel	*Un Siècle d'art.* — II	592
Henri Lichtenberger	*La France et l'Allemagne jugées par Nietzsche*	629
Michel Corday	*Science et Mœurs. — Un Village*	652

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LA SUÈDE, SON PEUPLE ET SON INDUSTRIE,
Exposé historique et statistique,
publié par ordre du Gouvernement,
rédigé par **Gustav Sundbärg.**

Sur une proposition de M. le professeur Ernst Carlson, le Riksdag de 1898 vota les crédits nécessaires à la rédaction et à la publication de cet important ouvrage. Un particulier, le directeur de la banque K.-A. Wallemberg à Stockholm, subvint libéralement aux frais d'illustration ; un grand nombre de spécialistes éminents apportèrent le concours de nombreux et intéressants articles : c'est donc une sorte d'œuvre nationale, publiée en langues française, anglaise et suédoise, que nous avons aujourd'hui sous les yeux. On y trouvera les statistiques les plus minutieuses et les renseignements les plus complets sur toute la vie de la Suède, l'administration, la culture intellectuelle, le commerce et l'industrie.

L'AMOUR DU PROCHAIN, par **Pierre Valdagne.**

Au lieu d'être jalouse du bonheur des autres, l'exquise héroïne de ce roman dialogué s'emploie de son mieux à le faciliter. C'est parfois un peu délicat, mais elle n'y apporte aucun scrupule. Elle a un mari qu'elle adore, et elle n'accepte point l'idée que les autres soient privés d'amour : elle rapproche donc ceux qui doivent se plaire ; mais elle s'efforce en même temps de ne faire aucune victime. Si elle découvre pour une femme l'amant qui saura la comprendre, elle cherche aussi pour le mari la maîtresse qui lui sera douce. Tout cela est mis en dialogues amusants et subtils. M. Pierre Valdagne, à force d'esprit et de grâce, nous ferait donner raison à cette « bonne hôtesse » ; on est avec elle pour les amants contre les ménages mal assortis. Il faut réfléchir pour s'apercevoir que c'est très grave : on ne s'en avise qu'après coup.

LES DROITS DE L'ENFANT, par **J. Leroy.**

C'est là un ouvrage d'observation directe. L'auteur nous expose les misères de l'enfance, avec le souci de nous montrer des faits plutôt que de nous imposer des conclusions. Et c'est là aussi une œuvre de bonne charité : car ce livre donnera sans aucun doute à ceux qui le liront le désir de faire quelque chose pour les petits malheureux, et de contribuer, chacun selon ses forces, à une œuvre de justice et de protection. Il n'y a pas là de statistiques : ce n'est point avec des chiffres qu'on émeut efficacement le public ; mais certaines histoires feront pleurer, et nous renseigneront en même temps, par delà le cas particulier, sur l'état de choses qu'il révèle. C'est le commencement de la charité que la connaissance de la misère : ce livre est un triste, un poignant tableau.

SUPERSTITION, CRIME ET MISÈRE EN CHINE,
par le **docteur J.-J. Matignon.**

L'auteur de ce livre a fait à Pékin un séjour de trois ans et demi. Médecin aide-major de première classe, il était attaché à la légation de France en Chine. Il a pu ainsi, mieux que personne, recueillir sur les mœurs chinoises des observations intéressantes. « Dans le prêtre, comme dans le voyageur, les Chinois s'obstinent à voir un agent à la solde de l'étranger, envoyé en éclaireur pour dresser l'inventaire des richesses de l'Empire, pour préparer les voies à la conquête pacifique ou brutale. » Ils se défient moins du médecin ; dans la rue, la foule lui fait cortège et respecte son pouvoir mystérieux. M. le docteur Matignon a pu surprendre les tares les plus secrètes, et ces notes viennent compléter fort heureusement les récits des explorateurs. Mais il faut prévenir le public qu'en sa qualité de médecin, M. le docteur Matignon nous décrit souvent des cas de misère pathologique ; ce livre n'est pas fait pour être lu de tous. M. Marcel Monnier, l'explorateur bien connu, dont nous avons signalé récemment le *Tour d'Asie*, nous présente cette série d'études dans une préface érudite et forte.

LA TERRE ÉTERNELLE, par **Paul-Louis Garnier.**

Un roman, si l'on veut ; c'est bien plutôt une sorte de poème en prose, et, comme dit l'auteur, « une symphonie dont le cycle héroïque, divisé en quatre unités, s'accomplit dans un ordre rigoureux, quelque palpitante et fiévreuse qu'en puisse paraître la forme ». On trouvera dans ce livre des espoirs éloquents, des invocations lyriques, de la pensée et de la passion, des phrases fougueuses et éclatantes. Et, sans doute, une telle œuvre ne prétend pas à intéresser tout le monde ; mais on y pourra découvrir la promesse de romans plus précis et plus sobres.

PROMENADES ET EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS DE PARIS, — RÉGION DE L'EST
par **Alexis Martin.**

Ces promenades font partie de la collection : les *Étapes d'un Touriste*. La bicyclette et l'automobile ont rendu rapides et faciles les excursions assez lointaines. Même les simples promeneurs du dimanche ont élargi peu à peu le cercle des banlieues parisiennes. M. Alexis Martin n'hésite pas à nous emmener avec lui jusqu'à Meaux, Château-Thierry et Provins. Il excelle à découvrir en route le coin pittoresque, le vieux château en ruine, et il ne néglige pas non plus de nous faire entrer avec lui dans les usines ou dans les hôpitaux. Tous ces petits volumes sont ornés de nombreuses gravures et de cartes itinéraires. Notons, d'ailleurs, qu'ils contiennent les renseignements pratiques les plus complets.

IINE.

ejour
r de
a de
per-
des
être,
nent
voyé
ri-
es à
ient
fait
ux.
les
ent
ex-
'en
non
lo-
de
ien
le
les

r.
ne
u-
e,
an
se
ra
a-
es
e,
er
la
ns

AU YUNNAN[1]

I

Yunnan-Sen, le 25 octobre 1899.

Mon cher ami,

Je ne vous ferai pas aujourd'hui une peinture colorée de la capitale du Yunnan. Elle ne m'apparaît encore qu'au travers d'un fort brouillard. Après les trente jours de mon pèlerinage sous la pluie, j'ai eu durant ces trois premières semaines de mon séjour à contempler surtout la chute des averses. Ce n'est pas, je vous l'assure, un temps propice pour battre les « boulevards » d'une ville chinoise.

Je m'étais habitué à nommer la capitale du Yunnan, Yunnan-Fou; c'est Yunnan-Sen qu'il faut dire; « Sen » indique le siège d'un gouvernement provincial; le « Fou » n'est que le chef-lieu d'une préfecture.

C'est une ville de quatre-vingt mille habitants environ, se composant d'une enceinte murée, en tous points semblable à celles que je vous ai précédemment décrites, affectant à peu près la forme d'un carré d'environ mille mètres de côté. Les portes, surmontées de pavillons en bois, à quatre étages et à quadruple toiture, sont plus monumentales que celles que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les autres provinces. Sur trois faces, des faubourgs enserrent la muraille; celui de la Porte du Sud, le plus important, se prolonge durant plus d'un kilomètre le long

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

de la route commerciale de Mong-Tseu et du Tonkin. Seule la Porte du Nord débouche directement dans les rochers.

Les rues ressemblent à toutes les rues chinoises : même dédale de couloirs aboutissant aux deux artères qui joignent les portes; mêmes ordures, mêmes odeurs nauséabondes. Les habitants me paraissent encore plus déguenillés; certainement Yunnan-Sen ne vaut pas Kouéi-Yang.

On n'est pas autrement impressionné par l'activité du commerce. Décidément il faut en rabattre des illusions que l'on s'est forgées sur la valeur intrinsèque de cette terre promise du Yunnan. Cette capitale est plutôt une ville agricole. Un bon tiers de sa superficie, la partie basse de la cité, au niveau de la plaine qui prolonge le lac, est couverte de rizières *intra muros* d'une fertilité exceptionnelle. C'est qu'aussi elles bénéficient d'une fumure de premier ordre. On pratique ici le tout à la rizière, par un système très simple qui consiste dans l'utilisation de la seule pente naturelle des rues. En ce moment, grâce aux pluies, cette canalisation économique fonctionne avec une fâcheuse intensité. J'attendrai le retour du soleil pour vous présenter Yunnan-Sen baignée dans la lumière éclatante de son ciel d'hiver.

Notre arrivée n'a pas eu le caractère imposant de nos entrées dans les villes du Kouang-Si et du Kouéi-Tchéou. Pour la population, le manque de chaleur et d'empressement tenait bien certainement à l'état de l'atmosphère, car j'ai eu depuis à vérifier que les gens sont aussi curieux et badauds que partout ailleurs; mais, chez les autorités, la fraîcheur de l'accueil avait sûrement des causes plus complexes.

Pas aimables pour une sapèque, les mandarins du Yunnan! Dès le passage de la frontière, nous avions ressenti ce revirement des sentiments officiels, et nous avions trouvé une hostilité croissante, à mesure que nous avancions vers la capitale.

Avant même de quitter Kouéi-Yang, il nous était revenu quelques bruits peu engageants sur les dispositions du Yunnan vis-à-vis des étrangers. Des récits couraient sur la visite du gouverneur général de l'Indo-Chine au vice-roi chinois. M. Doumer aurait été reçu avec un dédain fort injurieux. Puis nous apprenions les attaques de Mong-Tseu, l'incendie

de la douane et de notre consulat, enfin l'agression dirigée à Yunnan-Sen contre la mission de M. Guillemoto, qui avait été expulsé violemment de la pagode où on l'avait d'abord laissé s'établir.

Lorsque nous arrivâmes aux portes de Yunnan-Sen, la froideur que nous avions constatée sur tout le parcours de la province prit nettement le caractère de la grossièreté.

J'étais annoncé par une lettre spéciale du Tsong-li-Yamen ; le gouverneur du Kouéi-Tchéou avait fort gracieusement prévenu son collègue de mon arrivée ; je m'étais fait précéder, de deux jours, par une lettre personnelle au vice-roi, ne lui marquant que de l'amabilité ; le matin même de notre entrée à Yunnan-Sen, un de mes ting-tchaï avait pris les devants, porteur de mes cartes pour chacun des hauts mandarins et chargé de s'enquérir de mon logement ; or, aux portes de la ville, je ne trouvai pas le moindre envoyé pour me guider, pas la moindre carte de la plus infime de autorités, pas de réponse non plus à ma lettre au vice-roi. Mon ting-tchaï revint très déconfit. Il avait été reçu insolemment dans tous les yamen et l'on refusait de m'indiquer un logement. Je le renvoyai avertir les autorités de ma présence et demander de me faire diriger sur le logement qui devait m'être réservé. Mon homme ne tarda pas à revenir l'oreille basse : on l'avait éconduit partout ; on lui avait même refusé la carte rouge qui est le récépissé obligatoire de toute communication portée. Enfin, on me faisait dire grossièrement que l'on ne s'occupait pas de moi, et que je pourrais me loger comme il me conviendrait. C'en était trop. Je ne pouvais demeurer, sans inconvénient, arrêté dans un carrefour de ville chinoise, sans gîte aux approches de la nuit, bafoué par les mandarins, en présence d'une population qui devait se croire autorisée elle-même à toutes les insolences par l'attitude de ses fonctionnaires. Ceux-ci méritaient une leçon.

Il existe dans toute ville chinoise, et même à chaque étape régulière d'une route mandarine, un yamen, ou un pavillon destiné à recevoir et à abriter tout voyageur officiel de quelque importance ; à défaut de ce bâtiment spécial, une pagode, ou bien le palais des examens est toujours mis à sa disposition. Je m'informai et je sus immédiatement que Yunnan-Sen possé-

dait une de ces demeures, le Houang-Houa-Kouan ou « Palais des fleurs jaunes ». Je n'ai aucune répugnance superstitieuse pour cette nuance et je me fis conduire à cette demeure symbolique. Aucun ordre n'ayant été donné, le concierge du monument n'avait pris aucune disposition; il n'était même nullement préparé à me tirer le cordon. Je chargeai mes gens de ce soin. La porte était sans doute vermoulue, car elle sortit de ses gonds. Les Génies, à l'air rébarbatif, gardiens de l'entrée, peinturlurés sur chaque vantail, tournèrent en grinçant, élevant une protestation platonique contre cette irruption dans l'immeuble, et je m'installai tranquillement dans ce domicile, dépourvu d'ailleurs de fleurs jaunes, mais dont le délabrement favorisait une végétation intensive de toutes espèces de champignons.

De là j'envoyai aussitôt chez les diverses autorités, pour leur faire connaître qu'ayant usé de la faculté qu'ils m'avaient donnée de me loger à ma guise, faculté dont je les remerciais, j'avais choisi leur Houang-Houa-Kouan et que c'est en ce lieu que je recevrais avec bonheur les nouvelles que je faisais prendre de leur précieuse santé, en attendant qu'il me fût donné, par la suite, d'y recevoir leurs visites.

Cette fois les réponses de ces messieurs ne se firent pas attendre; mon ting-tchaï revient les mains pleines de papiers rouges et, de tous les points de la cité, des messagers surmontés du chapeau officiel à crins rouges accourent de toute la vitesse de leurs bottes de velours. Ils prétendent que je ne puis demeurer dans ce lieu, et que je dois renoncer à m'y établir. Je les prie d'affirmer à leurs chefs que je saurai au contraire m'en accommoder. Évidemment, dis-je, il y aurait des réparations urgentes; cela pèche aussi par l'aménagement intérieur; mais je m'en contenterai. Je ferai pratiquer moi-même quelques améliorations et je donnerai des conseils pour disposer dans l'avenir cet établissement suivant les règles du vrai confort. Ils demeurent ahuris de me voir attribuer à des attentions s'inspirant du souci de mes aises leurs invitations à évacuer le Houang-Houa-Kouan. Et plus ils insistent pour me faire comprendre qu'on me signifie purement et simplement mon congé, plus je me répands en remerciements, et en assurances que je m'arrangerai fort bien de ce gîte, dont mes gens

prennent d'ailleurs rapidement possession. Mon cuisinier a déjà préparé son foyer; mes caisses s'ouvrent; je me mets chez moi.

Les messagers repartent effarés, et annoncent que je m'installe; puis ils reviennent me chanter un autre couplet. On n'ose m'expulser officiellement, mais on m'avise que je risque d'être dévalisé par les malfaiteurs et que je ne pourrai réclamer auprès des autorités; elles ne me prêteront aucun appui si l'on me maltraite ou si je suis dévalisé. Je réponds encore qu'il n'y a pas à se mettre en peine à ce sujet, que j'ai tout ce qu'il faut pour me défendre et que les malfaiteurs seront bien reçus; d'ailleurs, si les mandarins ne peuvent me donner une garde, je hisserai un drapeau sur un mât que je viens de découvrir, et je me mettrai sous la protection de mon pavillon. J'annonce en outre que je vais télégraphier à Pékin à ce sujet. Le vice-roi réfléchit sans doute aux inconvénients de ce système, car dès le soir j'étais pourvu de deux gardes, l'une civile et l'autre militaire. Le simple envoi de mon télégramme à Pékin déterminait même le sous-préfet à me faire porter des sièges, et des ustensiles de cuisine.

Quelques jours après, les mandarins se faisaient annoncer par fournées. Mes cours ne désemplissaient pas de cortèges brillants et mes salons étaient pleins d'uniformes soyeux. Tous les boutons et toutes les plumes de paon de la capitale défilaient chez moi, pour me donner l'assurance que mon séjour à Yunnan-Sen excitait une joie générale : on espérait bien que je ne quitterais plus cette capitale, et l'on me répétait que je ne pouvais décemment habiter d'autre demeure que ce Houang-Houa-Kouan, la plus honorable résidence de toute la province.

Voilà, mon cher ami, un petit exemple de diplomatie chinoise. Mais ça n'était pas fini! Les compliments de mes mandarins n'étaient qu'une feinte : ils n'acceptaient pas bénévolement de perdre ainsi la face devant leurs administrés, et ils tentèrent d'organiser une manifestation populaire en mon honneur. Cette fois, c'était les notables qui devaient manifester leur mécontentement: je devais avoir affaire aux fameux Chen-Sseu, qui, mobilisant toute la lie de leurs administrés, se chargeaient de m'expulser du Houang-Houa-Kouan. La chose pa-

raissait sérieuse, au point que le chef de la mission du chemin de fer, encore ému sans doute de l'agression qui l'avait expulsé de la pagode de Yuen-T'ong-Ssen, crut devoir me conseiller d'abandonner, de moi-même, une demeure qui m'était due et dans laquelle les mandarins eux-mêmes avaient affirmé mon droit de résidence. Il est vrai que les agents de l'Indo-Chine ne sont pas suffisamment expérimentés dans les choses chinoises; ils ignorent qu'avec des Chinois le moindre abandon d'un droit ou de simples prérogatives a toujours les plus fâcheuses conséquences.

Les missionnaires, mieux inspirés, m'engageaient au contraire très vivement à ne pas céder aux rodomontades des Chen-Sseu, sachant trop bien qu'une retraite, qui serait considérée comme une faiblesse de ma part, devait augmenter l'audace d'une foule, déjà fière de son premier succès et qui ensuite se tournerait à nouveau contre tous les Français et contre la mission catholique en particulier.

C'était exactement là mon avis. Il était grand temps de réagir. Après la réception un peu trop cavalière faite à M. Doumer, après les événements de Mong-Tseu et de Yunnan-Sen, il était absolument nécessaire de montrer la volonté de se faire respecter.

Je fis donc savoir au vice-roi qu'il ne me trouverait pas disposé à céder à ses intimidations et que sa populace, si elle se permettait d'envahir mon domicile, trouverait à qui parler. Et j'envoyai un nouveau télégramme à Pékin. Cette attitude bien nette me valut de nouvelles protestations d'amitié du vice-roi, de nouvelles visites de tous les mandarins, et l'expression nouvelle de l'espoir que je ne quitterais jamais le Houang-Houa-Kouan.

Si vous avez des graines de fleurs jaunes, envoyez-les-moi, j'ensemencerai mes jardins et j'aurai tout le temps d'assister à leur floraison sans craindre de voir la foule chinoise venir piétiner mes plates-bandes.

En tout cas, adressez-moi le plus tôt possible vos amitiés, au palais du Houang-Houa-Kouan, à Yunnan-Sen (par Lao-kay, Tonkin).

II

Sur la route de Mong-Tseu, le 9 février 1900.

Mon cher ami,

Je vous avais écrit par un précédent courrier; mais je viens d'apprendre que mes lettres ont été détruites dans l'incendie du poste de Long-Po à la frontière du Tonkin. C'était dans la nuit du 1er janvier. On y a si bien fêté la fin du siècle entre légionnaires qu'on a mis le feu au blockhaus. Mon malheureux courrier, qui attendait en ce lieu le passage du facteur, a été mis en miettes par l'explosion de trente mille cartouches.

Je vous y racontais mes premières négociations et les difficultés du début soit avec les autorités chinoises, soit avec les agents de la mission du chemin de fer. Je ne reviendrai pas sur ces détails. Il vous suffira de savoir qu'actuellement toutes choses paraissent mises au point. Du côté des mandarins, le frottement un peu sec au commencement s'est tout à fait adouci. Mon attitude lors de mon arrivée leur a montré que leurs plaisanteries ordinaires ne seraient pas de mise avec moi. En même temps, ils se sont rassurés sur mes intentions et ils commencent à penser que je n'ai pas pour mission de leur attirer des désagréments de parti pris.

Avec l'Indo-Chine, entente complète. Les agents de la mission technique ont été naturellement un peu agacés de l'arrivée d'un représentant du ministère des Affaires étrangères. Mais, grâce à la confiance que me témoigne le gouverneur général, l'accord a pu se faire très heureusement. Ça marchera comme sur des roulettes quand j'aurai reçu la bénédiction de M. Doumer et de M. Pichon que je vais rencontrer à Hanoï.

C'est une bien bonne idée qu'a eue M. Pichon de venir au Tonkin. On va pouvoir s'entendre entre représentants des Affaires étrangères et des Colonies sur la ligne de conduite à suivre au Yunnan. J'apporte beaucoup d'éléments d'appréciation que je soumettrai aux deux grands chefs et j'espère pouvoir revenir bientôt muni d'instructions précises et investi d'attributions bien définies. Je me charge du reste.

En attendant que j'aie retrouvé à Hanoï un peu de la vie civilisée que j'ai abandonnée il y a dix-huit mois, me voilà de nouveau roulant sur les routes de Chine, et j'en ai bien encore pour une quinzaine de jours avant d'avoir achevé le dernier arc de cercle que je trace pour la troisième fois, en l'élargissant à chaque voyage, du Tonkin au Tonkin.

Cette fois je vais seul. J'ai laissé Beauvais en faction à Yunnan-Sen et je voyage sans interprète, me débrouillant avec un peu de chinois, un peu d'annamite, un peu d'anglais, de français, de nègre et surtout beaucoup de gestes, parmi mes gens ramassés dans toutes les provinces et frottés à toutes les nationalités européennes qui circulent en Chine.

Parfois même, c'est mon espagnol qui me tire d'affaire avec un serviteur qui a retenu quelques mots de portugais entendus à Macao.

Et de l'étroite fenêtre de ma chaise je regarde filer le ruban rocailleux de ma mandarine de route, faite de dalles aplanies par la seule nature, au hasard de l'arrachement, et semées avec la plus large insouciance des joints. Là dessus marche, glisse et trébuche la file des pitoyables haridelles décharnées et saignantes qui transportent le grrrand commerce de la province.

La route coupe d'abord une plaine couverte de rizières irriguées fort intelligemment par un système de canalisation savant et croulant à la fois. On traverse ici l'une des parties fertiles du Yunnan, en bordure du Grand lac. Mais on ne se douterait guère de cette richesse à l'inspection des citoyens et des citoyennes que j'ai sous les yeux. Toujours la pouillerie et l'ordure! Les dames, vêtues de blouses dans le genre des blouses russes, généralement rouges quand les trous et les taches laissent apparaître la couleur, sont occupées dans les champs à manœuvrer des sortes de cuillers à pot, emmanchées d'un long bâton. Elles distribuent gracieusement, mais parcimonieusement, à chaque plant de pavot, une cuillerée d'un odorant bouillon d'engrais humain, tandis que d'autres y ajoutent un fumier plus consistant, fourni par les buffles, qu'elles tirent délicatement entre le pouce et l'index de grands seaux de bois apportés par leurs époux. C'est de là que va sortir, sous forme d'opium, tout le bonheur chinois! En

attendant, on empoisonne les passants par les narines avant de les intoxiquer par la drogue cultivée d'aussi nauséabonde façon.

A cette époque, le vent s'établit au fixe. Il souffle avec force en bise aigre. Tout est incliné dans sa direction, les arbres et les plantes. On dirait une nature chavirée. J'ai le museau coupé; mes joues se fendillent, mes mains sont comme des râpes.

13 février.

Voyons, je ne veux pas vous laisser sous l'impression de mes jolies campagnardes et de leurs odorants travaux.

J'ai donné, le premier jour, un furieux coup de pied sur la route plate de la plaine de Yunnan-Sen. J'ai abandonné ma chaise et j'ai « fait la route » Tsao-Lou, comme disent mes porteurs, qui n'avaient pas encore marché d'une telle allure et qui trottaient gaiement, heureux de porter une chaise vide.

J'ai franchi la ceinture montagneuse du Grand lac pour dégringoler plus bas sur un autre lac, le lac de Kiang-Tchouan, entouré d'une plaine pareille, battue du même vent. On longe une plage, on regrimpe une nouvelle falaise et on retombe encore plus bas sur un troisième lac. C'est le lac de Tong-Hay. Une jolie petite mer intérieure, avec des vagues battant des rochers, des falaises énormes, percées de grottes, couvertes de cactus gigantesques et d'une véritable forêt de figuiers de Barbarie.

De tous les pays que je viens de parcourir, depuis Canton, c'est un des plus beaux que j'ai traversés. Durant des heures, je me promène sur des rochers magnifiques en bordure du lac. Quels sites pour les casinos futurs! Et je me félicite d'avoir vu cette nature vierge avant l'inévitable poteau indicateur qui guidera un jour les touristes vers ces cascades et ces grottes. C'est le lieu indiqué dans l'avenir pour les lunes de miel indo-chinoises. Si vous avez un voyage de noces en perspective, je puis vous retenir une jolie pagode, ou même une grotte naturelle. Vous ne pourriez trouver mieux pour aimer même légitimement.... Mais ne parlons pas de ce sujet; c'est malsain dans ma situation! De là on s'engage

dans une coulée; on grimpe des pentes couvertes de camélias sauvages tout en fleurs en cette saison; d'autres versants disparaissent sous des rhododendrons également en pleine floraison, puis on continue à descendre en suivant une gorge merveilleuse. Certains passages rappellent assez fidèlement notre route de la Grande-Chartreuse, avec moins de fraîcheur malheureusement. Des fougères admirables couvrent les rochers; elles feraient la joie des botanistes, et j'en découvre une espèce qui ne doit pas être bien connue. Il semble que ce n'est plus la Chine. Mais, hélas! cette illusion ne dure pas. Tout à coup l'horizon s'élargit et, du haut d'une espèce de terrasse, la vue s'étend de nouveau sur un pays aride, poussiéreux à l'excès. Au bas de cette plate-forme on est revenu dans le bassin de la rivière de Canton. Là, coule un dernier affluent du Si-Kiang; c'est le dernier bras de mon fameux Hong-Chouéi-Kiang, quitté à Liéou-Fou, dont j'ai retrouvé une branche à la frontière du Kouéi-Tchéou, traversé une autre au Yunnan, à Keï-Tsing-Fou, et auquel je coupe aujourd'hui le dernier membre.

Un interminable et pittoresque pont de bois d'au moins trois cent cinquante à quatre cents mètres nous porte au delà des grèves sur lesquelles s'étale la rivière durant les pluies et, de l'autre côté, la transformation s'opère sans transition. C'est la désolation.

De loin en loin apparaissent quelques villages musulmans en ruine. Ce ne sont que des murs de terre éboulés, parmi lesquels une maison sur dix, se distinguant à peine des ruines qui l'entourent, contient encore quelques habitants qui ne sont que des aubergistes, logeant les muletiers. Ces chaumières n'ont pour toiture qu'une terrasse de boue battue, sur des branchages. Le sol, les habitations et les habitants, tout est de même teinte jaunâtre et rien ne tranche sur cette étendue dépourvue d'arbres où tout est desséché et limé par le vent.

L'aspect est le même jusqu'à Mong-Tseu où l'on retrouve la rizière, autour d'un lac marécageux qui s'arrête au pied de la ceinture de hauts sommets, derrière lesquels coule le fleuve Rouge.

Là s'arrête le beau ciel d'hiver, sans nuages, du Yunnan.

Derrière cet énorme rempart montagneux qui domine le fleuve tonkinois, règne une brume épaisse qui ne disparaît jamais ; région redoutée des gens du Haut Pays, qui ne dépassent pas Mong-Tseu sans terreur. Les caravanes y rompent charge et laissent aux indigènes de la contrée le soin d'achever le transport jusqu'au fleuve, à Man-Hao. Et encore ceux-ci s'arrangent-ils pour toucher seulement la rive et regagner les hauteurs dans la même journée, en évitant même d'abreuver leurs animaux de l'eau du Song-Koï.

Donc, adieu au ciel pur. De l'autre côté de la falaise, c'est le crachin tonkinois de cette saison. Je le connais bien et je ne me réjouis pas autrement de refaire sa connaissance.

18 février.

Pour le moment, je me laisse glisser sur les flots chocolat du fleuve Rouge entre deux murailles de verdure. C'est à présent la brousse intense, impénétrable de la forêt vierge. Il y en a comme cela dans les quatre cents kilomètres avant de déboucher dans le Delta. Nous reprendrons la conversation à Hanoï.

III

Entre Laokay et Mong-Tseu, Vendredi, 13 avril 1900.

Mon cher ami,

J'ai quitté Hanoï sans avoir pu tenir ma promesse de vous écrire. J'ai accompagné M. et madame Pichon dans les diverses excursions que M. Doumer a fait faire à ses hôtes à travers la capitale et les environs; j'ai pris part en outre à de nombreux palabres entre le gouverneur général et notre ministre à Pékin. Il ne m'est guère resté de temps pour la littérature.

M. Doumer, qui a l'habitude de monter à cheval à quatre heures du matin, quelque temps qu'il fasse, nous a menés à la vapeur à travers les principales attractions indo-chinoises. Cela n'avait rien de nouveau pour moi. Vous me per-

mettrez donc de ne pas m'attarder à des descriptions qui ont d'ailleurs traîné partout.

Maintenant, je rentre à Yunnan-Sen et j'ai depuis huit jours repris ma vie de voyageur, qui me laisse décidément plus de loisirs pour vous écrire.

Imaginez un cigare un peu long et plutôt blond; évidez-le par la pensée, de façon à ne lui conserver que ses feuilles d'enveloppe; celles-ci, au lieu de tabac, proviennent de lataniers (*palma latania*, en latin). Placez ce cigare sur l'eau, ce qui est la manière tonkinoise de le traiter. C'est là dedans que je vis actuellement. On n'y tient pas debout; la station assise est tolérable, si on n'en abuse pas; la position normale est l'horizontale. Avec le soleil qui tape là-dessus, on jouit, à l'intérieur, d'une température qui, pour continuer ma comparaison, n'est pas de beaucoup inférieure à celle d'un cigare allumé. On a même droit à la fumée, grâce à la cuisine qui se pratique à l'un des bouts. On brûlerait sous chacun de mes yeux le cigare le plus démocratique, que je ne pourrais produire de plus abondantes larmes.

Vous croyez peut-être que c'est un bateau que je vous monte. Je le voudrais bien. Ce n'est qu'une pirogue qui me remonte. Elle fait un peu d'eau, ma pirogue, ce qui entretient une bonne humidité. Tant qu'on se contente du bain de pieds, cela va très bien, on ne s'en inquiète guère, c'est d'ordonnance; quand on est menacé du bain de siège, ce que tout Chinois s'interdit radicalement, un de mes bateliers se décide à restituer à la rivière l'excédent de liquide en l'expulsant avec une tasse à thé hors de service.

Ce qu'il y a de vraiment bien dans mon aménagement, c'est mon lit. Un lit en bois de fer et en argent massif. Il y a pour deux cent mille francs d'argent dans mon sommier non élastique. Vous pensez que je vous en conte? Calculez : quatre-vingt mille piastres à 2 fr. 50 c. C'est là-dessus que je couche, que je dors et que je veille surtout, puisque, grâce au général, dont les desseins sont aussi insondables que ceux de la Providence, je me suis mis en route sans escorte, ayant dû me priver du concours des légionnaires que le ministère m'avait autorisé à emmener. J'avais demandé pour pénétrer en Chine des hommes sans uniformes; or il paraît

que si leurs vestes avaient été pourvues de boutons de corne au lieu d'être ornées de boutons de cuivre, suivant l'ordonnance, il y aurait eu, au point de vue militaire, un véritable scandale. Ne pouvant sans inconvénients franchir la frontière avec une troupe en armes, il m'a fallu renoncer à la protection nécessaire, et voilà comment je m'en vais sur les fleuves et routes de Chine avec deux cent mille francs en bel argent dans mon gousset, en des endroits où l'on coupait le cou pour moins que cela, il n'y a pas encore très longtemps.

Donc, étendu sur ma couche métallique, je me promène une fois de plus sur les eaux rouges du Song-Koï, au fond d'une faille qui se rétrécit et se creuse à mesure que l'on remonte le cours; et, du fond de mon cylindre de feuilles où je suis étendu, je contemple les tableaux que découpe l'orifice de mon embarcation, sur des coins de forêt vierge; j'aperçois des torrents de végétation intense, formés par les lianes qui recouvrent tout comme d'une nappe, et qui, par place, semblent des cascades bondissant d'arbre en arbre, du haut de pentes verticales, jusque dans le lit du fleuve. D'arbres, on ne distingue plus aucune forme. De place en place, une cime émerge comme une épave. Dans les parties desséchées ou flétries par les incendies d'herbes, on dirait un immense filet étendu sur le sol, ou des toiles d'araignées fantastiques jetées sur des montagnes entières, recouvrant les arbres sans interruption. Là-dessous règne la fièvre.

D'habitants, on n'en voit pas sur les rives. Dans l'intérieur, sur les sommets, vivent en groupes peu nombreux les familles de Thos, de Taïs, de Man, de Méos, de Noun, de Long-Jenn, de Tou-Jenn, de Muong, etc., etc.; chaos de races indéchiffrable même pour les pontifes de l'ethnographie. Il n'existe probablement que des sujets isolés les uns des autres, vivant dans un rayon étroit et sans communications, au milieu d'une nature impénétrable, et se distinguant sans doute les uns des autres comme les gens de Paimpol se distinguent de ceux de Ploërmel par des détails de la coiffure, des femmes et des idiotismes de leur langage. De quel berceau sont sortis ces groupes, quels mélanges ont-ils pu subir durant les grandes commotions politiques que l'on ne connaît encore guère, pendant les périodes de conquête chinoise, c'est là un

problème qui a trop d'inconnues pour pouvoir être résolu avec quelque exactitude. Pour le moment, ces gens vaguement réunis en tribus, sous l'autorité nominale de chefs héréditaires, ne se mélangent pas entre eux, et ne se dispersent pas non plus. — Pardon de ce cours d'ethnographie. C'est un peu à moi que je parle en ce moment; chaque fois que je rencontre ces individus, je me demande sur quoi on s'appuie pour leur attribuer une origine sur laquelle il n'existe aucun document et que ces indigènes ne soupçonnent même pas, n'ayant pas de manuscrits, pas d'écriture et pas de légendes d'où l'on puisse tirer une indication. Il n'y a que leur langue qui pourrait donner des renseignements de quelque valeur, et par le rapprochement des diverses études on pourrait parvenir à une classification, mais ces études sont à faire.

Les animaux ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le penser, sous cette brousse. Sur les rives on voit bien rarement quelque gibier. Il y a cependant du chevreuil et du cerf pour la nourriture du tigre et de la panthère, mais allez donc le dénicher au travers de branchages d'épines et de feuillages pareils! Les oiseaux seuls circulent avec aisance dans ces bocages. Les coqs sauvages chantent au matin et parfois passent d'une rive à l'autre avec leurs poules. J'en ai précisément fusillé un, à balle, tandis qu'il faisait le joli cœur entre deux jeunes cocottes sur un banc de grève, et je vois mon cuisinier qui le prépare, avec une belle insouciance des prescriptions de l'Église pour ce jour de Vendredi-Saint. Je tâcherai de corriger cela en ajoutant à mon menu un plat de poisson pêché à la dynamite. C'est un peu sauvage, ce genre de pêche, mais, ici, j'espère me faire pardonner par les fervents de l'hamecon.

A propos de dynamite, le petit mandarineau qui m'accompagne m'en dit une bien bonne, en me regardant préparer ma cartouche : « C'est une médecine terrible, » prononce-t-il. Comme en Chine tous les produits de la chimie sont qualifiés médecine, je ne m'étonne pas. Il continue : « On en avait donné à un de mes amis pour prendre du poisson et il lui est arrivé malheur. — Ah ! dis-je, il a fait éclater la cartouche dans ses mains et il a été écrabouillé ? — Non, elle n'a pas éclaté, mais mon ami en a mangé et il a eu d'affreuses coli-

ques dont il est mort. » Voilà comme ils sont en Chine! Cet idiot croyait que cette pâte jaunâtre était un gâteau, probablement très goûté par le poisson, et il en a avalé. Je fais remarquer à mon compagnon chinois que si la drogue avait éclaté, cela eût pu être bien plus drôle : il rit comme une petite folle et il m'apprend que l'on se fait dans ce pays des farces très amusantes dans cet ordre d'idées. En introduisant sournoisement des feuilles d'une certaine plante dans une pipe à eau, le fumeur aspire sa fumée sans s'apercevoir de rien et puis, au bout de peu de temps, il se trouve chargé comme un Hotchkiss et se met à tirer des salves répétées d'une façon irrésistible sans pouvoir s'arrêter, à la satisfaction des auditeurs. On sait rire en Chine.

Vous connaîtrez tout l'emploi de ma journée lorsque vous saurez que mon explosif m'a rapporté une espèce de monstre moustachu presque aussi long que moi et un certain nombre de carpes de rapides. C'est la pêche miraculeuse. Et maintenant il ne me reste plus pour aujourd'hui qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Mercredi 18.

Je vous souhaitais une bonne nuit, l'autre soir; j'espère que vous n'aurez pas de peine à en passer de meilleure que celle dont je viens d'être gratifié. Tudieu! quel remue-ménage, quel boucan et quelle saucée! Nous étions arrivés tard au bas du plus sérieux des rapides, peu avant Mang-Hao, le San-Po-Kio-Ta-T'an; j'avais déjà la satisfaction d'apprendre que deux jours auparavant, quarante mille autres piastres, envoyées à Mong-Tseu et qui m'avaient devancé, étaient allées au fond de l'eau; la jonque crevée sur une roche était encore là pour montrer comment on peut s'arranger sur ces cailloux. Enfin on a pu repêcher les caisses d'argent. Nous nous arrangeâmes pour passer la nuit au-dessous du rapide, l'heure étant trop avancée pour le franchir. On s'abrite comme on peut contre un courant, très violent déjà. Ces pirogues gréées en cordages de rotin n'ont pas même d'ancre ; elles s'amarrent, au milieu des roches, en empilant des tas de gros galets sur leur cordes. Vous imaginez combien c'est pratique et avec quelle rapidité

on peut appareiller dans un cas pressant. Cela ne tient pas lorsqu'il le faudrait, mais on ne peut pas s'en aller quand il serait urgent de filer. Tous les avantages ! C'est dans ce mouillage exquis que nous subissons un orage épouvantable, le premier de la saison et qui chauffait depuis quinze jours. Je vous assure qu'il était à point; et malgré les inconvénients du moment, j'aime assez de tels spectacles dans des endroits pareils. Le Song-Koï débouche ici d'un tournant aigu, entre des hauteurs, droites comme des murailles, qui se dressent sur chaque rive, couvertes de la brousse que je vous dépeignais l'autre jour et dont le pied, déchiré par les crues, n'est qu'un entassement de roches. C'est dans cette prodigieuse crevasse que bondit le San-Po-Ta-T'an avec un bruit terrible.

Le ciel est bourré de nuages d'un noir d'encre, faisant tache sur les lueurs rouges d'un soleil couchant qui embrase les crêtes après nous avoir chauffés tout le jour à 40° dans notre paillotte. Sous cette lumière rasante, le lieu a quelque chose de terriblement farouche. La nuit vient, une nuit opaque, pas un brin de vent, un air étouffant et une énervante tension électrique. Puis c'est une débauche d'éclairs qui se multiplient durant deux heures et finissent par devenir indiscontinus, illuminant de splendides décors. A l'orchestre, le rapide était encore seul à jouer son air; mais, tout à coup, un sifflement aigu, sans modulation préparatoire, éclate dans l'air; une trombe de vent fait voler les branches des arbres et vibrer les cordes de lianes. Mes pirogues valsent sur le courant d'une façon inquiétante; leurs bateliers accumulent de nouveaux cailloux sur les cordages de rotin. Une moitié de ma paillotte s'envole. Enfin une mitraille de grêlons, gros comme des œufs, hache le reste de mon abri de feuillage! Mes hommes, malgré leurs chapeaux de bambou, ne peuvent tenir dehors; plusieurs sont contusionnés; ils lâchent avec ensemble leurs cordes, cessant d'empiler les pierres, pour se réfugier sous le reste des toitures, dans les pirogues qui se remplissent, à vue d'œil, d'eau et de grêlons. C'est alors un tintamarre de coups de tonnerre, de crépitements et de bouillonnements, vraiment splendide. Mes serviteurs effrayés pleurent comme des veaux et mes bateliers ne songent qu'à s'abriter de la grêle. Ce n'est qu'à coups de

trique que je les contraints à vider l'eau, car nous sommes menacés de couler. Je prêche d'exemple moi-même, tout nu, et, en utilisant tous mes ustensiles de cuisine, de toilette, mes assiettes en fer émaillé, nous étalons à peine l'entrée de l'eau. Heureusement que le vent s'est calmé assez pour n'avoir pas à veiller aux amarres. Mais, après la grêle, ce sont des torrents de pluie ; le fleuve monte d'un bon mètre en quelques instants, et la nuit s'achève à vider la pirogue où nous sommes dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Tout y est frais, je vous assure. Heureusement, l'argent ne redoute pas l'humidité, mes caisses de provisions sont doublées de zinc, mes malles sont étanches, mes appareils de photographie et mes armes sont toujours en lieu sûr ; en somme, peu de mal. Mais se coucher, il n'y faut plus songer, mon lit est submergé. Le lendemain, le ciel est splendide ; un soleil, trop chaud pour moi, sèche au contraire tout notre attirail en quelques heures, et la crue qui a élevé le niveau sur le rapide le rend moins pénible à franchir.

Au delà, l'ouragan laisse des traces navrantes, le fleuve charrie des tas de choses. Je compte dix-sept jonques le ventre en l'air sur les rochers ; les miennes y seraient sûrement échouées, si je n'avais été là pour décider mes gens à se dégourdir, par des arguments frappants. Des caisses de tabac, de thé défilent sans cesse à la queue-leu-leu, des filés de coton retournent à la mer. Les équipages naufragés sont campés sous leurs voiles, en face de leurs épaves, et là chacun fume dans une belle insouciance de la cargaison. Il pleuvait : on s'est abrité ; on coulait, et alors on a pris sa pipe et sa provision de riz et on s'est mis à sec. On rafistolera la pirogue avec un bout de planche. Et pendant ce temps je défile avec mes quatre-vingts caisses d'argent devant des gens et même sous la conduite de gens qui avaient une bien belle occasion de s'enrichir à peu de risques !

Horrible détail ! Mon monstre fluvial contenait deux doigts humains dont l'un était encore orné d'une bague de laiton. Mes bateliers n'ont nullement été gênés par cette découverte, mais ils ont déclaré que l'explosion de ma cartouche avait chagriné un dragon et que c'était lui qui, certainement, avait déchaîné les éléments. S'ils avaient pu se douter que

j'avais précisément choisi un vendredi saint et un 13 pour les mettre en route!!

IV

Entre Mong-Tseu et Yunnan-Sen, 24 avril 1900.

Mon cher ami,

Que voulez-vous bien que l'on fasse lorsqu'on va bercé, comme je le suis, dans une chaise, balancé sur deux bambous, du mouvement lentement cadencé de quatre porteurs, alors qu'un soleil de plomb tombe sur la toiture de toile de ma boîte ambulante dans laquelle il règne une température de four? Regarder se former les gouttes de sueur sur la nuque de mes Chinois, et les suivre ensuite, dans leur glissement serpentin, le long de ces échines nues, est une occupation qui ne retient pas longtemps l'esprit; alors, on rêvasse, on passe en revue tous les souvenirs, on revit le passé, on imagine un avenir, on bat la campagne en épuisant toutes les idées. Dans la solitude où j'erre, depuis que j'ai repris ma route, vivant dans ce monde étrange, avec les sensations aiguës que procure un immense isolement, je me reporte vers les amis. On voudrait pouvoir échanger ses idées, on éprouve le besoin de dépenser de l'affection, on souffre de ne pouvoir causer et on se sent pris de la rage d'écrire. C'est vous que je choisis aujourd'hui commme tête de Turc. Tant pis pour vous! vous avez commis l'imprudence de paraître goûter les élucubrations qui me sont inspirées par ma vie errante; donc vous êtes mon public. Rendez-moi le service de m'écouter; imaginez que vous avez rencontré un raseur, ça se trouve même en Chine. Puis votre supplice pourra d'autant mieux s'abréger que vous aurez la faculté de jeter mon gribouillage au panier quand il vous ennuiera. Il faut savoir faire quelque chose pour les amis; donc laissez-moi bavarder, puisque cela me fait plaisir. Rien ne dispose au métier de songe-creux, dans la situation de colis à laquelle je suis condamné, comme ce pays, toujours semblable, toujours aussi monotone, impressionnant d'étrangeté tout d'abord, mais où rien, pendant des

jours, ne vient réveiller de l'assoupissement où l'on est plongé par le défilé de choses sans variétés. C'est sans cesse le terrain ondulé, poussiéreux, aride, encerclé de hauteurs dénudées, rocheuses, dures et grises. Tout est gris, tout est terreux; une campagne toute bossuée par les tombes, simples buttes de terre, parfois surmontées d'une pierre carrée et toutes orientées comme le sont les tombes musulmanes. De loin en loin, une ruine de village, des cases éboulées, des murs de terre usés par la pluie, limés par le vent, sortent du sol sans y mettre une tache de couleur. La révolte des Taï-Ping a sévi ici avec une terrible fureur. La rébellion d'abord, la répression ensuite ont jeté une désolation effroyable sur ce pays où la vie ne peut déjà subsister que par l'effort et la ténacité de ses habitants. On voit, de temps à autre, passer sur ce désert les caravanes de bidets écorchés, menés par leurs ma-fou pouilleux; des groupes de voyageurs, cavaliers risibles, huchés sur des biques lilliputiennes, embarrassées de grelots; pittoresques et comiques, ces gens empaquetés sur des bâts et s'abritant sous leurs pépins de coton et de papier. Quelles singulières silhouettes équestres! Et puis, au bout de ces plaines de poussière, on arrive au bas d'une muraille de roches, on grimpe dans des gorges, on peine sur des escaliers et l'on redégringole sur une autre plaine, également déserte et poudreuse, on retrouve des ruines, on recroise des caravanes, et cela se succède jusqu'à l'arrivée, à la nuit, dans un village détruit, où, parmi les restes de maisons éboulées, ont été restaurées, comme on restaure en Chine, quelques auberges toutes d'un modèle identique, qui abritent chaque nuit, dans un entassement confus, les gens, les bêtes et les charges. Vous connaissez maintenant ces scènes de halte dans les hôtelleries chinoises, je ne vous les dépeins plus, bien que, pour le voyageur qui peut apprécier les nuances, celles-ci, uniquement fréquentées par les caravanes de chevaux, aient un aspect différent. Je laisse d'ailleurs de côté mes descriptions pour aujourd'hui, j'ai l'esprit tourné vers d'autres sujets plus graves.

Les informations qui me parviennent m'inspirent quelques soucis. Ce n'est pas à Mong-Tseu seulement que la situation manque de sécurité; l'état général de la province devient

menaçant. Rien ne se dessine encore nettement, mais je flaire quelque chose. Les manœuvres militaires, les convocations des derniers bans de la milice sont trop anormales pour que nous n'y prenions pas garde.

Les mandarins ont plutôt à redouter ces armements de la population, qui se retournent souvent contre eux : que peuvent donc bien signifier toutes ces mesures, si elles ne sont dirigées contre nous ? Il souffle sur cette province un vent belliqueux qui demande à être attentivement surveillé. Je ne rencontre que des gens rapportant des villes des fusils liés en paquets sur la croupe des chevaux, des escopettes primitives, bien peu redoutables en vérité, mais qui donnent à ces imbéciles l'illusion d'un armement efficace et qui peut exciter leur audace.

Beauvais m'a annoncé un remaniement général dans le gouvernement provincial. Le vice-roi et son Fan-Taï, avec lesquels j'avais établi des relations suffisantes, ont disparu depuis mon départ. Leurs successeurs, me dit-on, ne parlent que de pourfendre les Diables de l'Ouest. J'ai peur de les voir lancer ce peuple stupide dans une voie qui nous obligerait à dépasser nos intentions. A mesure que je parcours davantage cette contrée, que je sillonne ces rochers, je me persuade davantage que, si nous avons le devoir d'en ouvrir la porte au Tonkin, de nous réserver à nous aussi notre passage vers le Yang-Tseu, de mettre ce climat sain et réparateur à la portée des organismes affaiblis de nos compatriotes de l'Indo-Chine, ce doit être vraiment au prix des moindres sacrifices. Nous voulons et nous devons être pacifiques, — car la guerre ruinerait radicalement ce pays qui ne s'est pas encore relevé des désastres de la rébellion et des répressions de Li-Hung-Tchang, et j'ai peur que l'aveuglement des mandarins ne déchaîne des complications.

Aussi ai-je pris quelques précautions. Je vous ai dit très souvent qu'en Chine il était nécessaire de bien faire saillir ses biceps pour n'avoir pas à jouer du poing, et qu'il suffit de montrer ses armes pour être certain de n'avoir pas à les utiliser. J'apporte donc avec moi les fusils nécessaires pour nous organiser au besoin en corps de défense, car nous sommes bien en l'air à Yunnan-Sen ; nous n'y pouvons

demeurer désarmés ; les missionnaires eux-mêmes en reconnaissent la nécessité, et beaucoup me demandent quelques munitions.

Vous le voyez, mon cher ami, je ne suis pas sans préoccupations et il me tarde d'avoir rejoint mon poste. N'allez pas croire, d'après le début de cette lettre, que je veux vous apitoyer sur mes fatigues et mes privations. J'ai été rarement aussi heureux. Je me porte à merveille, et, suivant l'image de mon ancien préfet de Long-Tchéou, je suis comme le canard mandarin qui barbotte parmi les plantes aquatiques. Je roule par monts et par vaux, j'emplis mes yeux, j'amasse des souvenirs, j'assiste aux derniers moments d'un monde qui disparaît, et j'enfonce les premiers jalons d'une ère nouvelle. Je déteste la vie toute faite ; or ici j'ai la satisfaction de me l'arranger à chaque minute, en même temps qu'il s'y ajoute cette obligation d'exercer son instinct de la conservation, ce qui, selon moi, augmente la valeur que l'on peut attacher à sa peau, alors que, sans courir de grands risques, il est cependant nécessaire de veiller sur elle.

V

Yunnan-Sen, 21 mai 1900.

Lorsque je vous ai laissé, la dernière fois, épistolairement parlant, mollement bercé dans ma chaise, sous une chaleur de plomb, je côtoyais les grands lacs, et, tel Hippolyte, je suivais tout pensif le chemin qui conduit à Yunnan-Sen. Je prévoyais en effet les événements que je vais vous narrer.

Vous savez déjà par ma précédente lettre combien j'étais frappé du changement qui s'opérait dans la province, de l'attitude hostile de la population. Il était évident que des événements graves allaient se précipiter. J'étais surpris de la quantité de fusils circulant sur les routes.

Tous les gens revenant du marché étaient porteurs d'armes fabriquées à l'arsenal de Yunnan-Sen et distribuées par les soins des mandarins. Je ne rencontrai cependant aucun encombre jusqu'aux portes de la capitale.

J'étais attendu à une dizaine de lis de la ville par Beauvais

qui dès les premiers mots confirmait mes craintes. Les choses n'allaient décidément pas, et mon compagnon était fort heureux que nous possédions enfin les moyens de défense que j'apportais. La démonstration de leur utilité allait nous être faite dans peu d'instants.

J'avais pris pour mon retour et pour l'entrée de mon convoi toutes les précautions. Le vice-roi en avait été avisé plusieurs jours à l'avance par lettre de mon chancelier, et il avait répondu que des ordres étaient donnés aux bureaux du Likin, autrement dit de l'octroi, de laisser pénétrer librement mes bagages. Dès Mong-Tseu déjà j'avais fait savoir par le Tao-Taï de cette ville que j'apportais les fusils nécessaires à la défense personnelle de mes nationaux, ainsi que c'est le droit absolu de toutes les colonies européennes dans toute ville de l'Empire ; aucune protestation n'avait été soulevée. Sous la porte même de la fortification, je recevais la carte et les compliments du vice-roi ; aucun projet hostile ne transpirait.

Aussi ne fus-je pas peu surpris lorsque, quelques instants après ma rentrée dans ma demeure, l'on m'annonça que mon convoi, que j'avais encore par surcroît de précaution fait serrer à proximité de ma chaise, était retenu par les agents du Likin de la Porte Sud. Je crus tout d'abord à une simple erreur et je dépêchai l'un de mes ting-tchaï muni de ma carte réclamer mes bagages. On les lui refusa. Mon lettré, envoyé aussitôt pour porter mes représentations, ne put que me faire prévenir en hâte que l'on se préparait à séquestrer mes caisses, déjà déchargées dans le bureau du Likin, et que l'on se mettait en devoir de les briser.

Je compris aussitôt la fourberie des mandarins. Un coup avait été préparé, qui devait nous priver de nos armes. Le Likin obéissait bien évidemment à des ordres secrets, donnés en dépit des assurances formelles prodiguées à M. Beauvais. J'eus tout de suite le sentiment que nous allions tomber dans un guet-apens, et je ne m'attardai pas aux négociations et aux notes officielles. Il fallait qu'à tout prix nous rentrions en possession de ces caisses et, pour agir efficacement, il n'y avait pas une minute à perdre. Je sais d'ailleurs qu'une résolution prompte déconcerte les arrangements chinois. Je pris avec moi M. Beauvais et M. Fries, un jeune administrateur de

l'Indo-Chine, et, sans souci du protocole chinois, nous partîmes sans chaises, à pied, ostensiblement ornés de nos revolvers. Nous traversâmes toute la ville, puis le faubourg du Sud où la foule s'agitait déjà auprès du Likin. Notre arrivée n'était certainement pas prévue; elle jeta la stupeur parmi la foule. Heureusement nous venions à temps, mes caisses étaient encore là et les chevaux de bât ne s'étaient pas éloignés.

J'interpellai vivement le chef du bureau, je lui fis remarquer qu'il avait même détourné deux valises diplomatiques qui ne devaient pas me quitter un instant, ainsi que des caisses d'argent. Je lui rappelai les instructions du vice-roi en le prévenant que je demanderais une punition sévère de sa conduite. Je ne reçus de lui que des réponses ironiques, et d'ailleurs, ajoutait-il, il agissait en vertu d'ordres. La foule envahissait les cours, il était nécessaire de procéder rapidement. Je commandai à mes deux compagnons de mettre en mains leurs revolvers et, pendant qu'assisté de M. Beauvais, nous maintenions en respect les gabelous et la populace, M. Fries, surveillant les muletiers, faisait rapidement recharger les animaux sans qu'aucune tentative fût faite pour y mettre obstacle. Puis, encadrant notre convoi, nous le ramenâmes au travers de la foule déconcertée par cette promptitude. Nous étions dès lors en possession des armes qui allaient nous devenir si utiles. On avait espéré nous prendre sans défense, et à présent nous avions toutes nos griffes.

La diplomatie pouvait alors reprendre ses droits. J'écrivis au vice-roi pour me plaindre de ses douaniers. Il me fit répondre verbalement que le chef du Likin s'était comporté d'une façon grossière et qu'il le punirait. Il devait le punir, en effet, mais pour un motif absolument contraire, ainsi que je l'appris. Aussi je réclamai une communication écrite.

Celle-ci tardant à venir, j'adressai une seconde lettre à S. E. Ting pour exiger la punition promise.

J'attendis deux jours une réponse qui se produisit sous la forme d'un long factum, rédigé par le bureau des affaires européennes. J'étais alors accusé d'avoir violé les traités, en introduisant des quantités considérables d'armes destinées à faire la guerre. J'étais allé les reprendre de vive force à la tête de plusieurs centaines d'hommes armés. Enfin on me

sommait de faire reporter mes bagages au bureau des affaires européennes qui se chargerait de les faire reconduire sous escorte au Tonkin.

Je renvoyai cette lettre à S. E. Ting, en lui faisant connaître que je venais animé de sentiments amicaux, que j'avais pour mission de l'assurer des intentions pacifiques de la France, de notre unique désir de nouer des relations cordiales et de ne traiter que des questions favorables aux intérêts économiques des deux pays, que dans ces conditions, et pour lui donner une nouvelle preuve de conciliation, je voulais bien ne pas tenir compte des prétentions exprimées dans sa lettre et que je la lui faisais remettre pour qu'il puisse l'annuler. J'ajoutai qu'il pouvait être assuré que les armes que j'avais apportées étaient uniquement destinées à la défense personnelle de chacun de nos nationaux.

Je ne reçus plus aucune réponse, mais la population commença à s'agiter. Les mandarins organisaient des réunions de notables, ils y parlaient contre les Européens, on échauffait les assemblées, on promettait le départ des étrangers, l'échec du chemin de fer, etc.... on affichait à la porte du Fan-Tai et même du vice-roi des placards qui informaient la population que nous étions sommés de remettre toutes les armes que nous possédions; on disait dans les réunions que l'on nous avait donné un délai de quarante-huit heures pour nous mettre à la merci du vice-roi, après quoi on pourrait violer nos domiciles et nous massacrer. Alors, ainsi excitée par les autorités, la population tout entière se répandit dans les pagodes, et l'on concerta des plans d'attaque. Des placards couvrirent la ville, invitant les patriotes à nous massacrer en commençant d'abord par les missionnaires catholiques et les chrétiens; de ces placards furent apposés sur ma propre porte.

Je fis appeler monseigneur Escoffier, évêque de Yunnan-Sen, et je lui demandai ce qu'il fallait penser de cette situation. Il me répondit qu'il jugeait la situation excessivement grave, car c'était là un mouvement mené par les mandarins. Il savait que des fusils étaient encore distribués en grand nombre et que les soldats eux-mêmes marcheraient sûrement contre nous. Je pensai qu'il était prudent de grouper tous nos nationaux et je les appelai dans ma demeure. Les deux

évêques, monseigneur Fenouil et son coadjuteur monseigneur Escoffier, furent d'avis de se réfugier également auprès de moi avec tous les missionnaires. Une attaque, d'après leurs informations, était certaine pour la soirée de ce jour.

Cependant, les mandarins ne donnent nullement signe de vie; ils président ouvertement des réunions et remettent des armes. Un certain neveu de Li-Hung-Tchang, arrivé depuis peu et qui ne parle que d'exterminer les Européens, entre même en lutte contre le vice-roi qu'il trouve trop mou. Il fait distribuer de la chair de cochon aux patriotes; ce qui, paraît-il, est un signe de la gravité de la situation. Enfin j'ai la certitude qu'on nous attaquera le soir.

Tout le monde est rassemblé chez moi, ma maison est organisée pour la défense et, à six heures du soir, au lieu de pouvoir enlever individuellement les Européens, isolés aux quatre coins de la ville, on les trouve réunis dans un seul poste, l'arme au bras, une baïonnette au bout et regardant vers tous les points où l'on pourrait se glisser chez eux.

Ici, un topo du Fort François.

Au milieu de la ville murée de Yunnan-Sen, dans un bas-fonds terminé par un marécage, se pressent des maisons serrées, entrelacées, formant un labyrinthe de ruelles tortueuses, puantes, où coulent des ordures sur des pentes glissantes. C'est là qu'est édifiée ma demeure; elle s'étend comme un long boyau, coupé de cours étroites et de bâtiments incommodes. D'un côté, ayant vue et prise de parfum sur le marais, j'ai mon pavillon particulier à un étage; derrière, un mur de soutènement entoure une petite éminence surplombée de quinze mètres par un groupe de maisons. Des pierres que l'on me lance, pas une n'est perdue. Ajoutez que toutes mes constructions sont en bois, et vous aurez une idée de la force stratégique de ma position.

Pourtant, nous sachant groupés dans ce trou, on n'ose venir nous y attaquer. Les projets qui devaient s'exécuter le soir même sont remis à une date ultérieure. On attend même l'arrivée du maréchal Fong et de ses braves. Mais on nous entoure, on se réunit, on s'excite, on hurle, on affiche des placards. Les mandarins ne donnent pas signe de vie, ne prennent aucune mesure pour nous protéger. On décide de

nous incendier, ce qui était facile. On prépare des bottes d'herbes sèches et de bûchettes de bois pour nous les lancer. Nous sommes nuit et jour à nos postes, et, chaque fois qu'une tête paraît, un de nos fusils s'aligne dans sa direction. Ces lâches n'ont même pas le courage de lancer leurs matières incendiaires. Des pierres seules nous arrivent, décrivant une parabole de tir plongeant par-dessus les murailles.

Vraiment, tout mon monde est très bien. Personne ne s'abandonne. Pas un air tragique ; il règne même une gaieté extraordinaire. Pas un incident drôle de cette situation qui ne soit immédiatement relevé avec cocasserie. Les missionnaires sont armés, le jeune évêque lui-même a un flingot, nous faisons leur apprentissage militaire, et il y a de ce fait des scènes à pouffer de rire. Mais il y a mieux que du calme, c'est une discipline absolue à suivre mes avis. Je m'efforce de maintenir aux événements une tournure qui n'engage pas le Gouvernement dans une aventure, mais d'autre part, un seul indice de faiblesse, et nous serions perdus. Dans ce cas, ce serait encore la complication qui se présenterait comme conséquence. C'est une situation d'équilibriste peu commode.

Nous passons ainsi neuf jours. Fong-Kong-Pao est près d'arriver avec ses hommes ; c'est la brute qui a dirigé la guerre du Tonkin et qui est fort capable de nous faire massacrer contre tous les ordres qu'il pourrait recevoir. Je vois que les mandarins laissent faire et que, si Fong nous attaque, ils seront heureux de pouvoir se laver les mains. D'autre part, nous ne pouvons vivre indéfiniment dans de pareilles conditions. Je mets le vice-roi en demeure, ou de nous protéger efficacement ou de nous faire partir pour le Tonkin, le rendant responsable de l'un comme de l'autre. Je lui fais savoir que je suis résolu, si sa population m'attaque, à tirer dessus jusqu'à épuisement de cartouches et à mettre le feu à tout le quartier.

Le lendemain, la réponse écrite que je réclamais du vice-roi ne m'étant pas parvenue, je lui fis encore savoir qu'à défaut de cette lettre que j'exigeais, me donnant formellement l'assurance qu'il pouvait nous protéger, nous serions obligés de quitter la ville avec nos seuls moyens.

Je reçus enfin cette lettre ; il y était dit que mes apports

de fusils avaient irrité la population, mais qu'il me priait de ne pas partir « à la légère », qu'il allait donner des ordres pour calmer les habitants, mais que le mieux était que je rendisse nos armes.

Les missionnaires eux-mêmes m'assuraient que si je cédais à ces prétentions, nous serions alors en plus grand danger, et que nous ne devions de ne pas être attaqués qu'à l'existence de ces armes que l'on voyait entre nos mains, et à la conviction que la population se formait que nous nous défendrions d'une manière terrible.

Je répondis au vice-roi, en lui affirmant une fois de plus que nous ne possédions que le nombre de fusils nécessaire à la défense de chacun de nous. Je le priai de détromper la population, et j'ajoutai que, pour lui faciliter sa tâche, je consentais à ce qu'il envoyât un délégué s'assurer que je n'avais aucune provision d'armes, qui pût jeter de l'inquiétude ou faire croire à des desseins cachés.

Je lui fis même savoir que je ne m'opposerais pas à une visite des notables. Cette offre ne fut suivie d'aucun effet ; le vice-roi m'écrivit que je pourrais avoir caché des caisses que l'on ne découvrirait pas, et que la population soupçonnerait toujours nos projets.

17 mai.

La journée d'avant-hier fut menaçante, mais, les agresseurs nous sachant résolus et dans des dispositions de défense qui rendaient un assaut périlleux, nous n'eûmes à subir que quelques pierres lancées de nuit. La journée suivante fut plus calme. Des placards excitaient encore les habitants, mais l'on reculait la date des opérations que l'on voulait tenter contre nous. Cependant dans l'intervalle les ministres protestants anglais étaient venus nous trouver ; ils demandaient que, bien que sujets anglais, je voulusse bien les recevoir avec leur famille, car ils étaient eux-mêmes menacés. Ils ajoutaient que ce mouvement n'avait nullement été suscité par les affaires du chemin de fer, mais que c'était là la résultante d'un état d'esprit entretenu par les mandarins et qui devait faire explosion. Je m'empressai d'offrir mon hospitalité à ces missionnaires.

19 mai.

Le calme se rétablit ; quelques placards sont encore apposés, mais il est bien certain que l'agitation s'éteint sur l'ordre des mandarins.

L'un des généraux chinois me fait savoir que le vice-roi serait désireux de terminer cette affaire pourvu qu'on lui laissât la possibilité de se sauver la face devant la population. Il ajoute que s'il avait réellement su que mes caisses contenaient peu d'armes, il aurait pris lui-même des mesures pour les faire transporter par ses soins et sans inquiéter la population.

J'attendrai de savoir par quels moyens S. E. Ting désire se sauver la face. Il est certain qu'il a monté la foule à un point tel qu'il est lui-même victime de ses excitations. Son yamen a été assailli par des bandes qui viennent à présent lui reprocher sa faiblesse envers les Européens. Il a dû paraître en uniforme, dans sa grande salle officielle, et recevoir les représentations des meneurs qui l'ont sommé de les laisser agir seuls, s'il ne pouvait débarrasser la province des étrangers. Sa situation n'est certainement pas facile, à côté du neveu de Li-Hung-Tchang, qui continue à faire de la popularité.

Si les esprits s'apaisent, c'est uniquement à nos fusils que nous le devons.

20 mai.

L'état de la ville me semble assez tranquille pour que nous puissions nous séparer. Chacun rentre chez soi, je puis reprendre mes promenades à cheval quotidiennes dans la campagne.

VI

Yunnan-Sen, 30 mai.

Mon cher ami,

Allons, voilà le plus gros de l'alerte passé !

Je vous ai conté par le menu les incidents de ces derniers jours. Vous recevrez, sans doute, à la fois, mes deux missives.

Je voudrais bien, par cet exemple, arriver à démontrer qu'il ne faut, avec les Chinois, qu'un peu de fermeté, et les bien

convaincre que l'on est résolu à ne pas leur céder. Pourtant, je vous assure que nous venons de voir des gens désireux d'avoir notre peau et, s'ils n'avaient pas senti une quarantaine de fusils bien emmanchés, ils nous auraient très sûrement envahis.

Mais quels imbéciles que ces mandarins du Yunnan ! Ils s'étaient réellement figuré qu'ils allaient se débarrasser de nous par leurs vieux et stupides procédés. Ils pensaient que nous allions filer, pris de peur, et qu'ils seraient à jamais débarrassés des affaires européennes, et alors finies les négociations, enterré le chemin de fer, envolés les diables étrangers ; ils pourraient rechinoiser tout à leur aise.

Le vice-roi a osé télégraphier au Tsong-ly-Yamen que j'avais pris d'assaut son Likin à la tête de trois cents hommes armés et que j'avais fait feu sur ses paisibles gabelous. M. Pichon me télégraphie qu'on l'invite avec le plus grand sérieux à discuter sur ces mensonges idiots qui ne viendraient pas à l'esprit d'un enfant. Où aurais-je pris trois cents hommes ! Hélas ! c'est évidemment fâcheux pour la valeur chinoise, mais il n'a fallu pour reconquérir nos armes que l'apparition imprévue de trois Français et l'application d'une forte semelle dans le haut-de-chausses d'un préfet des gabelles.

Il faudra pourtant que l'on se déshabitue un jour de traiter ce monde comme une puissance organisée. Les Anglais nous en donnent l'exemple dans le nord de cette même province. Mon collègue Litton et quelques officiers anglais qui opèrent la délimitation de la frontière birmane ayant été malmenés, les troupes anglaises ont très simplement pénétré sur le territoire chinois et, d'après ce qui m'a été rapporté de Ta-Li, elles ont fusillé deux à trois cents individus.

Notre conduite, à nous, devrait au moins démontrer aux mandarins que nous n'avons aucune arrière-pensée d'invasion. Ils ont eu de quoi acquérir la persuasion que je ne cherche pas à faire naître un prétexte d'intervention militaire ; car si nous avions voulu l'affaire, c'était simple : une gâchette à presser et l'action était engagée. J'aurais eu, même en la pressant, cette détente, une excuse majeure.

Il me semble que nous pourrions profiter de cette bonne fortune, et faire comprendre à la Chine qu'elle n'échappera

pas à ses engagements, mais je le répéterai encore, il faut qu'elle sente la force. Montrons de la force pour n'avoir pas la nécessité d'en user.

Toutefois je ne me berce pas de beaucoup d'espoir. On a trop remué les passions, trop excité à la haine de l'étranger, ces temps derniers. Et ce mouvement est dirigé de haut. On prêche la croisade contre le chemin de fer dans des régions qu'il ne doit nullement toucher. On me dit qu'à Tchao-Tong on aiguise des armes. De Pékin même, il arrive des encouragements de la cour. Les mandarins qui se montrent les plus hostiles sont récompensés. On promet des boutons, des grades, etc. Le Tao-Taï de Mong-Tseu a même eu l'audace, à notre frontière même, de donner ce sujet de composition « littéraire » aux candidats à la licence : « des meilleurs moyens de chasser les étrangers, et notamment de reconquérir le Tonkin en jetant les Français à la mer ».

Certainement un orage chauffe. Je viens de subir une première secousse, il faut s'attendre à d'autres si l'on ne réagit pas rapidement.

Allons, mon cher ami, au revoir jusqu'à la prochaine prise d'armes. Nous sommes tous convaincus ici, civils, hommes d'armes et gens d'église, que nous aurons à monter de nouvelles factions et à reprendre nos postes d'incendie avant qu'il soit longtemps.

Je vous présente, photographiquement, mon bataillon. Je n'avais pas encore commandé une troupe aussi panachée.

Affectueusement...

A. FRANÇOIS.

Tenez, mes prédictions ne tarderont pas à recevoir confirmation. On me porte à l'instant mon sac de dépêches, violé sur l'ordre des mandarins. Le porteur a été maltraité. C'est charmant.

(A suivre.)

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

IX

Quand M. de Blancador eut mûri ces divers projets, il s'occupa de les faire aboutir. Sans être absolument persuadé que Marguerite se prêterait à un mariage avec Corpoy, il ne désespérait pas d'ébaucher au moins cette affaire et de s'en prévaloir pour capter les sources de la confiance de son maître et associé M. Justus.

« Cela ne m'empêchera nullement, se disait-il, de faire financer la vieille, au cas où elle ne voudrait pas marcher dans nos voies. De la dolente Hulline, je me charge par surcroît. Avec mon ami Séligny, cela ira tout naturellement. Ils me pardonneront, du reste, leur ruine commune, quand ils sauront combien les intérêts dont je suis chargé sont importants au regard des leurs. Ou bien, c'est qu'ils manquent de justice. Que Marguerite épouse ou non, par la suite, M. de Corpoy, cela ne m'inquiète pas autrement, parce que d'ici là j'aurai sans doute obligé la dame à me payer mon indemnité, sous quelque prétexte ; soit qu'elle m'en règle le montant, d'une fois, soit qu'elle s'en tienne à me fournir des acomptes. »

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

Jacquemin Tardival surgit, juste à point, pour donner à son maître ce prétexte. Blancador venait, en effet, de quitter à peine M. de Corpoy, qui restait livré à ses tumultueuses méditations, dans son fauteuil, que le valet l'accosta au retour d'un couloir et lui montra une lettre. Elle était de M. Simon Gardebled, de Corbarieu, personnage avec qui Jacquemin entretenait des rapports amicaux depuis la partie de chasse où il avait pu apprécier ses manières gracieuses et aisées. M. Gardebled se présentait, avec une écriture serrée, comme chargé de recouvrer une créance par deux gentilshommes du Languedoc, MM. de Martinglise et de La Poise. Ceux-ci lui avaient négocié deux lettres de change consenties par M. le baron et se montant, l'une à deux mille cinq cents livres, l'autre à cinq cents.

M. Simon Gardebled, par une discrétion qu'expliquait la grande habitude qu'il avait prise des hommes au cours de ses opérations de maltôte, à ce qu'il laissait entendre, n'avait pas écrit tout d'abord à M. de Blancador, « dans la crainte de l'inquiéter ». Il avait préféré « lui faire toucher deux mots de la chose, par l'organe de M. Jacquemin ». Mais il le prévenait encore, avec tous les ménagements que dicte la prudence humaine, que ses commettants étaient décidés à poursuivre le recouvrement de cette dette par toutes les voies de droit. En cas de refus par M. de Blancador, lui, Simon Gardebled, « se verrait dans la dure nécessité d'aviser M. Justus de Corpoy, chez qui M. le baron occupait un emploi domestique ».

Jacquemin s'attendait à une explosion d'indignation devant l'impudence de ces larrons; M. de Blancador avait reçu ces nouvelles d'un front serein :

— C'est bien! dit-il. Tu verras ce monsieur Gardebled et tu lui manderas que je désire avoir, et au plus tôt, un entretien avec lui. Arrange-toi pour qu'il me ménage un rendez-vous aux environs. Mais, surtout, qu'il ne vienne pas me trouver ici. Et détruis cette lettre sur-le-champ.

Dès le lendemain, M. Gardebled se rencontra avec M. de Blancador au pied du coteau de Beaudésert. Il résulta de leur conversation qu'Horace reçut, le soir même, un message de M. Gardebled, où cet ancien maltôtier annonçait à M. le

baron qu'il allait remettre, « à son grand chagrin », entre les mains de son procureur, les titres de diverses créances afférant à la succession de feu M. le baron de Blancador, décédé intestat à Monsac. L'héritier avait à payer une somme de quarante mille livres. Un compte joint à la lettre établissait que ces quarante mille livres relevaient du procès Bourassou-Blancador, où MM. de Martinglise, de La Poise et autres tiers intéressés avaient des droits qu'on avait négligé d'éteindre. Et, quelle que fût sa tristesse, M. Simon Gardebled allait se voir dans la « dure obligation » d'assigner M. le baron Horace de Blancador devant les tribunaux compétents.

Sans prendre la peine d'expliquer à madame de Troix-Mares les détails de cette histoire, Blancador fit, cette nuit même, à la dame, une telle scène de colère et de larmes que celle-ci se résolut à lui donner un acompte sur sa donation, afin de le tirer d'embarras et d'empêcher sa fuite.

— Je vais, dès demain, dit-elle, obtenir de Corpoy une somme qui me permettra de te satisfaire, pauvre ami! Ah! je vois maintenant que tout ce que tu me racontais sur les intermédiaires de Dom Bazime est bien vrai! Tu as été volé comme dans un bois! Je verrai Corpoy, tout à l'heure.

— N'en fais rien, sur ta vie! s'écria Horace. Quand je devrais être ruiné, ne demande rien à cet homme. Tu le fâcherais à mort contre moi!... Pour des raisons que je t'exposerai... quand tu le désireras... mais pas maintenant... par le menu... je me suis engagé d'honneur, et en ton nom, dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, à ne rien lui demander avant un terme de six mois. Ne pourrais-tu mander à ton intendant de t'envoyer ici quelques milliers de livres?

Et il sut si bien endormir la molle et défiante Marguerite par ses fables et ses caresses, qu'elle consentit à tout ce qu'il voulut.

— Tu ne sais peut-être pas, lui disait-il, que Corpoy nourrit pour toi un amour muet et profond comme les eaux d'un lac?

Flattée par cette comparaison élégante, madame de Troix-Mares ouvrit de grands yeux, et elle écouta avec attention Blancador qui continuait.

— Si, par hasard, — ce qu'à Dieu ne plaise! — Corpoy

devenait veuf, ce serait là un beau parti. Un des meilleurs médecins de Montauban a, paraît-il — ce n'est pas moi qui parle — affirmé que madame Hulline était phtisique et ne passerait pas l'année. Et, avec la fortune de ses deux femmes, sans compter son bien propre, notre Corpoy devient un beau parti. Tu serais, du coup, la plus riche dame de France — ce qui ne m'empêcherait en rien de demeurer ton ami. — Et tu écraserais tout de ton luxe... Tu sauras encore que notre Justus n'est huguenot que du bout des lèvres. Au fond, il ne demande qu'à se retourner vers l'Église catholique... Mais je ne t'en dis pas plus... Et tu as trop d'esprit pour ne pas voir combien la comédie d'austérité qu'il joue ici est affectée. Corpoy est un vert-galant qui, la nuit, rompt son jeûne. Quelque jolie servante lui monte alors un beau chapon au sel et une grande fiole de vin frais... Je ne t'en raconte que l'essentiel... Le pauvre homme obéit à des motifs cachés qui l'obligent, pour l'heure, à ménager les huguenots... Enfin, je ne puis t'en dire davantage... Ce sont là des secrets qui pourraient nous perdre tous deux... N'en ouvre, sur ton salut, la bouche devant personne!

Enfin il réussit à faire croire à Marguerite, non seulement que M. de Corpoy l'aimait, mais encore qu'Hulline le savait. C'est pourquoi cette dame complotait contre sa rivale. Et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'une tentative d'empoisonnement...

Madame de Troix-Mares en frissonna. Car elle ne craignait rien tant que la mort :

— Parle! Mon Dieu, que dois-je faire! soupira-t-elle.

— Il faut que tu partes, et au plus tôt.

— Oui! C'est cela, emmène-moi!

— Je te convoierais moi-même à Troix-Mares, si ma présence n'était ici nécessaire à nos intérêts communs. Je dois surveiller M. de Corpoy sans cesse; je redoute quelque incartade de nos ennemis. Et madame de Corpoy n'est pas la plus dangereuse. Le petit Henri de Canteclaux conspire, je le sais, contre toi. Sans cesse, il nous surveille...

Et Blancador inventa quelques contes à dormir debout. Mais il pouvait débiter maintenant les plus ridicules sornettes, le coup était porté : Marguerite était convaincue que

madame de Corpoy voulait la faire empoisonner. Elle se sentait travaillée par une lancinante terreur. Elle n'oserait même plus manger un œuf, dans cette maison, sans qu'une pierre d'épreuve fût plongée dans son eau ; et on cuirait cet œuf devant elle. Elle supplia Blancador de précipiter son départ.

Celui-ci lui conseilla d'attendre cinq ou six jours, le temps nécessaire au voyage de son intendant. Marguerite envoya aussitôt un courrier à M. Baratier, alors en résidence à Toulouse, en lui enjoignant de mettre dans une valise quarante mille livres en écus d'or, et de la faire porter par le courrier qui reviendrait sous l'escorte de deux valets bien armés.

Ainsi M. de Blancador prenait des dispositions utiles. Il résolut de se débarrasser du même coup, et de Marguerite, au moins pour un temps, et d'Henri. C'est pourquoi il eut une entrevue avec M. de Corpoy, au cours de laquelle ce seigneur demeura obstinément attaché à la contemplation de ses souliers, tandis qu'il écoutait attentivement Horace, et l'approuvait en silence. Horace lui expliqua que, pour la réussite de leurs desseins, il fallait que madame de Troix-Mares s'éloignât ; et aussi le jeune Canteclaux.

— Vous pourriez, monsieur, le donner comme compagnon de voyage à cette dame. Elle sera sensible à l'honneur que vous lui ferez en lui donnant un membre de votre famille... Elle garderait pendant quelques jours... quelques semaines... cet enfant auprès d'elle. Nous avons tout à craindre, monsieur, de ce petit espion à l'esprit trop éveillé...

M. Justus hocha la tête pour indiquer qu'il n'y contredisait point.

— Si, continua Blancador, il venait à se passer dans votre maison quelque tragédie domestique, je crois que la présence de votre beau-fils ne pourrait qu'ajouter...

M. Justus baissa encore le menton. Les lèvres serrées, les yeux baissés vers le sol, il fronça les sourcils, et dit enfin, d'une voix basse et mourante :

— Allez, mon ami ! Faites pour le mieux. Vous avez ma confiance et l'approbation de ces messieurs. Que Dieu vous assiste en cette occurrence !

Par « ces messieurs », M. Justus entendait les pasteurs Momsenn et Robin ; il les tenait au courant de tous les événe-

ments. Et « ces messieurs » avaient déclaré que M. de Blancador se présentait avec des apparences providentielles.

Quand M. Baratier eut répondu à madame de Troix-Mares et lui eut fait tenir ses écus, Horace fut mis en rapport avec l'argent que lui méritait son industrie. Il ne voulut laisser à personne le soin de l'emporter. Tenant le sac dans ses bras, il se retira, après avoir fait à sa maîtresse telles politesses que valait une semblable circonstance, dans la belle chambre que M. de Corpoy avait mise à sa disposition, en ce même jour où il lui donna sa confiance. Là, Horace, penché sur une table, compta et recompta ses espèces. Puis il se décida, encore qu'à regret, à en distraire trois mille cinq cents livres, tant pour le payement de MM. de Martinglise et de La Poise, que pour les honoraires de M. Simon Gardebled, dont la complaisance et le savoir-faire lui valaient cette aubaine. Il sépara enfin, avant que de renfermer son trésor dans un coffre, et sous clef, deux cents testons sur lesquels il paya les gages de Jacquemin et fit des libéralités aux divers domestiques dont il pouvait attendre quelques services. Et Jacqueline Le Broc, chambrière intime de madame de Corpoy, en eut cinquante pour sa part. Cette jeune fille, empruntée, sotte et naïve, et qui n'avait point dépassé seize ans, fut sur le point de refuser ce cadeau, parce que M. Horace lui prit mesure de sa taille et aussi un gentil baiser sur le cou, dont il avait dérangé la guimpe. Mais, sans se décourager, il promit d'apporter plus de réserve dans ses caresses, et assura la pudique Jacqueline qu'il lui offrait ce petit présent, non point comme rançon de sa vertu, mais pour l'amour de sa sœur Jeannine.

« Je crains — se dit Blancador, en regardant s'éloigner la blonde mignonne qui serrait sa pèlerine de drap minime autour de son buste cambré, comme pour en dérober le galbe fier et ingénu — je crains que cette tendre mais stupide pécore ne me donne plus de fil à retordre que sa fraîche et délurée parente. Elle a une expression de vertu naturellement solide et profonde qui ne me fait rien augurer de bon. Plaise au ciel qu'elle devienne en tout pareille à sa sœur !... On verra, on verra !... J'en ai vaincu de plus rebelles.

Les adieux de Marguerite n'allèrent pas sans un déluge

de larmes. Par deux fois elle se recoucha, donnant l'ordre qu'on la laissât, pour pleurer à son aise dans les bras de son ami. Horace, en cette circonstance, se montra bienveillant et magnanime, tant la grande impatience où nous sommes de certaines choses peut nous rendre patients pour d'autres. Enfin la belle veuve se mit en route, montée sur une mule blanche que recouvrait un lacis de soie cerise avec grenades et pampilles, accompagnée par MM. de Corpoy, de Canteclaux et de Blancador, et une troupe de valets armés entourant son bagage et ses chambrières. A Boujac, Corpoy et Blancador prirent congé. Et M. Justus sut, par une mine discrètement émue, persuader, sans paroles, madame de Troix-Mares que les confidences d'Horace étaient exactement véridiques. Et elle se fortifia dans l'idée que ses charmes étaient toujours tout-puissants, puisqu'ils troublaient les sages eux-mêmes. Marguerite honora ce seigneur respectable, qui lui baisa la main avec une vive et naïve émotion, d'un regard favorable, en même temps qu'elle en adressait un tout chargé d'amour à Blancador, pour donner, sans doute, le change à sa jalousie. Et elle ne cessa, tandis que sa mule l'emmenait sur la route grise, d'agiter son mouchoir en se tournant vers ses deux amis. Puis, quand ils eurent disparu au coude du chemin, en levant une dernière fois leur bonnet, elle continua son voyage avec M. Henri de Canteclaux. Celui-ci, qui n'était parti qu'à regret en compagnie de cette dame, ne desserra pas les dents, et Marguerite en demeura très irritée contre lui, d'autant qu'au moment de la séparation il n'avait pas même salué Horace, et s'était à peine incliné devant son beau-père.

Et Marguerite se résolut à surveiller ce jeune homme étroitement, de crainte qu'il ne fût chargé de l'empoisonner. Elle se promit d'envoyer, aussitôt qu'elle serait arrivée, un gobelet d'argent en l'église de Saint-Ouen, à Rouen, afin qu'on le bénît : car elle savait qu'il existait, en cette paroisse, un calice du même métal, où venaient boire ceux qui redoutaient quelque mal.

Cependant M. de Corpoy exposait à Blancador comment il avait dû se débarrasser d'un écuyer qui s'appelait Jacquin Le Broc :

— Je crois avoir bien fait de l'adjoindre à mon beau-fils, car son caractère raide et entier le rend ici insupportable à tous...

Jacquin Le Broc était, en effet, insupportable à M. de Corpoy, pour s'être permis de dire que, quelque jour, il saurait faire repentir ce seigneur d'avoir privé sa sœur Jeannine de ce qu'une fille a de plus précieux, et de l'avoir mise ainsi sur la voie du dévergondage. Jacquin avait, en outre, donné indirectement à connaître qu'il planterait son épée dans le ventre à M. Justus, s'il en usait de même avec sa sœur cadette Jacqueline.

Et c'est pourquoi M. de Corpoy haïssait ce valet grandement. Sans avoir besoin d'en savoir tant, Blancador, qui redoutait aussi le frère de Jeannine, approuva en tout M. de Corpoy.

— Par le départ de ce mauvais sujet, — dit celui-ci d'un air indifférent, — la place d'écuyer attaché à madame de Corpoy se trouve vacante. J'ai pensé que vous consentiriez peut-être à accepter ces fonctions. D'autant qu'il est plus convenable, pour ma femme, d'avoir un gentilhomme auprès d'elle. Vous m'obligerez, en devenant écuyer de madame de Corpoy. Je tiens à mettre auprès d'elle une personne de tout repos. Vous me fixerez vous-même vos appointements. Là-dessus nous nous entendrons toujours.

Blancador répondit que cela ne faisait pas question, que l'honneur de servir madame de Corpoy lui suffisait amplement. Il ajouta quelques banalités. Et les deux hommes regagnèrent La Combe en s'entretenant de divers points théologiques. M. Justus parla sur la prédestination, se montra disert, et abonda en propos ingénieux. Puis, dès qu'il fut de retour chez lui, il fit appeler son premier écuyer, Fabre de Mauras, calviniste dévotieux entre tous et célèbre par les massacres de moines qu'il avait faits, dès sa première jeunesse, sous les enseignes vertes de Crussol d'Assier. Il lui recommanda de surveiller étroitement madame de Corpoy et son nouvel écuyer, et de ne pas manquer de l'avertir, dès qu'ils viendraient à fauter ensemble.

— Aussitôt que tu seras sûr de leur crime, — ce qui ne saurait tarder, — tu t'arrangeras de manière que je puisse les surprendre. Tu m'entends.

Muet et sombre, l'écuyer Fabre de Mauras s'inclina. C'était un grand homme brun de cheveux, avec la barbe rouge, et qui comptait quarante ans. Sa figure triste et morose s'éclaira, un instant, à l'espoir de massacres possibles, puis il s'éloigna, en faisant sonner les grands éperons avec lesquels il piquait les chevaux en dressage. A l'heure même où M. de Corpoy adressait à ce domestique de confiance ces instructions exactes, M. de Blancador, enfermé dans sa chambre, sous la garde du délié Jacquemin, commencait d'écrire une belle lettre à son ami Séligny. Mais, au bout d'un instant, il posa sa plume, sourit et se frotta les mains, se laissant aller à ses pensées :

« Ce Justus imbécile dépasse en stupidité les rhinocéros et autres monstres dont il est parlé en certains livres. Tout ce qu'il entreprend est marqué au sceau de la plus lourde perfidie, de telle sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa méchanceté ou de sa bêtise. Il s'imagine que je m'en vais faire moi-même l'amour à sa dolente Hulline, et me laisser prendre dans le lit de la dame comme un jouvenceau qui en serait à sa première aventure. On me passerait au couteau, comme de juste, on s'emparerait de mes papiers, on exécuterait ma complice suivant la coutume consistoriale, et Justus serait libre d'épouser Marguerite, qui me pleurerait pour la forme. Ah! Justus! mon fils, si j'ose dire, tu te confonds avec moi! Ce n'est pas à ton ami Blancador qu'on dresse des embûches aussi grossières. Je te mettrai en face d'un autre galant, contre qui tu pourras jouer des griffes, si l'envie t'en prend. Je ne veux pas mourir avant d'avoir vu la couleur de ton argent... Mais, j'accuse peut-être à tort cet homme de bien. Dans les affaires un peu subtiles, la première place est toujours pour le soupçon... Occupons-nous de Séligny, c'est le plus urgent... »

Et il se remit à écrire :

« C'est le moment d'accourir et de vous tenir aux aguets. J'ai pu avertir votre belle que vous y pensez toujours, et son émotion a été telle, que, comme nous n'étions pas seuls, j'ai dû m'éloigner, aussitôt ma commission faite, pour... »

Blancador fut alors interrompu par Jacquemin qui frappait à la porte :

— C'est, monsieur, un valet qui vient vous chercher, car madame de Corpoy veut vous parler.

Horace serra sa lettre sous clef, avec ses écus. Puis il sortit en recommandant à Jacquemin de s'occuper, au plus tôt, de lui procurer un bon coffre d'acier muni d'un bon cadenas à secret.

— Dès aujourd'hui, se dit-il, je dois songer à mettre en sûreté mes archives.

Et il suivit le laquais, par les couloirs, sans abandonner ses réflexions :

« Je suis sûr que Corpoy a déjà préparé ses engins. Il compte me saisir dans les bras de sa femme... Alors il me promettra la vie sauve, si je lui signe un reçu de la somme que je dois encaisser pour Marguerite. Après quoi il me fera percer de coups et enterrer dans ses latrines, sans autre cérémonie... De pareilles choses se passent chaque jour... S'il a imaginé cela, il est en progrès. »

Quand il entra dans l'appartement de Hulline, Blancador se donna la mine d'un sacristain de petite paroisse qui aurait porté des éperons. Il s'excusa poliment de les avoir gardés avant de savoir s'il était agréé, par la dame, comme son écuyer.

— M. de Corpoy vous a désigné, monsieur, — fit la jeune femme de sa voix douce et éteinte. — Je n'ai pas d'autre volonté que la sienne.

Et, tout en parlant, elle considérait avec attention celui que le petit Henri de Canteclaux, avant son départ, lui avait dépeint sous les couleurs d'un traître, en lui recommandant de s'en défier comme du feu.

« Il a l'air soumis et triste, songeait-elle. Et sans doute est-il humilié de l'emploi un peu bas que sa pauvreté l'oblige à accepter. Henri l'a jugé, probablement, trop vite et avec son habituelle amertume. Il faut que je l'interroge en secret, que je demeure seule avec lui, sous quelque prétexte, et qu'il me dise enfin ce que signifie ce message dont il se dit chargé par Gaston de Séligny. »

A penser à ce nom, un léger soupir souleva la poitrine de madame de Corpoy. Elle porta son mouchoir à ses yeux, et demeura silencieuse. Enfin elle déclara à M. de Blancador

qu'elle voulait sortir à cheval, aussitôt après le dîner, et qu'il eût à l'accompagner. Elle monterait sa haquenée Cassia.

Blancador se retira à reculons, avec beaucoup de bonne grâce, sans que le regard de Hulline eût, un instant, rencontré le sien. Elle lui sut gré de cette délicatesse, tant elle craignait que quelque signe vînt à trahir son trouble, en présence de ses femmes. Il y en avait là cinq ou six, assises à terre ou sur des carreaux, suivant leur condition, occupées à broder ou à coudre. Armée d'une petite passoire d'argent, madame de Bournaville, le nez chaussé de lunettes, s'appliquait à fabriquer une confiture ou un parfum dont la confection absorbait tous ses soins. Jacqueline Le Broc épinglait une dentelle de parchemin sur un tambour, attentive à appliquer cette peau découpée sur un fond de damas vermeil. Les autres ne levaient pas les yeux de dessus leur ouvrage. Enfoncée dans un fauteuil de cordouan historié, Hulline semblait la reine du sommeil, et, si l'on n'eût pas été en plein hiver, on eût entendu les mouches voler.

Le porte se rouvrit avec un bruit de bâillement, et M. de Blancador rentra dans la société des vivants, en se heurtant contre un grand homme, plus haut botté, plus long éperonné que lui encore, et qui traversait l'antichambre d'une allure qui voulait paraître pressée. C'était M. le premier écuyer Fabre de Mauras. Avec une gravité mâle, il reçut dans ses bras M. de Blancador qui tourbillonna sous le choc, et il s'excusa de sa vivacité. Après s'être félicité de l'avantage qu'il trouvait à avoir comme confrère, « dans le noble exercice de l'équitation, un jeune seigneur aussi réputé pour sa galanterie que pour sa bravoure », — et il fit une allusion adroite au duel de Montech, — M. Fabre emmena Horace vers les écuries. Tout en le mettant au courant des choses et des hommes, tout en lui présentant les chevaux, M. Fabre s'enquit de l'impression qu'avait causée sur lui madame de Corpoy. A cette question, posée par M. Fabre avec une visible intention badine, M. de Blancador se recula légèrement, toisa avec une insolence aisée M. l'écuyer Fabre de Mauras qui, pourtant, le dépassait des épaules, et lui dit, en relevant ses moustaches de l'air d'un capitan qui rembarre tout un gros d'écoliers :

— Mon bon monsieur, elle me fait l'effet d'un emplâtre!

M. Fabre de Mauras, croyant connaître à ces paroles et à ces signes qu'on se moquait de lui, tourna les talons et laissa M. de Blancador vaquer aux soins de sa charge.

Quand l'horloge du château sonna deux heures, de son timbre criard et enroué, madame Hulline parut sur le perron, suivie de sa gouvernante et de deux chambrières. Horace l'attendait avec les valets qui tenaient les chevaux. Respectueusement, un genou en terre, il fit échelon à la dame, pour qu'elle se mît en selle. Il donna le pied à madame de Bournaville qui se hissa sur sa mule. Les deux filles de service rentrèrent, en bâillant, et la cavalcade passa les portes, les herses et les ponts, les ouvrages de l'avant-cour où se tenait M. Fabre de Mauras, à pied, qui inspecta les montures, au passage, tout en saluant madame de Corpoy très bas. Il ne fit aucune observation sur l'ordonnance : derrière Blancador qui chevauchait à droite de Hulline, flanquée à gauche par la gouvernante Bournaville, venaient trois laquais, dont Jacquemin Tardival qui montait son grand roussin comme un maître. Soit hasard, soit méchanceté, tant ce roussin était sur l'œil et coquin, il envoya, au moment même où il franchissait la porte, un coup de pied en vache qui aurait rompu la jambe de M. Fabre de Mauras, si celui-ci ne se fût alertement écarté.

« Je ne sais, se dit le premier écuyer, lequel est le plus à craindre, du maître ou du valet! »

Et il regarda, d'un air sombre, s'éloigner les cavaliers dans la campagne.

D'abord Hulline demeura silencieuse. Sous son masque, elle était plus tranquille qu'à l'heure où Blancador s'était présenté devant elle. Ainsi cachée, elle pensait que son trouble échapperait à l'écuyer. A dire vrai, depuis qu'Horace l'avait brusquement assaillie avec le nom de Séligny, elle ne cessait plus de trembler. Un sentiment, qui tenait à la fois du remords et de l'espoir, la gagnait, quelque violence qu'elle essayât de s'imposer pour résister. Depuis longtemps, elle se croyait à l'abri du souvenir, elle vivait dans une torpeur qu'elle confondait avec l'oubli. Et voilà que, tout à coup, l'ami qui ne comptait plus pour elle reparaissait et lui

assignait un prochain rendez-vous! Et Hulline se demandait comment elle avait pu recevoir cette nouvelle sans indignation, comment elle n'avait pas aussitôt prévenu son mari, fait punir l'audacieux qui avait osé se charger d'un pareil message, crié dans sa vertu outragée? Mais, tout d'abord, elle avait été retenue par la crainte du scandale, — c'était du moins là la première excuse qu'elle se fournissait à elle-même, — et surtout par un désordre assurément coupable, mais délicieux, où tout son être avait tressailli jusque dans ses moelles. Son cœur engourdi s'était réveillé, meurtri mais battant ferme ; et vite elle avait cru entendre que de sa poitrine sortait un souffle puissant comme la vie. Et Hulline avait pleuré amèrement sur la complaisance coupable qui lui permettait d'écouter, sans qu'elle lui imposât silence, une voix intérieure lui prêchant la tendresse et l'amour.

« Ah! — murmurait-elle, la nuit, en étouffant ses sanglots dans son oreiller, — je sens que, s'il venait, je ne pourrais pas le repousser! Ah! mon Dieu, punissez-moi, tant je me sens coupable et désarmée contre le péché! »

Et depuis que Blancador lui avait parlé au nom de Gaston, elle ne trouvait plus de consolations dans le Livre. Elle ne pensait plus qu'à des crimes possibles, et que Dieu ne pardonne pas. Elle en vint à se figurer qu'elle était une réprouvée, et que l'Église la retranchait de son sein. L'horreur instinctive, qu'elle avait du pasteur Robin, et aussi du ministre Momsenn, ajoutait à son angoisse. Jamais elle n'oserait leur demander des consolations ou des conseils. Si encore M. Jean Textor eût alors habité le château, peut-être se fût-elle confiée à lui. Celui-là était doux et éclairé, sa parole respirait la tendresse de la femme, et il ne prêchait que la pitié. Hulline avait confiance en lui parce qu'elle soupçonnait ce ministre d'être un océan d'indulgence où se noierait son irrésolution et son incurable faiblesse. Et Hulline avait demandé à Bournaville si M. Jean Textor n'arriverait pas bientôt. La bonne dame, après s'être enquise, lui répondit que M. Textor était en colloque avec M. Duplessis-Mornay, qui s'occupait d'un synode, dans les Charentes. On croyait qu'il ne reviendrait pas avant le printemps.

Alors Hulline avait perdu tout à fait courage. S'abandonnant à la fatalité, elle résolut d'interroger Blancador, à la première occasion, sur les intentions de Gaston de Séligny. Et c'est dans ce dessein qu'elle était sortie, ce jour de janvier, sous sa conduite.

Longeant les hauteurs boisées de Beaudésert, ils atteignirent Lamothe-Corbarieu où le chemin se fit, tout à coup, ardu et glissant, de telle manière que madame de Bournaville prit peur et demanda à grands cris que quelqu'un vînt pour tenir la bride de sa mule. Le complaisant Jacquemin ne manqua pas d'accourir : et il en résulta un petit encombrement dans le sentier encaissé où Hulline et Blancador continuèrent de pousser leurs bêtes, sans s'occuper de leurs gens empêchés par Jacquemin. Celui-ci, sous couleur d'aider la gouvernante, s'occupait à la vérité de retenir tout le monde en arrière. Et en cela il obéissait aux instructions que lui avait données son maître.

Ainsi Horace et Hulline gagnèrent-ils seuls la grande route par Estilhac, laissant les autres bien en arrière. Hulline, dont le cœur n'avait pas besoin, pour battre, de l'allure précipitée de sa haquenée, se décida enfin à parler à M. de Blancador qui, jusque-là, par déférence, avait gardé le silence.

— Monsieur, — lui dit-elle d'une voix mal assurée, — vous êtes trop bon gentilhomme pour vous faire un jouet d'une femme de ma qualité. Apprenez-moi donc ce qu'il en est, pour le vrai, de ce message dont vous a chargé M. de Séligny.

— Madame, répondit Horace avec une ferme douceur, je suis le meilleur ami de Séligny. Il m'a sauvé plus que la vie, jadis : c'est dire que je lui appartiens corps et biens. M. de Séligny, madame, qui vous aime à en mourir, m'a prié d'entrer chez vous, sous quelque prétexte, pour vous dire qu'il vous chérit comme au premier jour, et qu'il ne respire que pour vous. J'ai semé l'argent, multiplié les intrigues, atteint à l'impossible pour arriver jusqu'à vous, pour vous apprendre ce qu'on désire tant que vous sachiez. Pour le reste, madame, je n'en connais pas plus, et je suis votre humble valet. D'ailleurs j'aurai sous peu une lettre de Séligny à vous remettre en mains propres, et vous pouvez

compter que je m'acquitterai de cette commission dans le plus profond secret. Mais, que devrais-je lui dire, en votre nom, si je le voyais, d'occasion, avant que me parvienne ce message ?

— Eh quoi! — murmura Hulline, palpitante; et le sang qui monta à ses joues, sous son masque, enflamma pour un instant ses prunelles. — Quoi! M. de Séligny est-il donc si près d'ici ?

— Il est, certainement, à la Manse-Séligny. Et n'y serait-il pas, qu'un mot de vous le ferait aussitôt accourir. Voulez-vous lui écrire, madame? ou voulez-vous que je le prévienne?

Un brouillard parut se lever devant les yeux de la jeune femme. Elle hésita longtemps, sans que Blancador, qui ne la regardait même pas, en apparence, renouvelât sa question.

Enfin, d'une voix basse et tremblante, elle laissa tomber ces mots que Blancador reçut, attentif, comme le signal de la ruine prochaine :

— Parlez-lui pour moi... Dites-lui qu'il m'écrive. Mais qu'il soit prudent... car c'est mon honneur et ma vie...

— Je risque comme vous, madame, plus que vous, même, ma vie en cette affaire. Et, à parler franc, il n'y a pas là de si grand danger pour vous... Vous serez obéie, et je vous supplie de bannir toute crainte.

Madame de Bournaville avait enfin pu reprendre l'allure digne qui convenait à son âge et à son rang. Elle rejoignit madame de Corpoy, arrêtée avec Horace au calvaire de Millères. Et l'on revint au château sans qu'une parole s'échangeât dès lors entre Hulline et son écuyer.

— Ce garçon-là, madame, a l'aspect hautain et revêche, et il est bien taciturne pour son âge, encore qu'il soit de belle mine.

A cette remarque de la gouvernante, madame de Corpoy répondit :

— Bournaville, ma bonne, il ne faut point juger les gens sur l'aspect. Je ne connais pas cet écuyer, mais je me suis laissé dire qu'il a éprouvé autrefois de gros malheurs.

Le soir de ce jour, Fabre de Mauras rendit ainsi compte à M. de Corpoy de ce qu'il avait pu observer :

— Monsieur, j'ai suivi madame votre femme et son séduc-

teur pendant tout le temps de leur promenade. J'ai failli plusieurs fois me rompre le cou par les collines. J'ai remarqué que, grâce aux manœuvres adroites de ce valet qui s'appelle Jacquemin, ils ont pu rester seuls pendant près d'une demi-heure. Ils en ont profité pour tenir une conversation que je n'ai pu entendre, mais où il s'agissait certainement d'amour. Ils n'ont cependant fait aucun geste et parlaient d'une manière lente et posée. Quant à ce Jacquemin, c'est, en vérité, le plus grand pendard que j'aie jamais rencontré. Il avait essayé, dès la sortie du château, de me casser la jambe au moyen de son cheval. Mais c'est là une chose qui ne mérite pas l'attention. Je ne vous parlerai pas non plus de l'insolence de ce petit Blancador. Il a fallu que j'appelle à moi toute ma patience pour écouter ses impertinences sans lui frotter les oreilles. Mais je saurai accomplir mon devoir sans m'arrêter à ces idées de vanité et d'orgueil: le juste ne connaît pas la colère.

Et l'écuyer Fabre de Mauras, continuant son discours, promit à M. de Corpoy de mener une exacte et minutieuse surveillance autour de ceux qu'il appelait les coupables. Car, ayant été jadis attaché au service de la prévôté, où l'on pend les gens sans prendre la peine de les entendre, M. Fabre de Mauras avait acquis pour habitude de considérer comme coupables tous ceux que leur malheur faisait, à tort ou à raison, soupçonner de quelque faute. La justice était, pour cet homme simple et violent, un ensemble de châtiments et de coutumes qui devait fonctionner sans considérations d'aucune sorte, et toujours d'après des ordres supérieurs, sur quoi il se reposait de toute responsabilité. Aussi fut-il aussi gêné que surpris lorsque M. de Corpoy, qui ne l'avait pas interrompu une seule fois, lui dit avec gravité et onction :

— Ne déployez pas en ces circonstances, Fabre, un zèle indiscret. Je désire être tenu au courant, avec précision et dans le détail, de tout ce qui peut se passer entre ma femme et ce jeune homme; mais je ne prétends pas les accuser d'un crime qu'ils n'ont, sans doute, pas encore commis. Et nous n'avons même aucune preuve palpable de leurs mauvaises intentions. Je vous le répète, Fabre, avertissez-moi quand vous serez à même de me faire juger par mes yeux, mais, d'ici là, réservez votre jugement, et priez Dieu qu'il vous

éclaire. A lui seul appartient cette pénétration qui permet de deviner nos vœux les plus secrets, alors qu'ils n'ont pas encore pris la forme et ne méritent pas, à plus forte raison, le nom d'actions.

M. Fabre de Mauras sortit, la tête basse, en se disant :

« Ce n'est pas avec tous ces raisonnements qu'on fait de la bonne besogne. Au temps de M. l'Amiral, — que l'Éternel garde son âme ! — cela ne traînait pas en vains discours. A la première dénonciation d'adultère, le galant et sa belle étaient détranchés ou pendus, suivant leur état, et le monde n'en allait que mieux ! »

X

La conversion officielle de M. de Blancador à la religion réformée fut célébrée, le jeudi 6 février 1590, dans la grande salle du château de La Combe ; et chacun, pour avoir assisté à cette cérémonie, s'en fut pleinement édifié. Madame de Bournaville en pleura d'émotion : M. de Corpoy adressa, à toute sa maison assemblée, quelques paroles véritablement patriarcales.

Pendant que M. de Blancador, non content de ravir ses nouveaux amis par son habileté et sa connaissance étendue des choses de ce monde, les charmait encore par ses vertus, Jacquemin Tardival galopait dans la direction de Saint-Nauphary. Ce valet avisé, qui portait à M. de Séligny et une lettre et des nouvelles de son maître, n'avait pas pris cette direction à la légère. Ayant remarqué qu'un cavalier l'accompagnait de très loin, il avait tôt fait de reconnaître M. Fabre de Mauras, dont la surveillance allait chaque jour se resserrant autour de lui. Jacquemin n'en était pas à s'embarrasser de pareilles misères. Il poussa son cheval, tout d'abord, droit sur Saint-Aubin. Mais, dès qu'il entendit la bête qui venait derrière, il s'arrêta subitement et attendit. M. Fabre de Mauras ne comptait pas que Jacquemin se permettrait de rompre ainsi son allure pressée. A grand'peine put-il ralentir le galop de sa monture. Et, comme le chemin qu'ils suivaient tous deux était étroit, malaisé et déclive, il donna, bien malgré lui, sur Jacquemin qui, par un hasard malheureux, se mit

alors à batailler avec son cheval, et à le corriger de l'éperon. Les fers de cette bête irascible volèrent si haut que M. Fabre faillit recevoir la ruade en plein corps. Saisissant le danger d'une pareille situation, redoutant tout de ce valet ingouvernable, papiste et moqueur, il cria sur un ton d'autorité :

— Eh! l'ami! Fais attention! Il y a quelqu'un derrière toi! Et avance un peu vite, ou tu auras affaire à moi!

Mais Jacquemin, sans répondre, continua de caracoler librement. Puis, prenant avantage d'un détour du sentier, il fit une demi-volte, et régala au passage le roussin de M. Fabre d'un magnifique coup de sabot, en piquant à propos. Cette atteinte rendit la bête boiteuse de l'épaule. Alors M. Fabre, se laissant emporter par la colère, invectiva le valet et lui promit un châtiment exemplaire. Mais Jacquemin qui tenait, comme le voulait la mode, son estocade engainée à la main, eut bientôt mis la lame au soleil. Et il demanda à l'écuyer s'il ne désirait pas se voir percer, deux ou trois fois, le moule du pourpoint : « Ça lui rafraîchirait le sang ou la bile, suivant ce qui en sortirait ».

Empêché par son cheval qui se dérobait sous lui et menaçait de s'abattre, M. Fabre ne pouvait songer à mettre utilement l'épée à la main. Regrettant amèrement de ne pas avoir pris ses pistolets, il se contenta de charger le valet d'objurgations et de reproches. « Il demanderait à M. de Blancador de le punir suivant ses mérites. » Cependant Jacquemin le traitait de Judas et de mauvais espion :

— Chaque fois que vous rôderez derrière moi comme un jésuite en bottes, vilain cafard, monsieur, je vous traiterai de la sorte!

Puis, satisfait d'avoir ainsi morigéné cet écuyer dont il se refusait à reconnaître les mérites, Jacquemin s'en fut vers Saint-Nauphary pour le dérouter tout à fait. En prévision des soins de police dont l'entourait journellement M. de Corpoy, Jacquemin avait préparé une lettre où étaient débitées mille sottises. Quand il atteignit Bourepaux, où il comptait reprendre la route qui passait sous la Manse-Séligny, il avisa une petite fille qui surveillait trois chèvres empressées à tondre l'herbe maigre du coteau. Il lui cria, d'une voix qui aurait pu s'entendre à une lieue de là :

— Écoute-moi, mon enfant! Tu remettras ce billet, en grand secret, à la meunière de Tratoco, dès que tu en trouveras l'occasion! Et voilà deux blancs pour ta peine!

Il se dirigea ensuite sur Piton, dessina deux ou trois crochets pour brouiller sa voie et entra dans la Manse-Séligny par Crespines et Boques, déroutant ainsi, sans retour, M. Fabre de Mauras qui, ne perdant pas courage, l'observait des hauteurs. Traînant sa monture boiteuse par la bride jusqu'à l'abbaye des Bernardins, l'écuyer continua de marcher. Mais il se trouva mis en défaut sur la bergère, car il crut que c'était vers cette enfant des champs que tendait la course de Jacquemin. Et, comme elle tenait encore le papier entre ses mains, il le lui arracha brutalement. Puis, gratifiant cette faible pécore d'un coup de pied dans les jupes et d'un beau soufflet sur l'oreille, il emporta le pli cacheté, prix de sa victoire, vers M. de Corpoy, en se disant : « Cette fois, je tiens la clef du complot! »

Jacquemin, parvenu à l'avant-cour de la Manse, appela de sa voix forte et timbrée le portier. Celui-ci se refusa obstinément à ouvrir : « Le maître était absent; il ne reviendrait que le lendemain... ou plus tard. Pour l'heure, il chassait le sanglier du côté des Blanchons. » Mais quand ce gardien sut qu'il s'agissait de nouvelles importantes et qu'elles émanaient de M. de Blancador, il alla prendre des ordres. Puis il reparut, introduisit Jacquemin et le mit en rapport avec l'écuyer Labarthe. Celui-ci fit grand accueil à « son compère Jacquemin » et l'amena en la présence de M. de Séligny.

Gaston, enfermé dans une petite chambre pleine de livres, était occupé à écrire. Il reçut le courrier Jacquemin avec une émotion qu'il ne réprima que mal :

— Eh bien! c'est toi, enfin!... Quelles nouvelles m'apportes-tu et qu'en est-il de ton maître?

— Ah! monsieur, il boit et mange bien, Dieu merci! Et les nouvelles sont fameuses, si j'ose dire. A cette minute où je parle, M. le baron se mue en huguenot, au chant des psaumes... Madame de Corpoy paraît dormir tout le jour. Mais, entre nous (et ici le valet prit un air tout à la fois malicieux, entendu et confidentiel), je prédis qu'elle se réveillera prochainement, et ce sera en votre honneur!... Au

reste, voici une lettre de M. le baron qui vous en apprendra plus long.

Et, détachant la jarretière de sa botte, Jacquemin rabattit la genouillère à longues fenêtres, découvrit une poche de la doublure et en tira un pli réduit, selon son expression, « à l'indispensable ».

Séligny rompit le sceau, lut avec avidité. Sa figure s'éclaira :

« Ah ! oui, c'était vraiment un bon ami que ce Blancador ! »

Et Séligny lisait toujours : « Elle ne pense qu'à vous... Elle m'a dit qu'elle soupirait après vous, et le jour et la nuit, et qu'elle se mourait du chagrin de croire que vous l'aviez oubliée... Elle attend une lettre de vous... C'est moi-même qui la lui porterai... Ne craignez rien, tout est prévu... Prochainement, vous la pourrez voir. C'est moi qui l'accompagne dans ses promenades à cheval. Et, pour brusquer les choses, tant cette dame est timide et craintive, je m'engage à la mener aux Enjous, le mardi 11 de ce mois, dans l'après-midi, sur le coup de trois heures... Mais ne lui en dites rien, encore ; il vaut mieux lui laisser la surprise. J'ai déjà examiné le pays. Il y a, entre deux haies, quelques gros ormes et une masure, dans un endroit merveilleusement écarté. Vous la verrez là pendant que nous autres ferons bonne garde. »

M. de Séligny ne se connut plus de joie. Il donna un écu d'or à Jacquemin :

— Va, mon ami ! Ce jour est, pour nous aussi, un jour de fête ! Et ton maître est le plus galant et le plus dévoué des amis ! Tu vas me faire le plaisir de t'aller rafraîchir, et tu boiras à ma santé, pendant que je vais lui répondre !

Et Séligny écrivit à Hulline une lettre amoureuse dont il ne pouvait se décider à fixer la fin. Il écrivit pareillement à Blancador : « Je serai, disait-il, en terminant, votre éternel obligé. Mon bien, ma vie, ne seraient pas de trop pour reconnaître vos sacrifices. »

Le soir même, Blancador entreprit d'ouvrir la lettre destinée à madame de Corpoy. Il le fit adroitement, sans entamer le cachet. Puis, profitant des leçons que lui avait données à Bellepeyre le savant M. Escourat, qui levait des copies exactes

de manuscrits pour les érudits, ses correspondants, il calqua les quatre pages avec du papier passé à la chandelle. Il referma le billet, recolla le sceau. Et, au souper, il donna, avec dextérité et discrétion, ce papier, roulé dans une enveloppe de soie noire, à Hulline. Elle le dissimula tout aussitôt dans un pli de sa robe, puis le fit glisser sous sa ceinture.

Après le souper, relevé de discours et d'exhortations en rapport avec l'événement important de ce jour, M. Fabre de Mauras dit, avec une teinte de mélancolique mépris, à M. de Corpoy, qui l'écoutait, dans sa chambre :

— Ah ! monsieur ! voici que maintenant ce blanc-bec, à l'occasion sans doute de son apparente conversion, prétend séduire la meunière de Tratoco. De cela, je vous apporte la preuve certaine.

Et, d'un air tout à la fois modeste et assuré, M. Fabre remit au seigneur de La Combe le factum écrit par Jacquemin, et qui commençait ainsi : « *Sœur de la plaintive Écho, divine lavandière dont le battoir, semblable à la foudre du puissant Jupiter, s'abat sur le troupeau pressé des tuniques de lin...* »

M. Justus se mordit les lèvres, haussa imperceptiblement les épaules, déchira le papier, et congédia l'écuyer :

— C'est bien, Fabre, je vous remercie, laissez-moi !

Et M. Fabre de Mauras dut se retirer, sans pouvoir décider M. Justus à entendre que ces paroles avaient un sens caché et « amphigourique », non plus qu'à écouter ses justes griefs contre l'injurieux Jacquemin. Mécontent, pleinement convaincu de l'ingratitude dont abondent les grands de la terre, M. Fabre rejoignit sa femme, alors enceinte pour la neuvième fois de ses œuvres, et dont il attendait patiemment la prochaine délivrance, pour lui faire encore un enfant qui répondrait au nom d'Ézéchiel ou de Thamar, suivant son sexe. Et il murmurait :

— Malgré eux tous, j'en aurai le dernier mot !

Hulline et Gaston continuèrent de s'écrire des fadeurs, comme Horace de les calquer, et Jacquemin de les porter. Mais l'entrevue que M. de Blancador avait préparée fut renvoyée à une date plus lointaine, tant était âpre l'espionnage de Fabre de Mauras. Et Blancador le craignait plus que la peste, tant il avait peur que le zèle stupide et indiscret de

cet homme mal avisé ne fît échouer ses meilleures combinaisons. Jacquemin, par un coup d'audace, réussit cependant à enchaîner le cerbère.

Le fossé du château de Corpoy présentait un recoin où l'eau profonde et bourbeuse battait le bord merveilleusement escarpé. Au fond s'étendait un lacis épais d'herbes glauques, Jacquemin s'y établit, pour pêcher l'anguille. A disposer ses engins, il connut bientôt les moindres particularités du mur. Il réussit à en mettre trois pierres en faux aplomb, qui dépassaient comme des échelons naturels. Or, un matin, il s'en fut dans une cour, où veillait M. Fabre de Mauras, et dissimula une lettre, dans sa manche, avec une telle expression de crainte, que l'écuyer ne douta plus d'une nouvelle machination. M. Fabre, vivement, monta dans une tourelle, et put voir, par une étroite fenêtre, d'où il assistait, invisible, aux astucieuses manœuvres de son ennemi, le déloyal Jacquemin occupé à cacher sa lettre dans un trou du mur. Et le papier était assez bien caché, à cela près qu'un petit coin en passait, faisant une tache blanche sur le revêtement de mousses et de pariétaires. Fasciné par ce point blanc, M. Fabre demeura en faction pendant deux longues heures :

« Voici donc, se disait-il, la façon dont ce drôle appâte les anguilles ! Le jour où je le mènerai pendre, — et ce jour, au train dont vont les choses, est bien près de luire ! — il y aura une grande joie dans le ciel !... Mais le voici qui s'éloigne, non sans avoir recouvert le coin de son papier avec de la terre... Ce stratagème grossier ne saurait me tromper. Je connais trop bien l'endroit. »

Et M. Fabre de Mauras se dirigea vers la cachette abandonnée par Jacquemin. Il enjamba le mur, posa son pied, chaussé de mouton fauve, sur les corbeaux aménagés comme exprès, atteignit le papier, et chut du même coup dans l'eau qui lui emplit le nez, la bouche — tant il l'ouvrit pour crier de surprise — et aussi ses bottes, ce qui l'alourdit et l'entraîna jusqu'au fond. Cramponné aux aspérités de la muraille, mais empêtré par ses éperons dans les herbes, M. Fabre put, tout juste, se tenir la tête au-dessus de la nappe glacée où se raidissaient ses membres. Il réussit, par ses clameurs désespérées, à attirer le portier qui le sauva au moyen d'une perche.

Ne connaissant que son devoir, M. Fabre fit porter à M. de Corpoy le précieux papier qu'il n'avait pas lâché dans sa chute. Puis, il se mit au lit, où une pleurésie le tint, à deux doigts de la mort, pendant toute une quinzaine. Mais, M. de Corpoy avait pu lire le papier acquis par M. Fabre au péril de la vie; c'était une recette, minutieusement rédigée, pour l'amorce des anguilles : « Vers de terre, une once, et qu'ils soient entiers; terre glaise, deux gros... »

Ainsi madame Hulline et M. de Séligny purent, par la bienveillance active de M. de Blancador, échanger des lettres et se rencontrer aux Enjous. Dans le petit enclos ensoleillé, ils causaient doucement, sans chercher à se prouver leur amour par des caresses matérielles. Délicats et tendres, ils se réjouissaient simplement de pouvoir respirer l'un près de l'autre, et de faire, en commun, des rêves pour l'avenir. Quand Hulline serait veuve, elle épouserait Séligny; et, cette fois, personne ne saurait l'en empêcher. Tous deux considéraient la chose comme prochaine, tant on donne facilement à ses espoirs le corps de la réalité. Et ils vivaient dans le provisoire, en se prêchant la patience.

M. de Blancador, par un dévouement dont M. de Séligny comprenait toute la valeur, avait été, pour la sûreté de ces entretiens, jusqu'à entreprendre madame la gouvernante Bournaville, bien qu'elle approchât de cinquante ans. Il lui faisait une cour audacieuse, et, l'entraînant dans un endroit écarté, passait presque à l'action; ses discours, empreints de la plus ardente licence, mettaient cette dame dans le même état que si elle eût cédé à quelque assaut charnel. Et elle en rêvait pendant la nuit. Les valets prenaient un pareil plaisir à la conversation de « monsieur Jacquemin », qui les régalait d'une ou deux vieilles bouteilles, dans un petit cabaret, découvert bien à propos, tout près de Saint-Laurent, et où se trouvaient deux filles très belles et qui n'étaient point sauvages. Aussi ces promenades étaient-elles très estimées des laquais. Par crainte de s'en voir privés, ils gardaient là-dessus le plus obstiné silence, de telle sorte que M. Escande de Mauras ne pouvait rien apprendre d'eux, à son vif mécontentement.

M. Luc-Escande de Mauras, à la suite d'un accident de

cheval, qui le rendit à tout jamais boiteux, avait dû céder à son frère cadet, M. Fabre, la charge de premier écuyer. Mais il demeura attaché à M. de Corpoy, comme écuyer en titre, et vérificateur des comptes de l'écurie. Moins haut de taille que son frère, dont il était l'aîné de six ans, il était pareillement disgracieux, déplaisant, taciturne et morne. Comme lui, il avait fait la guerre avec l'Amiral, et sa dureté, bassement féroce, était demeurée légendaire, tout comme celle du breton Chandas. Détestant les femmes, dont il redoutait les artifices, il s'était de bonne heure ingénié à les faire mourir dans la honte et les tortures. Les religieuses qui lui tombèrent entre les mains connurent les tourments de l'enfer avant de quitter la terre. M. Luc finit par se faire prendre en horreur, M. de Crussol lui-même le priva de sa protection. Mais, par celle du pasteur Robin, il entra avec son frère Fabre chez M. de Corpoy, en se contentant d'un mince salaire. Il sut y apporter l'ordre. Probe et cupide, il se désespérait de voir le foin diminuer dans les mangeoires, l'avoine fondre dans les auges. Il altéra les balances et, par économie, nourrit les bêtes à faux poids. Il proposa à M. Justus d'établir un jour de jeûne pour les chevaux; et il essaya de justifier son projet par quelques paroles prises dans l'Écriture.

Quand M. Fabre tomba malade, victime des embûches de Jacquemin Tardival, son premier soin fut de charger son frère Luc de continuer sa surveillance. Mais M. de Corpoy, satisfait sans doute d'avoir lu la recette pour attirer les anguilles, pria les frères Mauras de se tenir en repos. Cela ne faisait pas le compte de M. Fabre qui, en dehors du bon combat que chacun doit livrer pour la morale, avait ses vengeances particulières à exercer.

Il recommanda donc à M. Luc « d'ouvrir l'œil », et de ne pas hésiter à suivre madame de Corpoy et son écuyer, adultères bien avérés, au cours de leurs promenades. Mais M. Luc, incommodé par sa jambe, qui était percluse aux trois quarts, ne pouvait pas aller à de vives allures, et son épais courtaud Brohant ne connaissait plus guère que le pas relevé. M. Luc se mit pourtant en campagne; et, comme il était un peu moins lourd d'esprit que son frère, à ce qu'il pensait du moins, il réussit, un certain jour, à se hisser sur le coteau des

Frayssinettes. Là, s'aidant d'un énorme châtaignier, il se dissimula adroitement, rampa parmi les buissons, et s'enterra finalement dans les feuilles sèches. Ainsi caché, il vit arriver M. de Séligny, qu'il connaissait de reste, puis madame de Corpoy. Il entendit les propos de ces deux personnes qui, ayant mis pied à terre, causaient librement. Et il se répéta à lui-même les passages les plus notables de leurs discours, quelque horreur que sa conscience en conçût, afin de les apprendre par cœur, pour les rapporter fidèlement. Après quoi il se retira, sûr de n'avoir éveillé l'attention de personne. Mais M. Luc se trompait grandement, car Jacquemin l'avait vu et reconnu. Le valet voulait envoyer à cet espion un bon coup de pistolet. Blancador l'en dissuada : « Il fallait attendre et surtout ne point parler de cette rencontre. »

Le soir même de ce samedi, qui était le troisième de février, M. de Corpoy fut averti que M. Fabre de Mauras avait une communication d'importance à lui faire, et qu'il le suppliait de venir le voir dans son lit. Et M. Fabre raconta toute l'histoire à M. Justus, non sans y ajouter quelques commentaires de sa façon :

— Oui, monsieur, pendant que le petit réprouvé (c'était Blancador) endort la stupide matrone (c'était Bournaville) par des contes à dormir debout, et qu'un pendard (c'était Jacquemin) enivre vos laquais, M. de Séligny fait l'amour à votre dame et complote votre mort avec elle !

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, Fabre? Et les a-t-on vraiment surpris se livrant ensemble au péché?

M. Fabre, pour toute réponse, leva son bras hors de ses couvertures et tapa avec un bâton, couché près de lui comme un camarade de lit. Au bruit que rendit la cloison, M. Luc parut.

— Raconte au maître, dit M. Fabre, ce que tu as vu et entendu.

Le récit de M. Luc, pour être plus précis, n'en fut pas moins désolant. Aux actes de l'amour physique près, — et encore M. Luc ne ménagea-t-il point les réticences, — M. de Corpoy, en tant que mari, était dans une déconfiture complète; et on escomptait son prochain trépas.

M. Justus, gardant une figure assurée et digne, se con-

tenta de regarder le plafond et d'exhaler un profond soupir. Il remercia « ses vieux serviteurs » de leur assiduité à l'obliger, et essuya avec patience les récriminations de M. Fabre. Car l'écuyer prit avantage de cette découverte importante, à laquelle il avait présidé, pour prouver que sa parole méritait bien qu'on s'y arrêtât, et que les billets semés par le malfaisant Jacquemin avaient une signification cachée.

N'hésitant point à reconnaître son erreur, M. de Corpoy se retira en promettant que les coupables seraient punis suivant leurs mérites. Et il recommanda aux deux frères la plus stricte discrétion. Puis, dès qu'il fût rentré dans sa chambre, il donna l'ordre que M. de Blancador fût mandé, sur-le-champ.

Celui-ci se présenta, après seulement une grande demi-heure, et son attitude rogue intimida M. Justus :

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? — fit-il cependant d'un accent sévère et augural. — Qu'est-ce à dire ? Madame ma femme me trompe sous vos yeux avec mon pire ennemi, ce Séligny dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, et vous ne m'adressez là-dessus aucun rapport ? Que dois-je donc croire, et seriez-vous leur complice ?

— Monsieur, — répondit Blancador, avec le plus beau sang-froid, — je me demande en quoi cela vous touche, et aussi de quoi vous vous mêlez...

M. Justus voulut parler. Mais il demeura la bouche ouverte, devant cet excès d'audace. Et Blancador continuait :

— Ne m'avez vous pas chargé, il y a quelques semaines, de vous débarrasser de votre femme ? N'avez-vous point passé avec moi un petit contrat à ce sujet ?

M. Justus, qui n'avait pas, un seul instant, levé les yeux, baissa le nez et murmura :

— Mais enfin... n'auriez-vous pu choisir quelque autre personne ?... Et...

Il s'arrêta, s'apercevant qu'il allait augmenter la sottise de sa question.

— Oui, monsieur ! reprit Blancador; moi, par exemple ? Pour faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, et me perdre en même temps que la dame ?

Malgré sa force d'âme et l'autorité qu'il possédait sur lui-

même, M. Justus devint tout rouge. Il se mordit les lèvres et considéra obstinément un pied de la table.

— Monsieur, — et Blancador s'assit, très insolemment, sans qu'on l'en eût prié, puis tourna de manière à se tenir à cheval sur sa chaise, — vous avez consenti un accord avec moi, pour une affaire importante, où votre intérêt est encore plus considérable que le mien. Je remplis, de mon mieux, mes engagements. Vous sentez-vous le courage de tenir les vôtres ?

M. de Corpoy répliqua vivement :

— Vous n'avez jamais tenu vos engagements. Depuis un mois je reçois des lettres, où vos créanciers de Toulouse se plaignent de n'être point payés, où des femmes et des filles séduites s'indignent de leur abandon !

M. de Blancador ne se troubla pas pour si peu. Tout en se demandant qui avait bien pu le vendre, il toisa M. Justus :

— Et vous, n'avez-vous jamais fait de dettes ? Et la créance Bourassou est-elle une fable ?

— Ce n'est pas la même chose, monsieur.

Mais, malgré cette objection ingénue. M. Justus sentait qu'il perdait pied. Blancador insistait.

— Monsieur, vous me tendez des pièges, et vous cherchez à vous débarrasser d'un même coup, je le répète, et de moi, et de votre femme !

M. de Corpoy laissa, par mégarde, sa main se crisper sur les papiers étalés devant lui. Et, comme il y avait une dague tout à côté, Horace recula légèrement sa chaise en se félicitant de la position qu'il occupait, car le dossier en bois plein lui formait un solide bouclier. Mais M. de Corpoy réprima vite ce signe de faiblesse. La mine basse, il écouta Blancador qui continuait :

— A en juger d'après votre conduite, dans ces derniers temps, j'en doute de moins en moins, monsieur. C'est pitié de se trouver en présence d'un seigneur qui vous tend des filets alors que l'on se compromet pour lui ! Et, tout d'abord, vous m'avez fait espionner par ces deux misérables...

M. Justus tenta de disculper les frères Mauras, mais Blancador éleva la voix :

— Ce sont de malheureux imbéciles, monsieur ! Et leur simplicité fera tout échouer ! Croyez-vous donc que j'ignore

ce qui s'est passé aujourd'hui, et que Luc-Escande de Mauras est allé espionner Séligny et votre femme presque sous le nez de mes gens !...

M. Justus leva les épaules et essaya de s'excuser :

— Ce n'est pas moi qui l'ai envoyé, sur ma parole !

Et il ajouta, avec un accent plaintif :

— J'avais déjà défendu à son frère...

Mais M. Justus se tut, craignant d'en avoir trop dit.

— C'est bien, monsieur ! Mais vous profitez de leurs rapports pour me nuire !.., Je vous avertis qu'à la prochaine incartade de ces drôles, je laisse cette affaire et abandonne votre maison. Vous vous tirerez d'embarras sans moi. Je m'en tiendrai aux instructions de madame de Troix-Mares, et, si vous ne payez pas, je mettrai vos papiers au greffe du tribunal de Montauban. Quand j'aurai touché la part qui me revient sur les sommes que vous devez, je pourrai sans doute apaiser les créanciers dont les réclamations vous touchent tant !

— De grâce... mon ami ! gémit M. Justus. Ne soyez pas aussi vif ! Je reconnais que j'ai eu tort... Je vous laisserai désormais... Si vous le désirez, je paierai ces marchands de Toulouse... Et ensuite... quand nous balancerons nos...

— Eh ! monsieur, voilà qui vient trop tard ; c'est de la moutarde après le rôti ! Et qui vous dit que la mèche n'est pas maintenant éventée ? Vous allez tout perdre. J'ai un gros regret d'avoir empêché, aujourd'hui, Jacquemin Tardival de casser la tête à votre écuyer Luc, quand ce digne personnage écoutait, caché dans les feuilles sèches, nos deux galants que j'ai eu tant de peine à appareiller. Croyez-vous donc que je ne l'aie pas vu ? Voilà un beau secret, à cette heure, et qui n'est plus à cette heure ignoré de personne ! Vos deux brutes ne tarderont pas à raconter tout à leurs femmes... Et les oiseaux effarouchés s'envoleront... Ah ! monsieur... Tout comme Ponce Pilate, je m'en lave les mains.

Et M. de Blancador, dans un beau mouvement de colère, renversa presque sa chaise. Il jeta par terre son bonnet que, machinalement, M. Justus ramassa, tant ce gentilhomme se sentait troublé. M. Justus s'humilia, confessa son erreur. Il fut plus dolent encore quand Horace, emporté par la franchise, s'écria :

— Un si bon plan ! Fut-il jamais toile mieux ourdie ? Je réussissais à attirer à La Combe, ici même, — et il frappait du pied, s'arrachait les cheveux, — le beau Séligny ! Vous le surpreniez chez votre femme ! Et vous vous vengiez de votre ennemi, vous perdiez votre femme, sans remède ! Tandis qu'aujourd'hui !... Sur des témoignages vagues, sur des preuves qui n'en sont pas, vous n'obtiendrez pas le jugement qui vous fera libre. Vous n'avez pas pensé à cela ?

M. Justus emprunta pour un instant l'expression d'un *ecce homo* :

— C'est vrai ! J'ai péché par vanité !

— Heureusement, continuait Horace, que j'ai de bonnes preuves... Mais, du train dont vont les choses, je crois que je ne vous les fournirai pas...

— Ah ! s'écria Justus, prenez pitié d'un misérable !

— C'est bien ! — fit, avec un accent généreux, Horace qui s'était rassis. — A présent, écoutez-moi. Avez-vous votre contrat de mariage et l'état des biens de votre femme, et a-t-elle fait un testament ?

— Il n'y a pas de testament. Pour les papiers, je vais vous en fournir, sur l'heure, des doubles. Que prétendez-vous faire ?

— Vous sauver de vous-même, dit Horace. Jurez-moi, maintenant, de ne plus rien entreprendre sans mon assentiment.

Quand Blancador fut parti, M. Justus regarda la porte, les sourcils froncés, les bras croisés, en proie à une colère sourde où se mêlait de l'espoir. Et il se promit de surveiller Horace de plus près encore, et de chercher un homme assez délié pour ce faire, dût-il s'adresser à M. Mathieu Robin.

« Oui, mais, pensa-t-il, son caractère de pasteur lui défend d'intervenir dans ces choses... Qui sait ?...

Les prévisions de Blancador étaient, en tout, raisonnables. M. Fabre de Mauras ne put s'empêcher de toucher à sa femme quelques mots de « la grande aventure », et M. Luc agit pareillement avec la sienne. Sous le sceau du secret le plus absolu, la nouvelle alla se répandant jusqu'à l'antichambre de madame de Corpoy. Jeannine le Broc en avertit sa sœur Jacqueline, qui en parla à sa maîtresse.

Brusquement, Hulline cessa de s'aller promener, et aussi de confier des lettres à M. de Blancador. Elle ne le recevait même plus, vivait retirée, dans la seule société de ses femmes. Séligny imitait cette réserve. A la Manse, on répondait toujours à Jacquemin que M. de Séligny avait quitté le pays.

— Monsieur, — dit un jour Jacquemin à Blancador, — j'ai cru entendre, dans une conversation que j'ai surprise entre les demoiselles Le Broc, qu'on a écrit sur vous de vilaines choses, et que cela venait du côté de Monsac.

Blancador n'en fut qu'à moitié étonné. Les histoires de créanciers et de femmes, à lui reprochées par M. de Corpoy, ne pouvaient, en effet, sortir que de là. Était-ce donc Théréson? Mais quel intérêt pouvait prendre cette hôtelière aux affaires d'Horace? Et quelles raisons l'auraient poussée dans cette voie de délations? Il fallait chercher ailleurs. Et Horace, ne voyant que le seul Henri de Canteclaux capable de lui rendre ce mauvais service, regretta amèrement d'avoir poussé Corpoy à exiler son beau-fils chez Marguerite. De celle-ci les billets, uniformément passionnés et sots, ne lui apprenaient jamais rien d'utile. Ils le menaçaient seulement d'un retour prochain. La dame ne cachait pas son dessein d'arriver, en compagnie de sa fidèle Diane de Formansin, qui était, pour l'heure, à Troix-Mares. Elle se lamentait sur la légèreté de son amie, se perdait en imprécations dictées par la plus âpre jalousie ; « Tu me dis que Hulline de Corpoy est phtisique et qu'elle ne saurait durer? Si je ne la connaissais pour dûment munie d'un galant, je jurerais que tu me trompes avec elle... » A se rappeler cette phrase, entre autres fadaises, Horace se sentit troublé. En y regardant de plus près, il comprit enfin qu'Henri de Canteclaux était l'artisan des ruses qui contrecarraient tous ses projets les mieux ourdis.

« Et je n'ai pas soupçonné non plus, songeait-il, ce Jacquin Le Broc qui accompagne le pernicieux jouvenceau. Jacquin écrit sans doute, en cachette, à ses sœurs, et celles-ci auront mis Hulline en défiance. Il convient d'aviser. Le plus fâcheux est que Séligny a été également averti, car il ne répond plus à mes lettres et se tapit, comme mort. Et, d'un autre côté, je n'ose faire part de mes soucis à Corpoy :

car il commettrait quelque belle maladresse. Lui conseiller de rappeler Henri serait le plus expédient ; et, du même coup, on s'assurerait de Jacquin. Mais je ne peux rien entreprendre, de ce chef, sans tenir les preuves de leur trahison. »

M. de Blancador ne désespéra pas, cependant. Il corrompit un courrier de la poste et parvint à s'emparer d'un paquet d'une inappréciable valeur. Sous un même pli, destiné à madame de Bournaville, il trouva deux lettres : l'une, de M. Henri de Canteclaux, était pour madame de Corpoy ; l'autre, de Jacquin Le Broc, était pour sa sœur Jacqueline.

M. Henri y traitait M. de Blancador sans ménagements. Les épithètes « ruffian, voleur, aigrefin, hypocrite » étaient les moins violentes parmi celles qui revenaient sous sa plume. Il suppliait Hulline de ne pas commettre d'imprudences, car Séligny était décidé à s'éloigner pour attendre des temps meilleurs.

« Voilà qui va bien, se dit Blancador. J'avais deviné d'où me viennent tous mes ennuis. Mais comment le naïf Séligny a-t-il pu s'aboucher avec ce jeune serpent ? Il y a là-dessous quelque intrigue subtile où madame de Formansin a dû mettre la main. J'ai tout lieu de croire que la belle Diane aura bavardé avec Marguerite, et que le petit Henri aura surpris quelques-uns de leurs entretiens. La liberté des discours de ces femmes est extrême, et ces deux commères ne se seront pas retenues pour parler de moi... Il est évident que Canteclaux sait tout, sans quoi il n'écrirait pas : « Je » crains bien que l'on ne veuille vous attirer dans quelque » piège où vous laisserez et l'honneur et la vie. Je crois, » d'après quelques propos échangés ici, que l'on parle de » remarier mon beau-père. Mais cela semble si monstrueux » que l'on ne peut guère s'y attacher... »

La lettre de Jacquin était plus précise encore : « Ma petite sœur, j'ai avisé, comme tu m'as demandé de le faire, M. de Séligny de toutes les vilenies qu'on trame à La Combe contre lui et notre dame. Ce seigneur ne verra plus madame dehors, à ce qu'il paraît, mais il lui enverra des lettres par son piqueur, Grégoire de Mauroux. Tu pourras facilement les recevoir au moyen d'un fil que tu laisseras pendre la nuit, de la fenêtre de la grande chambre verte, jusqu'au fond du fossé.

Grégoire t'appellera en sifflant doucement trois fois quand il sera dans la douve. Il sifflera de même quand il aura à prendre les lettres de madame... »

— Enfin, murmura Blancador, le remède, ainsi que dans la tête de la vipère, se trouve ici près du mal. La poire est mûre, comme dirait Jacquemin !... Levons une copie de ces plis importants avant de les faire parvenir à leur adresse... Ou, du moins, non... Je retiens par devers moi celui de M. Henri de Canteclaux.

Deux jours plus tard, la chambrière Jacqueline, au risque d'être pénétrée par le froid de la nuit, veillait par la fenêtre ouverte sur le fossé nord de La Combe, qui regarde Fraysinet. L'obscurité était profonde, et la lune montrait à peine une fine corne de son croissant d'argent. Sous la pluie serrée, la jeune fille sentait s'alourdir sa coiffe, et ses cheveux étaient trempés d'eau. Toussant avec impatience, elle scrutait l'ombre épaisse, attendant le signal du piqueur Grégoire qui ne semblait pas se presser. Enfin deux sons flûtés, puis un troisième, s'élevèrent au pied du mur, en même temps que le bruit de pierres dévalant dans l'eau. Vivement, Jacqueline laissa couler le petit sac, attaché à un long cordon, et qui contenait le message d'amour destiné par madame Hulline à Gaston de Séligny. Une secousse brusque avertit la suivante que le paquet était arrivé à bon port. Tranquille désormais, elle ferma le battant de la croisée et regagna son lit, où elle s'endormit paisiblement, cependant que Jacquemin Tardival portait à son maître le billet encore inclus dans son étui de taffetas brun, et qu'il avait si facilement dérobé à l'innocente servante. Grégoire de Mauroux n'arriva qu'un peu plus tard, vers la première heure du matin. Il siffla trois fois, patienta, siffla trois fois encore, demeura les bottes dans l'eau pendant une partie de la nuit, et s'en retourna enfin à la Manse-Séligny sans avoir rien vu. Dès que son maître fut réveillé, il lui annonça qu'il n'avait pu s'aboucher avec personne, et il lui rendit la lettre qu'il était chargé de remettre.

— Tu retourneras demain, dit simplement Gaston. Surtout, montre-toi prudent, et fais-toi accompagner par deux des meilleurs valets, Pons et Brochain, par exemple, en cas de mauvaise rencontre.

Grégoire de Mauroux revint, en effet, le lendemain. Mais il ne s'était pas approché de trente pas du glacis, que quelques coups d'arquebuse le saluèrent, lui et ses compagnons, en même temps qu'un homme de garde appelait à grands cris du haut du mur. La lune, brillant largement, permit aux gens de M. de Corpoy de mieux diriger leur tir quand ils envoyèrent une seconde salve. Le cheval du palefrenier Pons reçut une charge dans une jambe de derrière, s'abattit, et ne put se relever. Brochain, prenant son camarade en croupe, s'apprêtait à piquer des deux. Mais Grégoire de Mauroux, homme de précaution, les retint jusqu'à ce qu'ils eussent, à eux trois, complètement dépouillé la bête de ses harnais : « Car il était inutile que l'on sût de quelle écurie elle venait. » Ainsi exposés au feu du château, ils sentirent plus d'une fois le plomb passer sur leur tête. Mais ils n'abandonnèrent point leur ouvrage. Brochain acheva le cheval d'un coup de pistolet, et Pons, tailladant profondément la hanche avec sa dague, réussit à faire disparaître la marque de Séligny. Puis les trois hommes rentrèrent à la Manse, sans plus s'attarder, laissant M. Luc-Escande de Mauras vociférer, sur le parapet, et commander qu'on apportât des mousquets, comme étant de plus longue portée.

— Que le ciel nous assiste ! — murmura machinalement Gaston quand son piqueur lui adressa son rapport; et il se frottait les yeux, encore mal éveillé. — Si je ne réussis pas à enlever La Combe, c'en est fait certainement de ma pauvre et tendre Hulline. Ce brutal la meurtrira sans pitié !...

Il chercha à se rassurer, supputa les chances d'un pareil malheur. Après tout, on avait peut-être tiré sur ses hommes, parce qu'on les avait pris pour quelque parti de rôdeurs ? Et il se rappela l'histoire de Grenade, se tranquillisa à moitié. Cependant il ne put retrouver le repos, et il passa à s'agiter, sur sa couche en désordre, le reste de la nuit. Tantôt il se désespérait, et voyait Hulline percée de coups, étendue dans son lit, entre des cierges, blanche comme une image de pierre. Tantôt il se la figurait dormant paisiblement et rêvant de lui. Il bannissait alors ses terreurs. Bientôt elles revenaient, furieuses, et l'assiégeaient sans lui laisser de répit.

Mais, quelles que fussent ses craintes, M. de Séligny ne pouvait prévoir le pire. Car, à l'heure où ces soucis l'as-

saillaient, Hulline de Corpoy, séparée de ses femmes, attendait dans la solitude, l'épouvante et les larmes, ce qu'il plairait à son époux de décider d'elle. On avait fouillé tout dans son appartement, éventré ses matelas, fendu ses rideaux et ses robes, forcé ses meubles, saisi tous ses papiers. Et M. Momsenn examinait les lettres de Gaston de Séligny, tandis que M. Robin étudiait avec soin toutes les copies, tous les calques fournis par M. de Blancador, et que M. de Corpoy se repaissait à loisir du dernier billet écrit par sa femme à son mortel ennemi : « Mon cœur est suspendu au vôtre, pour battre d'un même temps. Mon amour est si pur, que Dieu ne s'en montre pas offensé. Je sens que je suis réconciliée avec lui. Il me permet de le prier, à toute heure, et de joindre votre nom au mien, pour le supplier de nous départir sa grâce et de nous dispenser ses consolations... »

— Blasphèmes et sacrilège ! grommela M. Justus. A-t-on jamais vu pareille impudence !

Et il passa le billet à M. Robin.

— Il ne faut pas, — dit celui-ci, après avoir lu, — s'attacher au sens apparent des mots. Ces enfantillages qui, pris en eux-mêmes, n'ont ni sens ni, à plus forte raison, de gravité scélérate, doivent se rapporter à des combinaisons d'écriture cachée dont il sera nécessaire de découvrir la signification. Je ne désespère pas...

Laissant M. Robin développer son opinion, M. Justus haussa les épaules, impatienté, et interpella Blancador :

— N'avez-vous pas, monsieur, quelque écrit plus matériellement décisif à nous produire ? N'avez-vous rien à ajouter sur vos déclarations précédentes ?

— Non, monsieur. Mais le plus expédient serait de mettre, tout d'abord, la main sur cette lettre de Jacquin à sa sœur Jacqueline, et dont cette fille obstinée ne consent point à divulguer le dépôt ?

— On la fera parler par la persuasion, — dit avec suavité M. Robin, en essuyant ses besicles. — Ou bien, à notre grand regret, il faudra employer la force... Ah ! je commence à déchiffrer...

Et il se replongea dans l'étude de la lettre de madame Hulline.

— J'y ai déjà pensé, fit M. Justus, et les ordres sont donnés. Après le dîner, on interrogera cette coquine. J'ai, messieurs, par surcroît, fait connaître à mon beau-fils, le comte Henri de Canteclaux, ma volonté de le voir revenir chez moi, avec l'écuyer Jacquin. De ce côté, nous aurons encore à punir.

— La justice doit s'exercer en toute indifférence de personnes, appuya M. Momsenn. Monsieur, ce n'est pas en vain que l'Évangéliste a écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Dieu a ordonné à Abraham d'immoler son propre fils, et l'enfant n'était point coupable !... S'il vous plaît, monsieur de Blancador... voici un mot dont je ne comprends pas le sens : êtes-vous sûr de l'avoir fidèlement reproduit ?

Ainsi ces hommes de bien instruisaient-ils le procès de la femme adultère. Au reste, les documents qu'ils considéraient étaient sur eux d'un petit effet, car leur conviction était ferme. L'importance des intérêts engagés suffisait à éclairer leur conscience. Mais, pour le respect de la règle, il fut décidé que l'on n'ouvrirait un commencement de débat contradictoire avec madame de Corpoy que quand la servante Jacqueline aurait parlé. Lorsqu'on aurait reçu son interrogatoire dûment mené, rédigé et collationné, on la confronterait avec la coupable. M. de Corpoy déclara qu'il entendait que cette affaire fût instruite, tout d'abord, devant son tribunal domestique. Il se constitua juge, avec les deux pasteurs comme assesseurs; M. de Blancador, encore que témoin, ferait office de greffier.

Ayant ainsi défini les devoirs et les responsabilités de chacun, M. Justus se dirigea vers l'écurie où devait être questionnée la chambrière Jacqueline. Aux trois quarts dépouillée de ses vêtements, l'enfant confuse et tremblante était déjà attachée au maître pilier des stalles. Et, à chaque mouvement des chevaux dont les croupes et les jarrets l'encadraient, elle tressaillait sous la crainte des lourds sabots qui, de leurs fers étincelants, martelaient lourdement les dalles. Une goutte de sang, perlant de l'oreille gauche, tombait, à des temps réguliers, sur l'épaule blanche qu'elle tachait d'écarlate : telle avait été la hâte de M. Luc à enlever la guimpe et le corsage qu'il avait arraché une des boucles d'or en déchirant le lobe. Rabattue, roulée autour de la ceinture, sur le jupon d'armoisin couleur de roi, la chemise de toile, à broderies bleues et

rouges, dégageait le buste rosé et laiteux qui luisait, dans la salle sombre, comme le torse délicatement modelé et poli d'une statue de marbre. Les cheveux blonds s'épandaient, d'un côté, voilant à demi le sein menu et fier qu'enflait la sève de la jeunesse. Relevés au-dessus de la tête, liés par les poignets à un anneau rouillé, les bras se dressaient comme deux fuseaux d'ivoire. Et les pieds déchaussés se crispaient, posant à peine sur le sol fangeux, où se souillaient les orteils tendus et leurs ongles brillants, pareils à des coquilles nacrées. Tout, dans cette fillette mignonne, élégante et nette, disait ces soins chastes et décents de la chair qui, pour les gens animés de la vraie foi pratiquante, ne sont qu'artifices du diable.

Foulant de ses bottes à semelles épaisses la robe et la cotte, le tablier qui gisaient dans la paille et l'eau sordide des bêtes, M. Luc se tenait appuyé sur sa longue canne, faite d'un cep de vigne, à l'instar d'un centurion romain, près de la misérable Jacqueline dont il répondait en tant que gardien. Non loin de lui, son valet préféré, Jacob Vigouroux, de Dondarre, s'occupait à préparer une table, avec des tréteaux et quelques planches. Quand il eut recouvert cet assemblage rustique d'une bâche en toile, puis d'une housse de cheval, en velours, il approcha trois chaises de bois et un escabeau et se frotta les mains. Le cœur simple de ce drôle s'épanouissait dans la satisfaction d'avoir mené à bien une aussi utile besogne. Guindé sur une échelle, un autre valet, François Dupuy, de Cantelouve, fixait dans une poutre du plafond une poulie d'où pendait une longue corde à fourrage, et, de temps à autre, il menaçait les chevaux avec des clameurs grossières et des malédictions sauvages.

Suivi par les pasteurs et le greffier Blancador, M. de Corpoy entrait alors dans l'écurie. A se voir nue devant tant d'hommes, Jacqueline se laissa aller à une affreuse épouvante. Essayant de se détourner, elle ne réussit qu'à se tordre les bras, et se trouva portée contre un haut roussin qui rua en la bousculant contre le portant de la stalle. Et tous les animaux, au bruit, s'égayèrent. Les sommiers de service secouèrent les bat-flancs à les renverser. Un âne en profita pour braire. M. Luc ne craignit pas de jurer. Pour apaiser ce tumulte, il saisit un fouet, allongea quelques coups sur les

croupes. La mèche ondulait en sifflant, cinglant d'une même volée l'arrière-main du roussin et les flancs de la fille. Une marque fine, étroite, vive et rouge comme une coupure sangla la peau qui frémit. Un faible gémissement s'éleva.

— Voici qui est mauvais, monsieur! — dit à voix basse M. Ernest Momsenn à M. de Corpoy. — C'est un grand tort que d'épouvanter ainsi cette enfant, tout d'abord. Et on n'en pourra rien tirer.

M. Robin corrobora cette opinion par une remarque grave :

— Ce spectacle est déplorable, monsieur, et propre à ensauvager ces domestiques. Ne pourrait-on exercer la justice tout en respectant la pudeur? Il faut, sans tarder, couvrir le corps de cette pécheresse, et aussi lui parler doucement.

M. Justus n'y contredit point. Sans blâmer, devant les valets, le zèle excessif de M. Luc, il lui enjoignit de détacher la servante, de lui couvrir les épaules et la gorge, et de ne rien faire sans ses ordres. Et Blancador remarqua, avec une intime gaieté, que les yeux de M. Justus brillaient entre leurs paupières mi-closes, tandis qu'il considérait, en dessous, cette chair tendre et palpitante. Et Blancador se dit que Jacqueline trouvait là, en ce jour, la juste punition de sa sottise et de sa sévérité.

« Si tu avais voulu, ma belle, tu ne serais pas ici où tu vas passer un vilain quart d'heure! »

Et, par un regard dirigé à propos sur la face convulsée de la chambrière, dont les prunelles effarées rencontrèrent les siennes, il chercha à la pénétrer de ces vérités pratiques.

M. Luc, ainsi morigéné par le maître, cacha mal sa colère. S'il fallait maintenant prendre des gants pour tâter de pareilles bagasses, c'était là des mœurs qu'il ne se souciait pas d'adopter! Il délivra cependant Jacqueline de ses entraves, non sans lui froisser les poignets avec un empressement sournois. Et, sous prétexte de lui passer son corsage, il lui bourra le dos de coups de poing et la fit tomber à genoux entre les jambes d'un courtaud qui faillit l'écraser sous ses pieds.

— Doucement, Luc, doucement! — cria M. de Corpoy, impatienté. — N'effrayez pas inutilement cette fille. Et qu'on la fasse s'asseoir.

On plaça l'enfant sur un escabeau. Mais un tel tremble-

ment la tenait, qu'on entendait ses dents claquer ; ses genoux se choquaient, et ses mains meurtries, ramenées sur son visage bouffi de larmes, palpitaient comme l'aile d'une colombe blessée. Une plainte vague, molle et douce s'échappait de sa bouche tendue, ainsi qu'un bourdonnement, interrompu par les hoquets de sa poitrine oppressée.

Les pasteurs, par leur mine pincée et leurs yeux obstinément baissés vers le sol, montraient qu'ils désapprouvaient cette méthode. Blancador admirait une grosse araignée dont les allures précipitées indiquaient tout le désordre que l'agencement de la poulie avait amené dans son installation domestique. Seul M. de Corpoy gardait une attitude grave, aisée et sereine. Il demanda d'un ton naturel à M. Luc de Mauras si son frère Fabre n'allait pas bientôt arriver.

— Le voici, monsieur! répondit l'écuyer.

En effet, M. Fabre de Mauras approchait, dans un fauteuil que portaient deux laquais à l'aide de bâtons et de bretelles. Après qu'on eut déposé M. Fabre et son siège dans un lieu commode et sûr, la valetaille fut congédiée, à l'exception du seul Vigouroux qui reçut l'ordre de rester en faction à la porte de l'écurie. Et M. de Corpoy commença d'interroger Jacqueline et de l'exhorter paternellement.

Mais cette fille entêtée et vaine, butée sans doute par les façons mal courtoises de M. Luc, selon la remarque de M. Robin, se refusa à donner les renseignements dont on lui dictait la teneur. Elle ne consentit pas davantage à dire où elle avait caché la lettre de son frère Jacquin. M. de Blancador eut beau lui en lire la copie, elle persista à nier. Puis, brusquement, fondant en larmes, elle cria :

— Je veux voir M. Textor! Je lui parlerai, à lui, mais pas à vous !

M. Momsenn fronça ses épais sourcils. M. Robin baissa le nez sous ce coup. Ils ne s'y attendaient pas, non plus que M. Justus. Mais, dominant sa colère, celui-ci dit à Blancador :

— Montrez, monsieur, à cette coupable la lettre de son malheureux frère, et qu'elle dise si elle la reconnaît.

Jacqueline, autant que pouvaient le lui permettre ses mains disloquées par l'anneau de fer, repoussa violemment M. de Blancador qui s'était approché pour lui mettre sous le nez

le calque de l'écriture de Jacquin. Et il ne se put retirer si vite que la servante n'eut le temps de lui cracher au visage. Elle le traita de Judas, et lui reprocha d'avoir voulu la débaucher. Elle ajouta quelques autres sottises « inutiles à la marche des débats ».

Devant de pareils excès de langage, M. Justus se vit obligé, bien à regret, comme il ne le laissa ignorer de personne, de faire appliquer à la servante les moyens de correction autorisés par l'usage :

— Puisque nous avons épuisé les arguments de la persuasion parlée, nous devons, messieurs, pour posséder la vérité tout entière, mettre cette créature révoltée entre les mains des tortionnaires, qui sauront mieux que nous, s'il plaît à Dieu, l'obliger à avouer ses crimes. Car on ne doit point condamner le criminel sans qu'il ait été entendu dans sa défense et dans l'aveu de sa faute.

— Mon enfant, — dit le pasteur Momsenn pour compléter le discours de M. Justus, — c'est un lourd péché que celui de la rébellion contre son seigneur et maître. M. de Corpoy est plus ici que ton père. Réponds-lui donc, faute de quoi il te faudra souffrir dans ton corps !

— Jacqueline, ajouta M. Mathieu Robin, ne persévère point dans ton erreur ! Aux yeux de tous, ici, ta culpabilité éclate. Tu as été la complice de l'adultère. N'oublie pas, ma fille, que le Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Respecte la justice qui émane de Dieu. Parle sans crainte, et il te sera tenu compte de ton repentir.

Mais la servante, baissant le front, laissa tomber ces mots :

— Je ne me repens pas. Madame n'a commis aucun mal !

Momsenn murmura alors :

— Qu'il en soit donc comme tu le veux, malheureuse réprouvée ! Ézéchiel a écrit : « Je te jetterai comme une chose souillée hors de la montagne de Dieu, je te détruirai »

— Allez, Luc ! fit M. de Corpoy.

M. Luc n'attendit point une seconde injonction. Saisissant Jacqueline par un bras, il la traîna dans une stalle vide, aidé par Vigouroux. On entendit des cris aigus, vite étouffés, et bientôt les deux hommes reparurent tenant la chambrière qu'ils portaient ou poussaient à coups de genoux.

M. Momsenn se voila la face, car Jacqueline était toute nue et rien ne cachait sa beauté de femme. Le rouge de la honte descendait de ses joues empourprées jusqu'à sa gorge. Et de ses mains blessées, elle s'essayait à cacher ce qu'elle pouvait de son corps.

— Était-il donc indispensable de nous donner cet obscène et dégoûtant spectacle? gémit M. Momsenn.

M. Mathieu Robin regardait, muet, réservé et attentif. Et Blancador pensait, amusé par cette chair blonde :

« Stupide pécore ! N'aurais-tu pas mieux agi en me prêtant tout cela, qui te serait resté quand même, au lieu de le faire massacrer par ces rustres paillards et brutaux ! »

M. Luc défaisait un petit paquet de cordes fines, et Vigouroux, le poing rivé à la nuque de la fille comme un étau, la maintenait debout devant ses juges.

— Je crois, monsieur, dit l'écuyer Fabre en s'agitant dans son fauteuil, avoir trouvé un moyen...

Mais M. Momsenn interrompit Fabre dans ses explications, « dont le cynisme outrageait la loi divine et humaine »; il somma M. de Corpoy de s'en tenir aux coutumes habituelles de l'estrapade. Et M. Fabre, mécontent, dut renoncer à faire adopter son projet.

M. Luc demanda alors à Vigouroux si les fers avaient été mis au feu. Et, ce valet ayant répondu que le fourneau flambait à la porte, M. Luc s'adressa à M. de Corpoy.

— Nous allons, monsieur, lui tirer un peu les pieds, avant que de lui en marquer les plantes avec la marque de vos chevaux. Et, pour que ces cris ne s'entendent point au dehors, je vais lui appliquer ce baillon.

On eut quelque peine à lui expliquer qu'il ne s'agissait pas, dans le cas présent, de faire taire la coupable, mais bien de la décider à parler.

M. Luc dut remiser la poire d'angoisse, damasquinée et dorée, dont il faisait jouer adroitement les ressorts au moyen d'une clef, pareillement ornée. Et il commença de garrotter Jacqueline.

— Allez, Luc ! disait M. Justus. Mais tenez vous en au nécessaire et mettez-lui au moins une chemise.

Mais ce vêtement fut retrouvé si déchiré, nageant dans

une mare, sous un cheval, qu'on dut renoncer à le passer. Jacqueline demeura donc exposée dans ses seuls habits de chair.

Et, à considérer combien leur mesure était bien prise, M. de Blancador s'impatientait. Car, depuis le départ de madame de Troix-Mares, il s'était astreint, par politique, à la chasteté. Et, dans les circonstances qu'il traversait, rien ne l'eût décidé à rompre ce jeûne, tant il se sentait observé.

Avec l'aide de l'empressé Vigouroux, expert en ces besognes, M. Luc lia avec des cordelettes ténues les pieds et les mains de Jacqueline atterrée et dont les yeux ne semblaient plus rien voir. Il serra si bien les liens que les mains et les pieds en devinrent aussitôt bleuâtres. Il attacha les poignets, ramenés sur les reins, au chanvre qui pendait du plafond, et recommanda à Vigouroux de tirer quand on lui en enverrait le commandement. Ainsi attachée, l'enfant essaya de se traîner sur les genoux; repliée sur elle-même, elle secoua la tête, espérant que les tresses se déferaient tout à fait et voileraient cette nudité qui la désespérait plus que le reste. Mais Dieu, sans doute en raison de l'obstination de Jacqueline, ne jugea pas à propos de renouveler en sa faveur le miracle qui illustra sainte Thècle, au temps des Césars romains. Et Jacqueline, ramassée en boule, demeura nue, sur le sol fangeux qu'éclairait la douce splendeur de sa chair, prosternée devant ces hommes en proie à des pensées diverses.

— Une dernière fois, Jacqueline, ma fille, — déclara M. Justus d'une voix un peu tremblante, tant cette scène le désolait, — je te somme de parler. Où as-tu caché cette lettre de ton frère?

— Je ne sais rien! Je ne parlerai qu'à M. Textor!

La figure blême de M. Justus, sur cette réplique audacieuse, s'empourpra de colère. Précipitamment il cria :

— Luc, tirez la corde!

Et M. Robin, partageant cette légitime colère, répéta d'un accent doux, affligé et égal :

— Oui! il convient de tirer la corde!

La corde se raidit. Jacqueline se trouva debout. Les pointes de ses pieds touchaient à peine la terre. Ses bras disloqués se relevèrent, avec un léger craquement, déchirant les fibres

des aisselles dont on vit s'enflammer la peau sous la toison fauve. La servante gémit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine dont les seins fleuris de rose pointaient, frémissants, et dit simplement :

— Tuez-moi! je ne parlerai pas.

Et, au même moment, la corde ayant été encore halée, la détacha de terre. Jacqueline tourna sur elle-même donnant au tribunal domestique qui siégeait dans cette écurie, la vue pleine et entière de ses reins, pareils à ceux d'une jeune cavale blanche.

M. Momsenn se voila encore les yeux. Mais Blancador se laissa aller à murmurer :

— C'est mieux que le reste!... Stupide créature!...

— Faites bien attention, monsieur de Blancador! dit alors Justus.

« Je suis très attentif! » songeait Horace, qui s'inclina sur ses papiers.

— Et écrivez exactement toutes les réponses de la coupable... Luc! que l'on tire encore un peu!

Sous l'effort de Vigouroux et de M. Luc, le chanvre se tendit. Jacqueline, maintenant suspendue à un pied du sol, demeura muette. Mais un soupir, continu comme un râle, sortait de sa gorge haletante. Ses jointures délicates se gonflèrent sous le poids d'une corbeille pleine de sable que M. Luc attacha à ses chevilles. Ses membres fins et lustrés s'étirèrent, livides. Le sang jaillit des ongles qui devinrent opaques et violets, mais l'enfant ne parla pas. Puis elle commença de hurler. Son cri, pareil à la plainte d'une bête, monta lugubre, formidable. Emplissant l'écurie, traversant la cour, il gagnait les appartements du château. Le portier l'entendit du dehors. Les femmes de service, terrifiées, enfouirent leur tête dans leurs tabliers. Jeannine courut se cacher sous ses couvertures, cependant qu'Hulline, enfermée dans la tour de l'Ouest, s'abîmait dans la prière. Et Jean Le Broc, frère de la suivante qu'on torturait, demeura seul immobile, le nez penché sur un livre. Aussi bien ce secrétaire passait-il pour un être simple et bizarre.

M. Fabre de Mauras, importuné par ces clameurs, quitta tout à coup son fauteuil de perclus, à la surprise d'un chacun,

et courut jusqu'au dehors. Mais il revint tout aussitôt, tenant un outil de fer rouge. Et, sans qu'on l'en priât, il appliqua ce cachet brûlant à la plante du pied de Jacqueline. La patiente se secoua violemment, poussa un rugissement qui s'arrêta entre ses dents serrées.

Sans se troubler de ces choses, M. de Blancador écrivait toutes les questions que posait M. Justus, et ajoutait au-dessous de chacune : « A répondu oui, d'une voix peu distincte ». Une odeur de chair grillée ayant chatouillé ses narines, il leva sa mine impassible et vit Jacqueline évanouie, pendant en l'air. Elle laissait tomber sa tête dont la chevelure, enfin défaite, la cachait sous une nappe d'or. M. de Blancador se remit à son travail et écrivit plusieurs fois encore, sous quelques questions qu'il ajouta de son cru : « A répondu oui ». Mais, M. Momsenn, épouvanté par ce spectacle qui répugnait à sa décence comme à sa raison, tira alors M. de Corpoy par sa manche :

— Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'il serait urgent de mander votre médecin ?

— Ce n'est pas la peine, répondit M. Justus. On l'enverra chercher quand nous serons partis. Qu'on détache cette malheureuse et qu'on l'enferme dans la salle basse de la tour de l'Ouest. Tu l'y garderas étroitement, Luc, sans la maltraiter plus que de raison et en respectant sa vertu. Nous n'en tirerons plus rien aujourd'hui. Vous l'exhorterez, messieurs les pasteurs, et lui prodiguerez vos consolations pendant les jours qui vont suivre.

M. Ernest Momsenn, dont le front ruisselait de sueur, acquiesça par un signe du menton. Mais M. Robin, mécontent de ce que Jacqueline avait invoqué le nom de M. Jean Textor, demeura silencieux. Chacun signa l'interrogatoire recueilli par M. de Blancador, sans prendre la peine de le lire, et le tribunal leva la séance et quitta l'écurie.

MAURICE MAINDRON

(La fin au prochain numéro.)

EN CAMPAGNE AVEC LES BOERS

NOTES CRITIQUES

Les Anglais nous poursuivaient avec une rapidité inaccoutumée[1], encouragés par la prise facile de nos positions à Helpmakar. Le chemin de fer de Glencoe était à leur merci; nous n'avions qu'à battre en retraite sur toute la ligne, une retraite qui devait nous conduire jusqu'à la lointaine Majuba. Le matin même, nous avions pris cette décision, dans un conseil de guerre tenu par le général Lucas-Meyer, et auquel assistaient le commandant Christian Botha, le capitaine Krantz, et moi-même. Quelques commandos devaient de leur mieux s'opposer à la marche des Anglais pour donner à nos wagons le temps d'échapper.

Le général Christian Botha avec un millier d'hommes avait pris la route d'Utrecht. Il se retirait lentement, bien résolu à faire face aux Anglais au moment propice et à leur donner une raclée. Ce qu'il fit dûment le surlendemain.

Nous autres, nous marchions vers Dundee, et, pour vrai dire, notre retraite avait beaucoup moins d'ordre. Cela venait en partie de ce que le général Lucas-Meyer avait, beaucoup moins que Christian Botha, la confiance de ses hommes, en partie de ce que sa troupe était composée d'éléments d'inégale valeur.

1. Ce récit commence à la date du 14 mai 1900.

Immédiatement après la nouvelle de la perte de Helpmakar, quelques-uns des commandos boers s'étaient esquivés. D'autres, qui avaient commencé leur retraite en bon ordre, devinrent bientôt une cohue au lieu d'une troupe.

Je tâchai, pour ma part, de tenir mes hommes en mains, mais eux, qui étaient allés si gaiement vers la bataille attendue, grommelaient fortement contre la lâcheté du commando de Piet Retief, responsable de la perte de Helpmakar. Quelques-uns me faisaient comprendre qu'ils n'étaient pas d'humeur à risquer leurs peaux, du moment que les burghers lâchaient tout, et pressaient le pas pour retourner à leurs fermes.

Et déjà les Anglais, les « lancers », croyions-nous, et les « Natal carbineers » étaient sur nos talons. Je me consultai avec le général Lucas-Meyer qui tristement regardait fuir les mêmes hommes qui naguère se battaient comme des lions sur la Tugela. Qu'est-ce qu'ils avaient?

Pas de peur personnelle, car si on observait bien les individus, chaque homme était calme, et avait l'allure d'un brave et fier troupier. Mais un sentiment triste était entré dans la masse, et la belle assurance d'antan était évanouie. Pour le moment ils croyaient les Anglais invincibles. Alors, à quoi bon perdre des hommes encore, puisque le résultat final serait toujours le même? Chacun s'esquivait silencieusement, mais vite, et la retraite commençait d'avoir l'air d'une débandade.

Je fis faire halte à ma brigade. Quelqu'un, un couard, comme il s'en trouve même dans la plus brave des troupes, s'écria subitement que le général avait donné l'ordre de nous disperser à cause des obus que les Anglais se préparaient à envoyer dans le tas. Ma troupe prise d'une panique se dissolvait. Je galopai dans les rangs pour les ramener. La plupart restaient, mais le cœur n'y était plus.

Il fallait bien continuer à marcher; pas moyen de résister au nombre écrasant des Anglais, et toute escarmouche serait inutile. Nous avions d'autres raisons pour nous hâter, car, pour venir nous battre à Helpmakar, nous avions quitté notre lager au sud de Glencoe à une distance de quelque cinquante kilomètres, et il nous fallait y retourner, emporter le lager, et tout de suite marcher vers Laing's Nek et Charlestown, encore une marche terrible de cent trente kilomètres dans un pays sans

vivres. En outre, comme nous étions forcés de nous replier sur toute la ligne du Biggarsberg, nous nous attendions à trouver au lager les Anglais venus de la direction de Waschbank.

Tout de même nous n'étions pas abattus. Ce n'est pas la manière du Sud-Afrique. Il y a quelque chose dans l'air de là-bas qui entretient la bonne humeur.

*
* *

A un certain moment, nous aperçûmes au loin à notre gauche quelques canons suivant une route qui mène obliquement vers Dundee. Ils marchaient vite, mais ils n'avaient pas d'escorte. C'étaient les canons du commandant Ben Viljoen. Cet officier gardait le col de Van Tonder, mais, n'ayant pas été averti de la chute de Helpmakar, il fut pris en écharpe, et il avait dû quitter ses positions précipitamment. Pendant qu'un petit contingent de troupiers arrêtait la marche des Anglais, il faisait filer son artillerie sur la route de Dundee.

Cette vue dut troubler l'esprit du général Lucas-Meyer, car c'était à lui que revenait la responsabilité de l'affaire de Helpmakar, et de la situation périlleuse de Viljoen, — ce que plus tard, dans un conseil de guerre tenu à Charlestown, le jeune commandant lui fit savoir sans mâcher les mots.

De ce convoi en fuite un troupier accourut, pour informer le général que les Anglais étaient en train de lancer de grandes forces de cavalerie à leur poursuite. C'était une affaire fâcheuse pour nous, mais il n'y avait pas de temps pour des regrets. « Oui! Oui! — répondit le vieux général, dans l'idiome de là-bas ; — il faut faire un plan ». Son plan fut vite fait. En regardant autour de lui, il vit que la route, un peu plus loin, contournait une petite colline basse, mais couverte de pierres. Il allait nous poster là, pour attendre le passage des Anglais le long de la colline ; alors subitement nous ouvririons le feu; il serait facile d'en tuer un grand nombre, et les autres prendraient la fuite.

Le général poussa rapidement jusqu'à la colline, où il descendit de son cheval, et prit place sur un grand rocher. Je le

suivais. Il demanda ma brigade irlandaise et des volontaires des autres commandos qui passaient. J'appelai mes hommes, et la plupart de ceux que j'avais sous la main vinrent tout de suite. D'autres hésitaient, et d'autres encore, riant ou jurant avec force blasphèmes, demandaient pourquoi ils devraient se faire tuer quand les burghers filaient toujours.

J'avais parmi mes troupiers un homme, mi-Français, mi-Irlandais, assez célèbre dans le pays, ex-bandit de grande route, mais devenu dans ma brigade un homme exemplaire, non seulement par le courage, mais aussi par l'honnêteté. Ce petit homme était doué d'une grande énergie, et il exerçait une influence considérable sur ses camarades. Je l'envoyai pour les amener à notre colline. Terpend — c'est ainsi qu'il s'appelait — les insulta, les traita de lâches, les blagua. Alors ils devinrent furieux; ils jurèrent qu'ils valaient mieux que lui, qu'ils lui montreraient à qui il avait affaire. Terpend, sans répondre, vint me rejoindre. Les autres le suivirent rageusement. Ils descendirent de leurs chevaux et je les envoyai à leurs postes.

Sur ces entrefaites, quelques-uns des Boers étaient venus nous joindre. Le général parlait à haute voix. Il adjurait les burghers, il les commandait, il les priait. La plupart s'en allèrent sans prendre la peine de l'écouter. Le capitaine Ricchiardi, un beau type de chef de troupes irrégulières, s'était arrêté avec nous sur la colline. Il commandait une petite troupe d'Italiens, mais les hommes ne valaient pas leur capitaine. C'était un grand beau brun, portant sa barbe, et dont la figure exprimait l'énergie et l'audace. Il commanda aux Boers de s'arrêter. Il alla jusqu'à les menacer de son revolver et à saisir la bride de leurs chevaux. Rien n'y fit.

Toutefois nous gagnions des recrues. Les hommes des meilleurs commandos, ceux de Johannesburg, Boxburg, Germiston, Zoutpansberg, s'étaient joints à nous. Le temps pressait. Nous allâmes prendre nos places. Je regardai autour de moi. Les hommes étaient cachés, disparus derrière les rochers. Nous étions très peu nombreux. Je n'étais pas sans anxiété sur le résultat.

Un de mes hommes, un jeune Afrikander, qui s'était fait une certaine renommée pour être resté un des derniers à

Elandslaagte et qui l'avait échappé belle dans ce conflit meurtrier, passait près de moi. C'était un homme très fort, très fidèle, ordinairement taciturne pour ne pas dire morose, mais le danger l'allumait. Ses yeux brillaient. Tout son être respirait la force et la résolution. « Soyez tranquille, colonel, dit-il, nous tiendrions contre toute une armée. »

O quels magnifiques jeunes hommes que ces Afrikanders!

L'attente éprouve les nerfs plus que l'action. Je m'impatientais. Mon secrétaire s'approcha. C'était un brave homme, docteur ès lettres, philosophe, enthousiaste, myope, pas jeune, mauvais cavalier, pas tireur pour un sou. Il était calme comme s'il marchait dans les cloîtres de son université. Dans sa main, il portait un sac de coton. « Mon colonel, dit-il, voulez-vous un biscuit? » Et il me montra que son sac était plein. En riant de tout mon cœur, je pris son biscuit.

Mille tonnerres! Le ciel semblait éclater. Un crépitement terrible, un glapissement comme de chiens infernaux, remplissaient l'espace. C'étaient nos fusils. Ils étaient partis trop tôt. Les hommes n'avaient pas laissé les Anglais s'approcher assez près.

Je saisis mon fusil et je courus pour voir ce qui se passait. J'aperçus les Anglais. Ils s'étaient arrêtés, surpris par notre feu et ne sachant comment répondre. Nous tirions toujours et, bien que nous ne fussions pas à la hauteur de nos beaux jours, nous infligions des pertes assez sérieuses à nos ennemis.

Alors la plupart des Anglais se retirèrent, tandis que d'autres cherchaient un abri d'où ils pourraient riposter. Nous voyions de temps en temps un homme s'arrêter et qui semblait descendre doucement de son cheval, mais il ne se relevait pas. Leur tir était absolument inefficace, et après un moment ils s'esquivèrent tous.

Nos canons n'avaient pas perdu leur temps, mais ils n'étaient pas tout à fait hors du danger d'un retour offensif. Néanmoins beaucoup de nos hommes quittaient la colline, et en descendant ils brûlaient l'herbe qui poussait drue et sèche entre les rochers. Curieux de savoir ce qu'allaient faire les Anglais je restai avec un certain nombre de mes hommes et des burghers des autres commandos. Je vis l'ennemi qui se reformait en une masse compacte. Leurs canons arrivèrent avec une rapidité

remarquable. Ils commençaient de tirer sur notre colline, et surtout au pied, près de l'endroit où nous avions laissé nos chevaux. Mais leur tir, bien que très juste et admirablement dirigé, ne fit aucun mal. Les Boers ont un talent très particulier de choisir de bons abris. Toutefois nos hommes s'impatientaient. La présence de l'artillerie était un signe que les Anglais arrivaient en très grand nombre et très rapidement. Il y avait à craindre que nous ne fussions cernés, s'ils manœuvraient avec habileté et énergie.

Ils avançaient, et, à mesure, ils adoptaient une formation ouverte. Évidemment ils cherchaient à nous cerner. Ils s'étaient bien dirigés, et cette fois nous reconnûmes les « Natal Carbineers », ces jeunes Afrikanders composés des mêmes éléments que nous et aussi habiles à la tactique que nos meilleurs hommes. A une certaine distance, descendus de leurs chevaux, ils s'avançaient prudemment, mais sans arrêt. De temps en temps ils tiraient; nous ripostions avec beaucoup plus d'effet.

Mais notre tâche était accomplie, après tout. Nos hommes partaient silencieusement. Moi-même je m'y décidai. Les carabiniers commençaient à monter sur la crête avancée de notre colline. Ils tuèrent quelques-uns de nos hommes. Bientôt ils furent suivis par des cavaliers qui grimpèrent sur des rochers « comme des lapins », dit un de mes troupiers. Alors, je mesurai avec quelque anxiété la distance qui me séparait de mon cheval. Je courus, criant à ceux qui restaient encore de se sauver. Les Anglais derrière nous hurlaient comme des démons. Devant nous se dressait la bande de feu allumée par l'incendie de l'herbe. Nous nous jetâmes là dedans. Nous sautions de rocher en rocher. Le feu brûlait nos visages. Courant à toute vitesse, nous dépassâmes la zone enflammée. Une colonne épaisse de fumée montait entre nous et les Anglais.

Arrivé à nos chevaux, je vis un de mes officiers, ancien officier français, qui se promenait tranquillement. Je l'engageai à monter tout de suite. Le danger était pressant, les Anglais pouvaient nous prendre en écharpe par la route. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? Je ne sais pas. Probablement ils avaient peur d'une nouvelle surprise. Mon Français me répondit que deux de ses camarades n'étaient pas encore arrivés et

qu'il les attendrait. Je montai à cheval, mais je dus rester là longtemps encore. Mon second officier, le major Mitchell, n'était pas arrivé. Il m'expliqua plus tard qu'il s'était trompé de route. Un jeune garçon à qui j'avais confié quelques-uns de nos chevaux, en tenait deux en main. Gamin de quinze ans, mais expérimenté à la guerre, il était tout calme, tandis que les boulets tombaient plus drus et plus près que jamais.

Malheureusement pour moi, étant monté, je me trouvais à la hauteur de ces vilains projectiles qui sifflaient autour de ma tête leur musique plaintive et troublante. Je ne restais pas là volontiers. Enfin j'aperçus le major. Épuisé pour avoir trop couru sans espérance de retrouver les chevaux, il marchait péniblement. Je l'appelai à haute voix. Alors il vint me joindre en courant. Il monta vite. Le gamin sauta en selle, et, tandis que les balles des Lee-metfords bourdonnaient à nos oreilles comme des essaims d'abeilles, nous partîmes au grand galop, et en riant. Les canons étaient sauvés.

*
* *

Cet épisode est le type de ces engagements qui se sont reproduits si souvent ces derniers temps dans l'Afrique australe.

On peut en faire sortir presque toutes les leçons de cette guerre.

Au contraire de ce qu'ont écrit les théoriciens, le perfectionnement des armes modernes augmentera plutôt qu'il ne diminuera la valeur de l'individu soldat. Toutes les prévisions des Anglais sur les résultats effrayants de leurs obus ont été trompés par la tactique des Boers, d'aller toujours en formation d'escarmouche et de bien choisir leur abri. Dans ces conditions, les boulets, les bombes à lyddite, voire les obus à balles, avaient peu d'effet, et le calcul sur lequel les Anglais établissaient leur premier plan de campagne se trouva faux de tout point. Une poignée de Boers pouvait leur tenir tête, là où une grande force aurait été décimée. Or cette formation d'escarmouche et cette guerre de partisans derrière les rochers demandent un grand courage personnel. On a souvent l'impression de se battre presque seul contre toute une armée.

Il faut que chacun agisse avec de l'intelligence, de la fermeté et du calme.

Du courage, tout le monde en a montré dans cette guerre. Aucun héroïsme n'est supérieur à celui des bons soldats boers, — il est superflu d'insister sur ce point — mais, du côté des Anglais, si beaucoup de soldats ne valent pas grand'chose, beaucoup aussi se conduisent en héros.

Les hommes du Lancashire Regiment, qui perdirent Spion's Kop devant un nombre relativement petit de Boers, montrèrent tout de même un véritable courage de bull-dog. Ils moururent en tas, sur place.

Un des survivants du corps scandinave, qui fut presque annihilé à Scholtz Neck, me déclarait qu'il ne pouvait voir un Écossais sans le saluer, tant il fut frappé par l'extraordinaire fermeté de leur charge en cette occasion. L'assaut donné par les Irlandais aux positions boers qui étaient la clef de Ladysmith, a eu toute la bouillante audace, *perfervidum ingenium Scotorum*, qui distingue les enfants d'Erin. Les Australiens et les Canadiens ont gagné des lauriers mérités, mais à mon avis, si l'on considère l'ensemble de qualités nécessaires, les jeunes colons de Natal étaient nos plus terribles adversaires.

Que ceux donc qui craignent dans la guerre d'aujourd'hui l'inutilité du courage individuel se rassurent. On ne gagnera jamais de batailles avec des lâches.

Peut-être l'enseignement le plus frappant de la campagne est-il la démonstration de la valeur du fusil.

Là où chaque coup bien visé porte, la lance, l'épée, ou la baïonnette deviennent des absurdités. Contre une poignée de bons tireurs postés sur un kopje, une armée de lanciers se briserait.

Il est vrai qu'au combat d'Elandslaagte les lanciers ont eu leur heure de célébrité. Il chassaient les Boers, qui s'étaient aventurés dans une mauvaise position, et qui cédaient devant le nombre. Les lanciers les tuèrent presque sans résistance, et très souvent après que les malheureux avaient jeté leurs armes pour se rendre. Mais les lanciers ont eu maintes occasions de regretter ce bel exploit. Quand ils s'approchaient, les Boers détournaient leur feu d'autres côtés pour le con-

centrer sur eux. Le nom devint générique ; les burghers appelaient lancier tout homme monté. Alors les lanciers, bien qu'ils eussent appris vite la prudence, souffraient beaucoup, tandis qu'ils rendaient très peu de services.

A Spion's Kop, pris, ou plutôt surpris par les Anglais avec un millier d'hommes, et repris par le général Botha avec une centaine de burghers, la baïonnette tâcha de se faire valoir. Le sommet de Spion's Kop est très étroit. Aussi Botha trouvait un avantage même dans son nombre inférieur d'hommes. Il a eu la grande intelligence de l'apercevoir tout de suite. Les Anglais se battaient courageusement, mais le tir des Boers était meurtrier, tandis que le leur était mauvais. Ils tombaient comme des moutons. Alors quelques-uns essayaient de se ruer sur les Boers, baïonnette à la main. La distance qui les séparait des burghers était très petite, mais pas un seul n'arriva jusqu'à eux. Chacun tomba frappé par plusieurs balles au moment où il prenait son élan.

Il fallait voir quelques-uns des vieux Boers tirer, pour apprendre jusqu'à quel degré d'adresse on peut arriver. Quelques-uns ne prenaient pas la peine de regarder la hausse en tirant. Ils semblaient juger tout à la fois la distance et l'inclinaison du fusil. Au lieu de la hausse, ils mettaient le pouce en position et assez souvent il leur était possible de tuer un soldat qui courait à une distance de 1 500 mètres.

Cette virtuosité de tir s'explique par l'habitude qu'ont les Boers de toujours porter leur fusil avec eux. Comme ils le manient toujours et en sentent toujours le poids, le fusil est devenu pour eux plus familier que pour les soldats qui ne l'emploient que d'après le règlement. Pour dire la distance en mètres de tel objet, j'ai souvent trouvé que les Boers étaient moins forts que moi-même, mais ils tiraient avec précision, sans avoir fait le calcul.

*
* *

A propos de la guerre s'est élevée une discussion sur la valeur comparative des milices et des armées permanentes. Sur ce point, je dirai d'abord que toutes les grandes qualités des Boers étaient précisément celles que l'exercice militaire a

pour tâche d'enseigner et d'inspirer aux soldats permanents. On peut appeler les Boers une simple milice, et les opposer aux soldats réguliers de l'Angleterre, mais c'est jouer un peu sur les mots. Il faudrait des années d'exercice pour enseigner à un fils de boutiquier à Londres, Paris, ou Berlin, à monter à cheval comme un jeune Boer, à tirer comme lui, à étudier le pays comme lui, à subir comme lui des privations de toute sorte, à résister aux fatigues, en montrant toujours la même force physique, et le même courage calme et résolu.

Quelle absurdité dans ce raisonnement : les milices boers ont fait de telles grandes choses, donc la milice devrait suffire à la défense de la France ! Les miliciens boers sont par leur éducation, par tout leur genre de vie, dont l'équivalent ne se retrouve ni en France, ni ailleurs, mieux exercés à des parties essentielles du métier que les soldats des armées régulières. Jamais un milicien d'Europe ne se pourra comparer à un milicien boer.

En revanche, tous les défauts du système boer sont les défauts des milices : le manque de cohésion, de coopération, le manque de discipline, de confiance dans les chefs, le manque d'esprit de corps.

Les burghers ne recevaient pas de solde pendant la campagne, et beaucoup ne pouvaient subvenir aux besoins de leurs familles. Les femmes rappelaient toujours leurs maris chez eux, et sous un prétexte ou un autre il y avait souvent douze pour cent des hommes absents des rangs. Cela ruinait de plus en plus l'esprit de discipline, et quelquefois la réduction de notre effectif se faisait cruellement sentir. D'autre part, ces soldats sans solde s'adonnaient au pillage. Autour de Ladysmith, il y avait un grand nombre de wagons, qui peu à peu se remplirent des produits de cette industrie irrégulière. Alors à la première alerte chacun pensait tout de suite à son wagon et se mettait en route. Une fois la retraite commencée ainsi il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Si le gouvernement avait payé régulièrement les burghers, les chefs auraient pu être sévères sur l'article du pillage et des congés.

Les burghers sont rebelles à toutes ces corvées militaires auxquelles le soldat discipliné s'accommode assez vite. Ils ne

faisaient rien eux-mêmes pour fortifier leurs positions, et c'était à peine s'ils faisaient travailler les noirs à cette besogne. Sur la Tugela et plus tard sur le Biggarsberg nous aurions pu rendre nos positions imprenables, mais on fit peu de chose pour les fortifier. Sur ce point les Anglais nous donnaient un grand exemple dont nous ne sûmes pas profiter.

Il n'y avait pas assez de communication entre les divers commandos. Tel commando était forcé de lutter désespérément pour se maintenir, tandis que d'autres, qui auraient pu prêter une aide efficace, laissaient faire. Le lendemain peut-être les rôles étaient renversés. Pas assez de cohésion, même dans les plus petites troupes. Quand une force boer marchait à l'attaque, ou quand une patrouille s'aventurait près des positions anglaises, la formation devenait bientôt très irrégulière. Ceux qui avaient un grand stock de prudence — et c'étaient souvent les vieux boers de la campagne, les commandos des villes étant toujours les meilleurs — trouvaient des prétextes pour rester en arrière. J'ai connu quelques-uns qui avaient fait la campagne pendant six mois sans jamais tirer un coup de fusil ni courir le moindre risque.

Une fois seulement, sous le commandement de Joubert, j'ai vu un petit commencement d'énergie envers les fuyards. C'était après l'abandon de Ladysmith. Joubert avait posté au pont sur la Sunday's River quelques hommes pour barrer le passage. Les fuyards arrivaient en force. Le vieux général accourut pour ramener ses hommes. Il commandait, il parlait, il priait, les larmes aux yeux. Les burghers l'écoutaient, sans donner signe ou d'assentiment ou de négative, mais aussitôt qu'il avait le dos tourné ils cherchaient à continuer leur marche. Le pont étant barré, quelques-uns étaient allés en amont et tâchaient de passer la rivière par un gué. Alors un des gardes préposés au pont tua d'un coup de fusil le cheval du premier fuyard. Cela eut un bon effet, mais on ne persista pas dans cette énergie : bientôt plusieurs passèrent par le gué, et plus tard tout le monde traversa le pont.

Pareilles défaillances se retrouveraient dans toutes les armées du monde, si elles n'étaient tenues en cohésion par la discipline aux heures critiques où la défaite menace de se changer en déroute. Les milices sont mauvaises disciplinaires.

Certainement, on ne peut dire d'une manière absolue que l'incapacité des chefs soit une particularité des milices. Un officier peut parvenir jusqu'aux hauts commandements dans une armée régulière sans avoir la première grande qualité d'un meneur d'hommes; en revanche, un grand général, pourvu que les qualités soient en lui, s'improvise plus rapidement qu'un simple soldat. Botha est là pour l'attester. Mais il demeure vrai qu'il est plus rare de trouver de bons généraux dans le système des milices que dans l'autre.

A un certain moment, les Boers, je crois, auraient pu chasser les Anglais jusqu'à la mer. Malheureusement, dès le commencement, le plein essor de leur énergie fut empêché par quelques méchants généraux. Car, au contraire de ce que disaient les Anglais surpris par les premiers exploits éclatants des Boers, les burghers étaient mal dirigés. Plusieurs de leurs généraux devaient leur grade à leur richesse, à leur influence de famille, etc. Élus en temps de la paix, ils se cramponnaient à leur rang pendant la guerre, et personne n'eut le courage de les forcer à se retirer.

Le général Botha conseillait l'audace toujours, le mouvement en avant, pendant que les Anglais étaient démoralisés. Il voulait laisser une garde relativement faible autour de Ladysmith pour décider les Anglais à en sortir, quitte à les prendre dans les passes qu'ils essayeraient de traverser. Botha poussait jusqu'à Pietermaritzburg quand Joubert le rappela pour prendre part au siège de Ladysmith. Dès ce moment commença l'œuvre de défaite.

J'ai lu de sages articles de critiques militaires qui expliquaient que le temps était un élément favorable aux Boers, et qu'en guerroyant, ils apprendraient la stabilité et la cohésion voulues. C'est le contraire qui est arrivé. Les Boers, un peu étonnés par la facilité de leurs premières victoires, étaient animés d'une confiance illimitée. Ils ne demandaient qu'à donner la chasse aux Anglais qui, de leur part, se croyaient perdus.

Cette incapacité des premiers généraux paraît bien avoir décidé la fortune de la guerre.

Même chez un général pourvu de grandes qualités, comme

Joubert, ce fut une infériorité de n'être pas un professionnel de la guerre. Joubert esquissait bien les grandes lignes d'une campagne ; tacticien admirable, il dirigeait habilement les troupes sous sa main au moment de la bataille, mais, à cet homme sans peur et doué d'une grande énergie personnelle, il manquait cette force dynamique qui pousse les grands soldats à frapper, à frapper toujours jusqu'à ce qu'ils aient pulvérisé l'ennemi. Ses concessions aux Anglais après leurs défaites allèrent jusqu'à la faiblesse coupable. Ils ont dû bien se moquer de lui. Après leur attaque à Modderspruit, ordonnée dans le but de dégager Ladysmith, il était facile de poursuivre les soldats anglais consternés jusque dans la ville. Joubert s'y opposa. Les Boers s'abstenaient, comme il leur arrivait souvent, de tirer sur l'ennemi en déroute, par pure noblesse de cœur. Joubert accorda une armistice de quatre jours que les Anglais employèrent, sous son nez, à se retrancher.

A notre premier conseil de guerre tenu à Glencoe après la retraite, Joubert commença par une prière d'une longueur excessive, et qui peignait notre situation sous les couleurs les plus sombres. Il fit appel à Dieu comme notre seule espérance. Cela a dû jeter un froid tout de même sur ses officiers.

*
* *

Il est vrai, les milices des Boers ont un élément de discipline qui leur est particulier. La religion chez eux est une passion plus profonde même que le patriotisme. Je n'ai jamais connu de peuple, excepté chez les mahométans, pour lequel l'idée de la religion fût quelque chose de si réel et de si vivant. Elle leur est familière à ce point qu'elle entre dans toutes leurs affaires. Les pasteurs allaient d'un lager à un autre pour stimuler les burghers. Les Boers marchaient à la bataille toujours fortifiés par la pensée religieuse, et même ceux d'entre eux qui ne refusaient pas de s'emparer d'un cheval égaré — ou non — considéraient leurs exercices religieux comme un compte compensateur dans le grand livre du ciel.

L'idée religieuse leur donne, au moins, un élément de

culture. Ces rudes gens chantaient leurs psaumes admirablement, sans aucun accompagnement de musique, et de temps en temps, en passant près d'un lager, j'écoutais avec saisissement cette pure mélodie qui s'élevait dans l'air. J'aurais préféré qu'ils chantassent plus souvent leur admirable chanson nationale, mais on l'entendait très rarement.

Pour montrer la simplicité touchante de leur foi, je ne puis mieux faire que de rappeler une conversation entre le président Kruger et le général Botha, qui racontait au vieux chef de l'État les péripéties d'une bataille. « Ah oui, interrompit le président à un certain moment, et vous vous rappelez sans doute qu'alors je vous ai envoyé le texte du psaume (et il nomma le psaume). Cela a dû donner un grand courage à vos hommes. — En effet », répondit Botha, qui dans son for intérieur se moquait du psaume, et qui a dû être amusé à l'idée d'interrompre ses opérations pour lire le psaume aux burghers.

Par moments, l'excitation religieuse allait jusqu'à l'hallucination. La croyance était répandue que, sur l'aile droite des Boers, se trouvait, aux grands jours, un ange vêtu de blanc et monté sur un superbe cheval blanc. Cela se répétait souvent parmi ces gens, d'ailleurs très intelligents, et l'on en donnait beaucoup d'explications. L'argument le plus écouté était que le Christ avait décidé de punir les Anglais à cause de leur immoralité.

Mais ce sentiment religieux lui-même n'est pas suffisant pour suppléer à toute discipline. La mauvaise fortune fait succéder le désespoir à la folle confiance, parce qu'elle semble un jugement de Dieu contre son peuple. Les mêmes pieux personnages expliquaient les revers par la « tendance babylonienne des Boers », explication qui n'est point banale.

*
* *

Ainsi, dans la comparaison que suggère la guerre sud-africaine entre les armées régulières et les milices, l'avantage ne reste pas aux dernières. Les belles et nobles qualités des Boers ne viennent pas du régime des milices, qui explique au contraire nombre de leurs défauts.

Mais je ne puis terminer ces notes critiques sans constater qu'un grand changement s'est produit — tard malheureusement — dans le commandement.

Depuis le mois de juin, la guerre a pris une autre tournure parce que les Boers se sont débarrassés de plusieurs de leurs vieux généraux. Ceux qui commandent actuellement sont des hommes, presque tous jeunes, très remarquables, et dont la guerre même a fait ressortir la valeur.

Leurs noms sont connus du monde entier : Louis Botha, un homme du type de Washington, Christian Botha, de Wet, Ben-Viljoen, Delarey, guerriers nés, tacticiens admirables de la petite guerre. L'un d'eux, Delarey, a succombé. Les autres, dit-on, tiennent encore; leurs troupes ne sont pas nombreuses, mais elles sont bonnes. Généraux et soldats honorent la noble cause des Républiques. Un peuple qui produit de tels hommes peut être obligé de céder au nombre; mais qui sait combien de temps encore sa force de résistance tiendra contre toute la puissance de l'Angleterre ?

ARTHUR LYNCH
Colonel
de la seconde brigade irlandaise,
au Transvaal.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT

— LE PARDON DU FEU —

A madame Émile Cloarec.

I

La fête du solstice d'été, qui n'est plus guère, ailleurs, qu'une façon de divertissement populaire, se célèbre encore en Bretagne avec une foi aussi ardente, aussi recueillie qu'au temps des adorations primitives, des premiers agenouillements de l'homme devant le soleil. Et, dans la nuit du 23 au 24 juin, l'on peut dire sans exagération que, des hautes terres de l'intérieur au bas pays du littoral, de l'Argoat à l'Armor, il n'y a pas une bourgade, pas un hameau, pas même une ferme isolée au milieu des landes ni une hutte de sabotiers ensevelie sous le couvert des bois qui ne se fasse une obligation sacrée d'édifier son bûcher symbolique et d'invoquer la flamme ou de se prosterner autour des cendres, selon des rites dont le sens s'est perdu au cours des âges, mais dont les formules et les gestes n'ont pas dû varier beaucoup depuis les plus lointains passés.

J'ai tâché de décrire naguère le spectacle d'une de ces « Nuits des feux », tel qu'il m'avait été donné d'y assister en pleine montagne, dans le site peut-être le plus sauvage de l'Aré. Mais le lieu plus spécialement réputé pour être le centre et comme le sanctuaire privilégié des antiques cultes solaires, c'est, à la limite du Trégor, vers l'ouest, un cap fleuri d'ajoncs qui fait pendant à la pointe de Primel et protège des âpres vents de Manche la secrète, la délicieuse vallée de Traoun-Mériadek.

Mériadek est un des noms vénérés de notre hagiographie locale. Celui qui le porta fut, au dire des légendaires, un personnage de grande race, arrière-neveu du fabuleux roi Conan, ce Pharamond de la Bretagne. Albert de Morlaix, qui a rédigé sa vie, nous apprend qu'il mourut évêque de Vannes, après s'être longtemps voué à la solitude, sans autre compagnon de pénitence qu'un clerc, en un canton propice à la retraite, non loin de la ville actuelle de Pontivy. Mais les gens de Traoun-Mériadek n'acceptent pas cette tradition. « A chacun son saint, affirment-ils. Mériadek est nôtre et n'a jamais bougé de nos parages depuis le jour béni où, parti de la terre saxonne avec son frère Primel, il vint aborder en ce havre sur une roche creusée en forme de barque, que des goémons enguirlandaient. Le pays était plaisant, abrité, plein de beaux ombrages, égayé par le chant des ruisseaux. Mériadek dit à Primel : « Je suis l'aîné : c'est à moi de choisir. J'opte » pour cet endroit. Va donc en ta direction et que Dieu te » conduise ». Primel baissa la tête et vit un galet arrondi à ses pieds. Il le ramassa, le brandit, le lança devant lui. Retombé sur le sol, le galet se mit à rouler comme une boule, du côté du soleil couchant. Primel le suivit et ne s'arrêta que là où la pierre s'arrêta elle-même, dans les grèves rocheuses de Plougaznou qu'elle habitait, il faut croire, avant que la mer l'en eût arrachée. Et saint Mériadek resta seul parmi nous jusqu'au moment où saint Jean le Baptiseur lui fut adjoint comme patron de notre église. »

Mériadek subit, en effet, le sort de beaucoup de nos vieux thaumaturges nationaux. Dès les premières années du XVe siècle, il fut, sinon dépossédé, du moins relégué au second plan par l'institution d'un nouveau culte. Sans doute ne le jugeait-on plus assez orthodoxe. Trop d'éléments païens demeuraient mêlés à la dévotion dont il était l'objet. Les habitants de cette côte sont tenus, de nos jours encore, pour des cerveaux peu dociles. Lorsque, il y a quelque cent ans, le voyageur Cambry passa chez eux, il fut frappé de leur réserve ombrageuse et de l'accent farouche avec lequel ils se proclamaient les « durs gars de la zone maritime », *pôtred called an Arvorik*. Isolés du monde par des remparts de collines abruptes et par une mer hérissée d'écueils, ils se sont

attardés, avec un entêtement invincible, dans des conceptions et des pratiques plusieurs fois millénaires. En aucune autre région de la Bretagne, peut-être, l'esprit du vieux naturalisme celtique ne s'est perpétué plus intact. Les choses, il est vrai, n'y ont pas moins contribué que les âmes. Ce ne sont, de tous côtés, que fontaines qui sourdent : elles s'épanchent des prés, des landes, elles jaillissent du roc même, donnant l'impression d'une fécondité intarrissable, de mamelles toujours ruisselantes qui verseraient éperdument la force, la fraîcheur, la santé, la vie. Comment la vénération des pèlerins ne se fût-elle pas agenouillée de tout temps aux margelles de ces divonnes sacrées ? Et, quand on lève les yeux vers les hauteurs d'alentour, à contempler l'aspect solennel de ces grands promontoires où le soleil, l'Heöl breton, frère de l'Hélios grec, promène par les purs matins d'été les frissons d'une lumière si délicate et, le soir, laisse traîner des clartés si longues, des pourpres si somptueuses, comment s'étonner que des générations de Celtes en aient fait un lieu d'adoration, une sorte de temple à ciel ouvert dédié à celui qu'ils appellent encore « le roi des astres » et dont la rayonnante présence leur est d'autant plus douce que dans leur climat brumeux ils en sont fréquemment privés ?

Impuissant à détruire ces idolâtries locales, le christianisme tenta, comme on sait, de les détourner à son profit. Il édifia des chapelles auprès des sources, plaça des images de la Vierge au creux des chênes druidiques, démarqua les mythes en les frappant à son empreinte et substitua les noms de ses saints aux forces naturelles divinisées. C'est ainsi, je suppose, que le bon Mériadek, hypothétique évêque de Vannes, fut convié à recueillir, en ce coin du Trégor, des hommages antérieurement adressés au soleil. Certains traits de sa légende justifiaient cette attribution. Un Mystère cornique, précieuse épave d'un idiome aujourd'hui sombré, nous le montre doué du « don de lumière », dissipant la nuit des yeux éteints, rouvrant à la clarté céleste les prunelles enténébrées.

Il est à penser toutefois que l'intronisation de son culte dans la combe de Traoun-Mériadek n'eut pas tous les effets heureux qu'on en attendait. L'âme des Bretons est un peu comme leur terre. On croit l'avoir écobuée à fond, avoir

passé au feu les moindres souches ; qu'elle reste seulement une année en jachère : au printemps d'après, les racines brûlées sont redevenues vivaces et, bruyères, ajoncs, genêts, toute la végétation primitive a refleuri. Aux environs du xve siècle, la vertu de saint Mériadek avait probablement perdu son efficace. L'ancienne frondaison barbare, riche d'une sève plus profonde, l'avait, sans songer à mal, envahie, recouverte, à demi étouffée. Cela était dans l'ordre des choses. Et puis, qui sait ! Le clergé lui-même avait peut-être cessé d'avoir foi aux mérites de ce saint suranné. Il y a une mode pour les saints, et qui est sujette aux pires vicissitudes, comme toutes les modes. En Bretagne, nos pères n'ont eu que trop souvent l'occasion de le constater.

Renan a conté quelque part l'histoire d'une statue de saint Budoc que le curé, sous prétexte qu'elle tombait de vétusté, remplaça subrepticement par une vierge de Lourdes. Que d'escamotages de ce genre on pourrait citer ! Longue, par exemple, serait la liste des paroisses bretonnes où le patron celtique a dû s'effacer devant saint Pierre. L'œuvre de romanisation à laquelle s'acharnèrent en vain les légions des empereurs, il semblerait parfois que les prêtres, issus pourtant de la race, se fussent donné pour tâche de la faire aboutir. De bonne heure ils se sont appliqués à dénationaliser la piété de leurs ouailles. Ils y ont en partie réussi. Saint Mériadek est une de leurs nombreuses victimes. On s'aperçut, un beau jour, qu'il manquait décidément de prestige et, tout aussitôt, son humble chapelle se transformait en une spacieuse église où l'on voulait bien le tolérer comme un hôte, mais dont le seigneur et maître devenait dorénavant le Baptiste. La vallée même, désignée par son vocable, changea de nom. Il ne fut plus question de Traoun-Mériadek : ce fut désormais la trêve — aujourd'hui la commune — de Saint-Jean-du-Doigt.

II

D'ordinaire, quand ces sortes de substitutions remontent, comme c'est le cas, à des époques assez reculées, il est diffi-

cile, pour ne pas dire impossible, de savoir dans quelles conditions elles se sont produites. Ceux qui les provoquent ne se soucient naturellement pas d'en perpétuer le souvenir. Plutôt s'emploieraient-ils à le faire disparaître, ne fût-ce que pour renforcer la tradition récente de toute l'autorité des longs âges. Ici, nous avons, par exception, la chance d'être renseignés, grâce au plus crédule, au plus indiscret, mais au plus charmant aussi des hagiographes bretons : j'ai nommé Albert Legrand.

Il vivait dans la première moitié du XVIIe, à Morlaix, dont il était originaire et où il s'était fait moine, au couvent de Cuburien. Il unissait à un esprit cultivé l'âme la plus enfantine. Il avait conservé tous les goûts du peuple dont il était sorti : l'amour des belles histoires, la passion du merveilleux. Sa dévotion pour les saints de son pays, pour les « saints patriotes » comme il les appelle, était sans bornes. Leurs surprenantes odyssées, la richesse et la variété de leurs aventures l'enchantaient. Elles étaient flottantes encore, pour la plupart livrées aux hasards et aux incertitudes de la mémoire populaire. Il jugea qu'il ne pouvait faire œuvre à la fois plus chrétienne et plus bretonne que de les fixer. Dès qu'il en eut obtenu licence de ses supérieurs, il entra proprement en campagne.

Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que de parcourir toute l'Armorique, de la visiter par le menu, en interrogeant les archives et les gens, en s'arrêtant aux églises, aux oratoires, partout où quelque personnage de notre légende dorée avait laissé l'empreinte de ses pas ou le parfum de ses vertus. On ne vit plus qu'Albert de Morlaix par les routes. Ce frère quêteur fut une espèce de Pausanias breton. Il conversait avec les rustiques dans leur langue qui est, chez nous, le seul sésame. Sa qualité de franciscain lui ouvrait, d'autre part, les presbytères. Non content de s'informer auprès des « recteurs », il questionnait encore à la cuisine leurs gouvernantes, les *carabassenn*. On n'avait pas avec lui de réticences : on lui confiait tout ce que l'on savait, et lui, pèlerin fervent, se faisait tout oreilles. Il put engranger ainsi, gerbe à gerbe, la plus opulente moisson. De retour à Cuburien, en ce calme paysage d'arbres et d'eaux où défilaient, le soir, devant sa cellule monacale, des voiles et des chants de mariniers, il rédigeait

avec une conscience admirable les notes recueillies au cours de ses excursions, édifiant du labeur de ses nuits sa volumineuse *Vie des Saints de la Bretagne armorique*, se délectant lui-même à rassembler les épisodes épars de cette espèce de théogonie bretonne qui mêle, combine, embrasse et comprend tout, l'histoire et le roman, le poème épique et le conte. Il y eut chez Albert Legrand de l'Homère, de l'Hésiode, de l'Hérodote et du Plutarque. Il a été le premier et le plus délicieusement ingénu de nos folkloristes.

Nulle route ne dut lui être plus familière que celle de Plougaznou, la grande paroisse côtière de qui relevait à cette époque la chapellenie de Saint-Jean-du-Doigt. Elle était déjà très fréquentée des Morlaisiens, qui y trouvaient pour leurs jours de désœuvrement une promenade fort alléchante et des plus variées. On n'avait pas attendu que les touristes de France ou d'Angleterre eussent découvert les puissantes maçonneries géologiques qui ceignent comme autant de bastions cyclopéens la Pointe de Primel, pour aimer à s'étendre dans leur ombre, sur les tapis d'herbe fine et drue qui feutrent leur base, devant l'horreur magnifique d'une mer que hérissent, même par temps calme, d'étincelantes crinières de vagues et que déchirent des fronts d'écueils noirs, pareils à des licornes des âges monstrueux. Frère Albert n'eût pas été Breton, s'il n'avait eu le sentiment le plus vif de la magie de la nature. Et cette disposition, le commerce presque exclusif qu'il avait noué avec les saints de sa race n'avait pu que la confirmer, que la développer encore. Il n'avait pas été sans remarquer que, dans le choix qu'ils faisaient de leurs établissements, l'instinct esthétique ne les guidait pas moins que la préoccupation religieuse. En fuyant le monde pour se rapprocher de Dieu, ils ne renonçaient point à la beauté des choses. Ils voulaient à leur prière un vaste champ de contemplation. Leurs « maisons de pénitence » s'ouvraient tantôt sur les solennelles perspectives des bois, tantôt et plus souvent, sur les infinis de la mer. Cette mer, qu'il s'agisse de la britannique ou de l'océane, Albert Legrand n'en prononce jamais le nom sans une sorte d'attendrissement pénétré. Il l'aime visiblement, de l'indéfectible amour qu'elle inspire à quiconque naquit sur ses bords.

Mais ce n'est point à cause d'elle seulement qu'il eut toujours une prédilection particulière pour la région de Plougaznou et de Saint-Jean-du-Doigt. Il y était attiré encore par les rendez-vous annuels que s'y donnaient d'énormes affluences de pèlerins accourus des quatre évêchés bretons. La petite vallée perdue aux confins du Trégor était, en effet, devenue depuis le siècle précédent, le foyer peut-être le plus ardent de la dévotion nationale. Sa réputation miraculeuse s'était répandue dans toute la péninsule, avait même reçu la consécration officielle. Nos ducs avaient pris sous leur patronage l'humble ravin ; ils avaient contribué de leurs deniers à l'érection de la nouvelle et spacieuse église qui avait remplacé l'ancien sanctuaire, et sans cesse témoignaient envers elle de leur sollicitude, en la comblant de cadeaux de toute nature, reliquaires précieux, lourdes bannières historiées, ostensoirs d'or, croix sonnantes en argent massif.

L'an de grâce 1506 avait mis le dernier sceau, et le plus significatif, à la gloire de Traoun-Mériadek. La reine Anne, qui gardait jusque sur le trône de France ses nostalgies de « petite Brette », avait obtenu du roi Louis XII de se venir conforter l'âme en son pays. Elle voulut tout revoir, accomplir, elle aussi, son *Trô-Breiz* selon l'usage de ces temps où nul Breton ne se fût jugé quitte envers sa conscience, s'il n'avait, au moins une fois en sa vie, fait le pèlerinage des sept saints et visité dans leurs cathédrales respectives les sept apôtres patriarcaux, les sept chefs spirituels de la Bretagne. Partie de Nantes, elle traversa successivement Guérande, Vannes, Quimper, fit neuvaine à Notre-Dame du Folgoët, et se rendit par Saint-Pol à Morlaix, où l'attendait une réception triomphale. Elle y arriva assez mal en point. « Une défluxion, nous dit Albert Legrand, lui était tombée sur l'œil gauche. » Naturellement, on ne manqua pas de lui faire observer que le remède était là tout près. L'occasion était trop belle de concilier à Saint-Jean-du-Doigt les bonnes grâces de la reine. Elle ne se fit point prier et, toute transportée des merveilles qu'on lui contait de la sainteté du lieu, elle parla même d'entreprendre à pied le trajet, comme la plus humble des « pardonneuses ». C'est tout au plus si elle accepta de se laisser mener en litière une partie du chemin,

Passé le village de Kermouster, comme on s'engageait sur la haute crête aride connue sous le nom de Lann ar Festour, elle commanda qu'on la mît à terre. Un calvaire se dressait au milieu des ajoncs, sur le bord de la route ; elle s'assit, à en croire la tradition, sur une des marches, pour se déchausser; et ce fut pieds nus, prétend un poète populaire, qu'en vraie Bretonne qu'elle était, elle dévala vers Saint-Jean. Inutile d'ajouter qu'elle y trouva prompte guérison et qu'elle s'en montra royalement reconnaissante. Elle commença par anoblir tous les habitants de la bourgade et, d'un clan de paysans et de pêcheurs, fit, selon le mot d'un de leurs descendants, une « bordée » de gentilshommes. L'église n'était pas entièrement achevée : elle assura de quoi la parfaire. Enfin, les multitudes de pèlerins qui s'empressaient annuellement vers Traoun-Mériadek étant contraints le plus souvent, faute de place dans les maisons, de gîter à la belle étoile, sur l'aire des cours ou dans l'herbe des prés, elle eut la délicate idée de fonder à leur intention une hôtellerie fort bien pourvue qui subsiste encore.

Je passe sur quantité d'autres dons. Aucun d'eux ne valait sa visite même. Le nouvel établissement était désormais certain de prospérer. Il avait pour lui la plus glorieuse des attestations, inscrite au registre de ses fastes : la « Duchesse bénie », la « Douce des Douces » figurait au nombre de ses miraculées!... A l'époque d'Albert Legrand, sa fortune avait probablement atteint son apogée. C'est par milliers, par dizaines de mille, que les dévots s'assemblaient, dès la matinée du 23 juin, dans la combe trop étroite, couronnaient les hauteurs circonvoisines, débordaient jusque sur la grève. Autant de gens à confesser, à faire communier, à diriger dans les évolutions complexes des rites que j'essaierai tout à l'heure de décrire. Le clergé local n'y pourrait suffire aujourd'hui, avec ses seules forces, encore moins l'eût-il pu il y a deux cents ans. Les prêtres des paroisses d'alentour lui venaient en aide, comme c'est l'usage; mais, le principal renfort, nul doute que ce ne fût Cuburien, avec son rucher de moines, qui le lui fournît. Et, parmi eux, comment le premier convié à la tâche n'eût-il pas été l'infatigable zélateur des saints et des sanctuaires de la Bretagne, le Père Albert? Qui donc était

plus qualifié que lui pour présider, dans la contrée, à ces solennelles assises de la foi bretonne dont il s'était donné pour mission de reconstituer l'histoire et de débrouiller les origines? A Morlaix, paraît-il, ceux qui le croisaient dans la rue avaient coutume de dire, en le désignant :

— Voilà celui qui revient du paradis et qui a conversé avec nos saints.

Il n'était pas moins universellement connu à la campagne qu'à la ville, ni moins universellement aimé. Privilège presque unique, car les membres des ordres religieux ne semblent pas avoir joui, chez nous, d'une bien grande sympathie. La mémoire populaire leur est, en général, peu clémente et nos chants, nos *gwerziou*, nos traditions orales les traitent avec une rancune parfois féroce. Il en est qui rangent le froc au nombre des fléaux les plus redoutables, sur la même ligne que la lèpre, la famine et la peste. Le Père Albert est peut-être le seul moine que la vindicte paysanne ait épargné.

— Oh! lui, — me déclarait naguère, à son propos, une vieille fileuse de Lanmeur, — il n'y a pas eu deux hommes de son espèce.

J'ai ouï conter qu'il avait fait, de son vivant, le voyage du ciel et qu'ensuite, lorsqu'il cheminait par les routes, on devinait de loin son approche à l'odeur suave qui s'exhalait de ses habits ».

Dans toute la banlieue de Morlaix, et même au delà, il n'était pas de grand pardon sans lui. Celui de Saint-Jean-du-Doigt le vit souvent.

Je me le représente grimpant les montées poudreuses, en robe brune de récollet, tête nue, sous les ardeurs du soleil dont c'est la fête, salué d'une parole déférente par les pèlerins qui passent, se mêlant à leurs groupes, causant avec eux dans leur langue, et surtout s'employant à les faire causer. Puis, c'est, le soir, là-bas, au fond de la verdoyante vallée, dans le potager du presbytère, aussi vaste qu'un jardin d'abbaye. Retiré derrière le treillis de quelque tonnelle, le doux religieux, en qui revit un peu de l'âme de François d'Assise, père de son ordre, médite, sous le foisonnement embaumé des chèvrefeuilles et parmi des vols de martinets, le sermon qu'il doit prononcer le lendemain, à la messe d'aube.

Et il relit, dans le crépuscule encore lumineux, l'ode en distiques latins que publia vers 1605, dans ses *Nugæ poeticæ*, messire Guillaume le Roux, prêtre, natif de la paroisse de Plougaznou. Et il feuillette à nouveau les mémoires manuscrits de noble et discret Yves Legrand, un de ses parents peut-être, chanoine de Léon, aumônier du duc François II, dont il a su dénicher les cahiers, à demi rongés des vers, dans les bahuts à offrandes de la sacristie de Saint-Jean. Et il s'use enfin les yeux à tenter de déchiffrer une fois de plus, en la ressuscitant à l'aide « d'un secret qu'il possède », l'écriture presque entièrement effacée d'une vieille charte communiquée par un sieur de Pen-ar-Prat, de Guimaëc, et qui n'est rien moins, à son avis, que le procès-verbal, dûment authentique, de la visite de la reine Anne, ainsi que des circonstances surnaturelles dont cette visite fut accompagnée.

Maintenant que nous connaissons ses textes, asseyons-nous aussi près que possible de la chaire pour écouter son prône. La mélopée glapissante de la horde des mendiants s'est tue dans le cimetière. Une foule recueillie remplit la nef, moutonne par delà le porche, s'immobilise à croppetons, emmi les tombes. Ayons le cœur simple de ces fidèles. Ce que le bon franciscain va nous conter, c'est l'*Histoire de la translation miraculeuse du doigt de saint Jean-Baptiste, de Normandie en Bretagne, le premier jour d'aoust*.

III

Sachez donc qu'après la décollation du Précurseur, son corps décapité fut enlevé par ses disciples et enterré par eux aux abords de la ville de Sébaste, où sa sépulture ne tarda pas à devenir le théâtre d'une infinité de prodiges. Ils étaient encore si fréquents et si notoires au temps de Julien l'Apostat que le bruit en arriva jusqu'aux oreilles de ce prince. Furieux, il commanda d'exhumer les saintes reliques, de les brûler et d'en disperser les cendres au vent. Les Gentils n'eurent rien de plus pressé que d'obéir. Mais le bûcher ne fut pas plus tôt allumé qu'une pluie providentielle survint,

si véhémente qu'elle éteignit le feu. Les chrétiens aux aguets purent sauver une partie des ossements, les uns entiers, les autres calcinés à demi, et les déposer en lieu sûr, pour ensuite se les partager et les répandre à travers le monde.

Il serait peut-être un peu compliqué de suivre chacune de ces reliques en son exode, quoique le Père Albert ne s'en fasse point faute. Attachons-nous seulement à l'index de la main droite, qui fut le doigt par lequel saint Jean désigna le Sauveur, en disant la grande parole annonciatrice: « Voici l'Agneau de Dieu!... » Les Maltais prétendent le posséder en leur île. Mais notre auteur n'est pas éloigné de penser que les Maltais sont gens sujets à caution. Par esprit de conciliation toutefois, il leur concède qu'il se peut qu'ils détiennent un des quatre autres doigts de la dextre du Baptiste. Pour l'index, en revanche, pas de contestation possible. Plutôt que de transiger sur cet article, « nos Bretons voudraient mourir ». L'index véritable est à Plougaznou, et nulle part ailleurs. Et ce qui en fait foi, c'est la manière même dont il y fut apporté.

Sur le territoire de la commune de Buhulien, au bord de Léguer, dans la plus romantique des vallées trégorroises, dort, bercée par le tic-tac d'un moulin, une petite chapelle sans style et sans âge, un fruste oratoire des prairies autour duquel se viennent ébattre les « artisanes » lannionaises, une fois l'an, le jour du pardon, mais qui n'a guère pour visiteuses, en temps ordinaire, que des pastoures gardant leurs vaches ou de rares « pèlerines » restées fidèles à des dévotions surannées. A l'intérieur, se voit au-dessus de l'unique autel la statue d'une sainte, vêtue de la robe blanche des vierges, la palme du martyre à la main et, à ses pieds, un buisson de flammes qui montent vers elle, mais sans la toucher. C'est l'image de la patronne du lieu. Elle a nom Tècle, ou comme disent les Bretons, Tékla. Cette pauvre « maison de prière » est, je crois bien, la seule en Bretagne qui lui soit consacrée. Une gwerz incomplète nous relate, d'après les passionnaires, quelques traits de sa légende.

Elle était d'Iconium et fut une des premières catéchumènes de saint Paul. Sa mère ayant voulu la contraindre à se marier, elle préféra braver les plus cruels supplices plutôt que d'y

consentir. Condamnée à être brûlée vive, elle s'élança d'elle-même dans « le feu brillant ». Mais les flammes s'écartèrent, refusant d' « offenser son corps et d'effleurer ses habits ». En même temps crevait une pluie soudaine qui noyait d'eau le bûcher, à la grande stupéfaction des bourreaux. Pareille intervention divine s'était produite, on l'a vu, pour les restes de saint Jean-Baptiste. Est-ce à cause de l'identité des deux miracles que Tècle passa dans la suite pour avoir été une des pieuses personnes qui aidèrent à la diffusion de ses reliques en Occident? Ce n'est point Albert de Morlaix qui pourrait nous renseigner à cet égard. Sa science hagiographique s'arrête aux frontières de son pays, et Tècle, en sa qualité de sainte exotique, n'était pas pour l'intéresser. Sans doute n'avait-il jamais descendu l'ombreuse vallée du Léguer où se blottit le toit de sa petite chapelle, comme une hutte de berger, dans les hautes herbes. Il nous confesse avec son habituelle sincérité que tout ce qu'il sait de cette « jeune vierge », c'est qu'à une époque qu'il ignore elle fit don du précieux index à une bourgade inconnue de Normandie.

Un de ses commentateurs, M. de Kerdanet, pense avoir découvert le nom de la bourgade. Ce serait, à l'entendre, le village de Saint-Jean-du-Day, dans les parages de Saint-Lô. Toujours est-il qu'un seigneur de ce quartier, quel qu'il fût, avait à son service un Bas-Breton de Plougaznou ; Albert Legrand ne spécifie pas à quel titre ; mais comme il nous avertit que c'était au temps où les Français, ranimés par Jeanne d'Arc et par le connétable de Richemont, achevaient d'expulser de Normandie les derniers Anglais, il est à présumer que notre Trégorrois (dommage, observe le légendaire qu'on n'en sache le nom, digne d'une éternelle mémoire), il est à présumer, dis-je, que notre Trégorrois s'était engagé pour combattre l'ennemi héréditaire, le « Saozon » haï. Il y eut force condottières bretons à payer de leurs personnes dans cette guerre de Cent ans. Les femmes même s'embrasaient d'une sorte de fièvre mystique et se mettaient en chemin, comme pour une croisade. On a retenu l'histoire de cette humble illuminée, la Pierronne, partie sur la foi de ses rêves, un chapelet aux doigts, sans autre compagnie qu'une paysanne de son voisinage, et qui, si elle n'a point partagé

la gloire de la Pucelle, eut du moins avec elle cette ressemblance d'obéir aux mêmes appels et de mourir de la même mort. Ce qui prouve que le gars de Plougaznou avait dû, selon l'expression populaire, se louer pour être homme d'armes, c'est que, son congé fini, il reprit la route de son terroir. Il y rentrait plus riche qu'il ne l'avait quitté, mais d'un genre de richesse qui montre admirablement à quel point ce soudard était bien de son pays et de sa race.

Tandis que, autour de lui, les gens des autres « nations » enrôlés sous la même bannière tiraient de la guerre, comme c'est l'usage, tous les profits qu'elle peut donner, devinez à quelle espèce de butin peu monnayable s'attachaient toutes les convoitises de ce Bas-Breton... Au doigt de saint Jean? Vous l'avez dit! Chaque fois qu'il allait entendre messe ou vêpres à l'église, en Breton aussi consciencieux à bien prier qu'à bien se battre, il ne pouvait distraire sa vue du reliquaire où le malheureux index était exposé. Non qu'il lui vînt jamais à l'esprit de se l'approprier par fraude : l'idée d'une telle profanation aurait révolté son âme de croyant. « Et pourtant, songeait-il avec mélancolie, quel cadeau à faire à ma paroisse! » La veille de son départ, il se rendit « à son accoutumée » devant le tabernacle, pour prendre congé du saint doigt. Longtemps il demeura prosterné, tendant vers l'objet de son désir toutes les facultés de son être. Quand il se releva, il fut tout étonné de se sentir un autre homme : non seulement il n'éprouvait plus le moindre regret à s'éloigner, mais une allégresse inconnue s'était répandue dans ses membres, une joie mystérieuse exaltait son cœur et sa pensée. Il se mit en route d'un pas si léger qu'il lui semblait avoir des ailes. Il ne marchait pas, il était porté. Les âpres chemins d'alors, labourés de profondes ornières ou pavés encore par places d'énormes dalles romaines, s'assouplissaient en quelque sorte sous ses pieds, se faisaient moelleux et doux, comme des tapis d'autel. Sur son passage, les herbes des talus frémissaient, ainsi que des chevelures vivantes ; les arbres inclinaient vers lui leurs troncs, en des attitudes de respect, et de leurs feuillages s'exhalait un bruissement de paroles confuses, un murmure pieux, comme d'une oraison psalmodiée en commun, Les pierres même se rangeaient.

A la première ville qu'il traversa, sur le soir de cette journée, il se produisit un phénomène encore plus étrange, si possible. Les cloches de tous les clochers entrèrent en branle spontanément, dans les églises déjà closes, saluant le gars breton d'un carillon triomphal, tel qu'on n'en avait jamais ouï, même aux visites de l'archevêque. Les habitants, épouvantés, crurent d'abord à un tocsin d'alarme. Puis, quand il fut avéré que la cause de toutes ces retentissantes sonneries, c'était uniquement ce vagabond mal vêtu, à l'air simplet, on l'arrêta. Interrogé, il ne sut que répondre. Et d'ailleurs, qu'eussent pu comprendre ces Normands à son baragouin de Plougaznou? Il fut accusé de sorcellerie et enfermé à triple verrou, en attendant d'être jugé. Lui, cependant, ne s'émeut point ; il s'endormit plein de calme, et, dans son sommeil, il rêva qu'il était assis sur la hauteur, au-dessus de Traoun-Mériadek, à la place où de temps immémorial se construit le *tantad*[1]. Quand il se réveilla, le matin, ce fut vainement qu'il chercha autour de lui les murailles sombres de la prison. Il se trouvait que son rêve était devenu une réalité. Il était assis, en effet, dans le fin gazon parfumé de la lande bretonne. De cachot, il n'y avait plus trace. Sur sa tête, au lieu d'une voûte de pierre, planait l'immensité du ciel libre. Le soleil d'août se dégageait tout flambant des dernières vapeurs de l'aube, faisait étinceler de mille feux les gouttes de rosée suspendues aux toiles des araignées nocturnes parmi les ajoncs, et réfléchissait dans les miroirs encore brouillés de la mer les prestigieuses irisations de ses rayons naissants. L'exilé respira l'haleine de son pays. Ses yeux reconnurent le visage des choses familières : les voix de la terre ancestrale bourdonnèrent délicieusement à son oreille. Près de lui, chuchotait derrière sa margelle moussue l'eau prophétique d'une fontaine qu'il avait dû consulter plus d'une fois sur son destin, et, du fond de la vallée, montait vers lui l'angélus de Saint-Mériadek, dans un clair tintement d'allégresse.

Il se leva, s'engagea dans la descente abrupte. Deux ou trois chaumines formaient à cette époque tout le village. Le

1. *Tantad*, bûcher.

charron, l'aubergiste *bonjourèrent* successivement le voyageur, sans d'ailleurs se douter que ce fût quelqu'un de la « contrée ». Il ne tourna pas la tête pour leur répondre, mais, franchissant l'échalier du cimetière, s'empressa vers la chapelle où le desservant commençait l'office matinal. Une assistance de dévotes étaient là, agenouillées, à entendre la messe. Notre homme prit place parmi elles et, ainsi qu'elles, se prosterna en oraison. Soudain, comme il avait les mains jointes, il lui sembla que la paume de sa droite s'ouvrait. Le sang ne coula point, mais de la fissure béante une *chose* jaillit et, par-dessus la balustrade du chœur, alla tomber, du côté de l'Épître, sur la nappe du maître-autel. En même temps les cierges s'enflammaient, sans que personne y eût mis le feu, et, dans la tour, les cloches — dont nul sonneur pourtant ne tirait les cordes — lancèrent à toute volée, aux quatre coins du ciel, le plus superbe des « grands carillons ».

Vous pensez s'il y eut bientôt foule dans le sanctuaire. De tout le pays on accourut. Les dames nobles descendirent vers le Traoun à l'amble de leurs haquenées : les moissonneurs, désertant l'août, abandonnèrent leurs faucilles en plein sillon et s'en vinrent tels qu'ils étaient, en corps de chemise, dans le débraillement du travail. Il va sans dire que, dans le nombre, figuraient les parents du jeune Breton. Et l'on se bousculait, et l'on criait :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a encore?

Il y avait que l'esquille qui avait si miraculeusement sauté du bras du soudard sur l'autel n'était autre — on l'a deviné — que le doigt de saint Jean. La précieuse relique n'avait pas voulu se séparer de son fervent adorateur. Elle l'avait suivi, à son insu, logée entre sa peau et sa chair, et, plantant là les Normands, acceptait pour l'amour de lui, de se faire naturaliser bretonne...

IV

Telle est, dans ses grandes lignes, avec addition seulement de quelques variantes populaires, la légende dont le pieux

hagiographe morlaisien nous a transmis la mémoire. Quelle part de vérité renferme-t-elle et qu'y a-t-il d'authentique dans l'aventure du gars de Plougaznou rapportant chez lui, sinon entre peau et chair, peut-être au fond de son havre-sac, le fruit de son larcin sacré? Ce sont là questions épineuses et que je ne me charge point de résoudre. Il n'est pas sans intérêt toutefois de remarquer que, de l'aveu du Père Albert, ceci se passait sous le règne du duc *Jean*, cinquième du nom, que ce duc guerroya fort en Normandie, contre les Anglais, et qu'il était singulièrement adonné à la dévotion, ne perdant pas une occasion de faire montre envers les églises de sa piété et de sa magnificence. C'est lui qui, prisonnier des Clisson, fit vœu, s'il redevenait libre, d'accomplir le pèlerinage de Jérusalem, et qui, plus tard, ne trouvant plus le loisir de se mettre en route, dépêcha à sa place un « homme notable et suffisant » avec mission d'offrir au Saint-Sépulcre un cadeau de cent florins d'or.

Il n'en usait pas moins libéralement avec les sanctuaires de Bretagne, ainsi qu'on le peut voir dans les comptes de ses argentiers. Ce ne sont que fondations de messes et donations pieuses, à Saint-Julien de Vouvantes, à Notre-Dame du Méné, à Notre-Dame du Bodon, à Notre-Dame de Brélevenez, enfin, si joliment perchée au haut de ses trois cents marches de pierre, sur son vert coteau lannionnais. N'est-ce pas lui encore qui édifiait à saint Yves, dans la cathédrale de Tréguier, un tombeau qu'il faisait couvrir « d'argent »? Et que dire des largesses vraiment princières dont il ne cessait de combler la collégiale du Folgoat? Le clergé de Plougaznou dut se désoler plus d'une fois de cette manne dorée qui pleuvait sur les sanctuaires voisins, sans qu'il en pût recueillir la moindre parcelle. Ce que l'on jalouse, en pareil cas, ce n'est pas seulement le profit, c'est la gloire. Il est dur de voir grandir autour de soi des cultes prospères, tandis que l'on reste une église pauvre sur une terre dédaignée. Il y avait bien, sans doute, ce pèlerinage annuel du 24 juin à la chapelle de saint Mériadec, le « Pardon du Feu », comme on disait. Mais, outre que c'était là une pratique d'une orthodoxie fort contestable, les foules qu'elle rassemblait, composées presque uniquement de paysans grossiers, n'étaient

guère pour lui prêter de l'éclat et attirer sur elle les regards d'un duc.

Ah! si, du moins, parmi ces rustres s'était révélé soudain quelque doux illuminé, comme fut ce bon « fol » de Salaün dont les angéliques visions avaient, au siècle précédent, assuré la fortune de Notre-Dame du Folgoat!... Le désir, a-t-on remarqué, finit par créer son objet. Joignez qu'il n'y a pas de contrée au monde où la faculté mythique soit plus puissante qu'en Bretagne. La légende y est une production naturelle et toute spontanée. Celle du « Doigt de saint Jean », éclose sous les feuillées ombreuses du Traoun-Mériadek, eût tôt fait de prendre son essor et de voler, sur les lèvres des hommes, jusqu'aux oreilles de Jean V. Il avait précisément dans son entourage un certain Mériadek Guicaznou, dont le nom dit assez la provenance, et qui ne dut pas être le dernier à lui faire part de la miraculeuse aventure arrivée en son pays d'origine. La trame en était ingénieuse et charmante, très propre à flatter l'imagination populaire. Mais le duc lui-même ne pouvait manquer d'en recevoir une impression très vive, et cela pour deux motifs : d'abord, parce que la conquête morale de la relique s'était accomplie par l'entremise d'un de ses hommes d'armes; ensuite, et surtout, parce que cette relique était celle de saint Jean, son vénéré patron. A supposer donc, comme le veut le sévère bénédictin, Dom Lobineau, que la légende eût été fabriquée de toutes pièces, elle avait du moins toutes chances de donner les fruits heureux qu'on s'en était promis.

Et en effet, du jour au lendemain, la rustique solitude de Traoun-Mériadek connut les prestiges de la célébrité. La faveur ducale s'était étendue sur elle. Ce ne furent, dans le principe, que de menues offrandes : un étui d'argent, par exemple, pour sauvegarder le précieux doigt. Puis vinrent les grosses libéralités, en vue de permettre l'érection d'une nef capable de contenir les nouveaux fidèles. Car maintenant que le prince avait pris ce coin de terre sous sa haute protection, des chevauchées de gentilshommes s'y acheminaient par les étroits sentiers caillouteux, battus jusqu'alors des seuls manants. Moins de trois ans après la date qui est assignée, dans Albert Legrand, au transfert de la relique, c'est-à-dire dès

1540, on posait, sur l'emplacement de la chapelle primitive, la première pierre de l'édifice actuel. Et Saint-Jean-du-Doigt devenait un des grands « lieux dévots » de la Bretagne.

A la fin du XVIIIe siècle, sa vogue n'avait pas décrû. Cambry, qui le visita sous le Directoire, en parle dans des termes sans doute fort irrévérencieux, comme il sied à un voltairien, mais qui n'attestent pas moins de quel crédit il jouissait encore à cette époque. « On n'avait rien négligé, dit-il, pour frapper l'imagination des nombreux pèlerins qui se rendaient en ce séjour de miracles et d'enchantements. Les sentiers qu'on foulait en l'approchant étaient sacrés. Des saints épars, grossièrement sculptés, peints, dorés, se trouvaient sur la route auprès des cabarets où la tête se montait par les fumées de l'eau-de-vie. » Quand, la Révolution passée, l'église de Saint-Jean rouvrit ses portes, son riche trésor était intact : aucune des somptueuses pièces d'orfèvrerie qui le composent ne manquait à l'appel. Les monuments eux-mêmes n'avaient pas souffert. On y eût vainement cherché trace d'un de ces actes de vandalisme dont tant de sanctuaires finistériens ont conservé les tristes marques. Il va de soi qu'on en fit honneur à la relique. Des gens de la bourgade contèrent qu'ils avaient vu, de nuit, des archanges, l'épée nue et flamboyante, en faction devant les vitraux.

Il y eut mieux encore, paraît-il. C'était en 93, « l'année de Robespierre ». Comme, à défaut des offices accoutumés, on se proposait de célébrer, à tout le moins entre laïques, la cérémonie du *tantad*, un des sans-culottes de Plougaznou vint, au nom des commissaires du district, faire défense de procéder à l'allumage, avec menace, si l'on passait outre, de traduire les coupables devant le tribunal révolutionnaire. La perspective de la prison et peut-être de la guillotine intimida les plus hardis. Le feu traditionnel ne fut point allumé. Mais, à l'heure même où il était d'usage qu'on y plongeât le premier brandon, une immense rougeur d'incendie embrasa soudain le ciel nocturne, dans la direction de Plougaznou; des appels désespérés de *corn-boud* retentirent, sonnant l'alarme; la violence des flammes était telle que leurs reflets balayaient au loin la mer. Le sans-culotte s'enfuit, éperdu. C'était sa ferme qui brûlait. Lorsqu'il atteignit la hauteur qu'elle occupait, il

n'y trouva qu'un monceau de cendres. Il n'était pas jusqu'à son nombreux bétail, le plus beau de la paroisse, qui n'eût été consumé vivant dans les étables. Plusieurs jours après, la fumée de ces chairs grésillantes planait encore sur le pays, en une âcre vapeur d'holocauste.

On rechercha l'incendiaire, mais sans espoir de le découvrir. Il ne fit doute pour personne que c'était saint Jean lui-même qui s'était vengé. En quoi, du reste, il prévint des malheurs beaucoup plus considérables. Car c'est un dicton local que, si nul feu ne brillait à la Saint-Jean, de toute l'année d'après on ne verrait point le soleil.

V

Le soleil ! Ce fut au toucher de ses premiers rayons que je rouvris les yeux, le 23 juin 1898, dans l'hospitalière demeure de Kersélina. Et jamais, je crois bien, sa lumière ne m'avait paru plus charmante qu'en ce calme décor de collines boisées, d'une grâce toute arcadienne, autour desquelles ondulent, avec des souplesses et des chatoiements d'écharpes, les méandres harmonieux de la rivière de Morlaix. On eût dit que l'astre avait conscience qu'on se disposait, le jour même, à célébrer sa fête. Il resplendissait, à travers la fine buée matinale, d'un éclat fluide, opalin et doux. Sa caresse courut sur les verdures inclinées des pentes, en une silencieuse cascade de flots ambrés. Puis, elle sema de scintillements les pelouses du bord de l'eau, empourpra le chemin de halage, pailleta les graviers de la rive, s'épandit enfin par longues nappes frémissantes dans l'estuaire dont la face encore brouillée s'éclaircit soudain et se rosa d'un beau sang vif...

— Allons ! cria sous ma fenêtre une voix amicale, voici l'heure de l'appareillage pour les barques de Locquénolé !

Jadis, c'était le plus souvent par mer que les pèlerins du littoral se rendaient au pardon de Saint-Jean. De toute la côte léonnaise et trégorroise des centaines de bateaux mettaient à la voile, dès l'aube, emportant des paroisses entières vers le havre, habituellement infréquenté, de Traoun-Méria-

dek. Les anciens du pays évoquent avec un enthousiasme mêlé de regret le souvenir de ces pompes nautiques. A la tête de chaque flottille s'avançait, telle une galère paralienne, une gabarre peinte à neuf et magnifiquement décorée. Les femmes du village avaient passé la nuit à l'enguirlander, à la fleurir. Des gerbes d'iris, des bouquets de roses trémières, d'hortensias, de tournesols, ornaient sa carène. La croix de procession, la lourde croix d'argent ou d'or, garnie de clochettes, planait, solidement amarrée à la pointe du grand mât. Sur le rouf drapé de blanc, comme un autel, était « calée », à l'aide de quelques tenons, la statue du saint patronal, car les saints eux-mêmes étaient, en ce temps-là, du pèlerinage ; si l'on négligeait de les y faire figurer, ils quittaient spontanément leurs niches, disait-on, et gagnaient le porche de Saint-Jean, sans qu'on sût comme, par des chemins surnaturels. Aussi se gardait-on bien de les laisser derrière soi. Autour de leur image se pressaient le clergé, les sacristes, les enfants de chœur, tous en surplis, tous clamant à l'unisson, l'hymne de circonstance :

Sceptriger vasti moderator orbis...

La barque sacerdotale voguait ainsi, au bruit des chants, suivie de vingt, de trente autres barques plus humbles qui, dans l'intervalle des strophes, reprenaient, en guise de refrain :

Nempe divini Digitum Prophetæ...

Les voix vibraient sous le ciel sonore, et c'était comme une allégresse immense répandue sur la mer. Aujourd'hui, la tradition est morte de ces régates sacrées. Elles n'étaient pas sans avoir leurs risques. Les temps les plus beaux, en Bretagne, sont souvent les plus trompeurs, et sur cette côte déchiquetée, hérissée de roches et de lambeaux d'îles, les courants de Manche ont des effets d'autant plus terribles qu'ils sont plus sournois. Les riverains le savent et, dans leurs sorties ordinaires, s'arment de circonspection. Mais quoi ! le pardon de Saint-Jean-du-Doigt ne se célèbre qu'une fois l'an. Et quel accident craindre, un pareil jour ? Foin des précautions quotidiennes ! C'eût été faire une injure au saint que de ne s'en remettre pas entièrement à lui. On hissait gaiement

la voile et l'on partait en toute sécurité. Les cloches carillonnaient ; la mélodie des cantiques flottait dans l'air ; une ivresse pieuse — et peut-être un autre genre de griserie, moins idéale — exaltait les esprits, les tendait dans une préoccupation unique. Caprices du ciel, traîtrises de la mer, qui donc y songeait ? Dans les eaux plus tourmentées du large, on s'apercevait tout à coup que l'embarcation, surchargée de lest humain, devenait pesante à la manœuvre, fatiguait, ne gouvernait presque plus. Qu'une risée la prît en travers, et c'était la perdition possible par temps calme ; au lieu d'une risée, qu'on suppose un orage, un de ces subits orages de juin qui éclatent, aussitôt couvés, et fauchent la mer comme une mitraille : la catastrophe alors était inévitable ; canot et passagers, tout coulait à pic.

Les fastes du pardon de Saint-Jean n'ont été que trop souvent assombris par des désastres de cette espèce. Il va sans dire qu'on a fait le possible pour en abolir la triste mémoire. Il n'y a même pas dans le cimetière de Traoun-Mériadek une inscription funéraire relatant, à défaut du nom des victimes, du moins leur nombre et la date de leurs trépas collectifs. Les équipages morutiers qui disparaissent aux fiords d'Islande ont, dans les chapelles paimpolaises, une épitaphe de trois lignes. Ici, rien. Nulle mention de tant de pèlerins engloutis, nulle parole d'apaisement pour leurs mânes. Il n'est pas vrai, cependant, que leur souvenir ait totalement péri. Envers quelques-uns d'entre eux la muse populaire s'est montrée pitoyable, et elle les a embaumés dans ses larmes.

La bourgade de Ploumilliau, proche Lannion, où s'est écoulé le meilleur de mon enfance, voyait passer à époques régulières un personnage peu commun dont l'apparition était toujours saluée par notre monde de gamins comme un mirifique événement. On l'appelait Nonnik Plougaznou : *Plougaznou*, parce qu'il était, je pense, originaire de ce pays ; *Nonnik*, — diminutif d'Yves ou d'Yvon, — parce qu'en dépit de son âge fort respectable il était resté, au physique comme au moral, un pauvre diminutif d'homme. C'était, en effet, un tout petit vieux, à peine plus haut que nous qui l'escortions et dont la plupart n'avaient pas encore fait leurs pre-

mières « pâques ». A sa taille, à ses proportions, et n'eussent été ses cheveux grisonnants, on l'eût très bien pris pour l'un des nôtres, d'autant plus qu'avec sa figure rase et ronde, aux rides molles, pareilles à des plis grassouillets, avec sa bouche toujours riant d'un rire sans cause, avec ses yeux surtout, ses yeux d'une limpidité de source et d'une candeur inviolée, il avait une physionomie bizarre, énigmatique, d'éphèbe sexagénaire, de chérubin vieillot. Et, quant à son âme, rien n'en égalait la douce ingénuité. Il se disait et se croyait fils de roi. Pour se montrer digne de sa naissance, il se faisait une obligation de n'être vêtu comme personne, et, par l'étrangeté de son accoutrement, il n'était pas loin de ressembler, en effet, au rejeton de quelque roi nègre. Il avait la passion du sauvage pour l'oripeau civilisé. Les gens flattaient son innocente manie, mettaient en réserve à son intention les frusques les plus extravagantes et les plus surannées, toute une garde-robe d'antiquailles dont il se parait avec gloire. J'ai vu ainsi, sur le dos de Nonnik Plougaznou, des habits bleu ciel qui dataient des temps de l'Émigration, des vestes de hussards qui avaient traversé les champs de bataille de l'Empire, jusqu'à des chemises rouges de partisans garibaldiens, égarées — à la suite de quelles aventures? — en ces parages d'extrême occident. Il n'y avait qu'une pièce de son costume qui jamais ne variât, à savoir le chapeau haut de forme, verdi par les pluies, roussi par les soleils, tout en plaies et en bosses, ruine croulante et lamentable qu'une couronne de fleurs artificielles encerclait. Cette couronne était pour Nonnik l'emblème de sa royauté illusoire. Il fût mort plutôt que de permettre qu'on y touchât.

Il avait, au reste, l'humeur la plus débonnaire. Il levait bien son bâton, lorsque notre bande joyeuse le harcelait de trop près, mais c'était du même geste noble que s'il eût promené sur nous un sceptre. Nous n'aurions d'ailleurs pas eu l'idée de lui manquer d'égards : les fous, en Bretagne, sont sacrés. Puis, à l'indisposer, nous nous serions privés d'une satisfaction rare, celle de l'entendre chanter. Car il chantait aussi mélodieusement qu'un rossignol des futaies, ce fantastique étourneau voyageur, de plumage si incohérent. A Ploumilliau, c'est sur l'échalier de pierre du cimetière qu'il avait coutume de s'aller asseoir. Là, ôtant un de ses sabots, il

l'appuyait à son épaule, comme il eût fait d'un violon, et, la main droite suspendue, commençait à racler les cordes absentes avec un archet imaginaire. Une musique de silence, perceptible pour lui seul, naissait sans doute, à son appel, des profondeurs du bois grossier. Il n'était plus le même homme. Sa tête mollement inclinée se transfigurait ; une ardeur passionnée s'allumait dans ses prunelles ; le sourire un peu béat de ses lèvres avait soudain quelque chose d'inquiet et de frémissant. Rangés devant lui, nous assistions muets nous-mêmes à sa muette extase, sachant que c'était sa façon de préluder. Et voici qu'avec le susurrement léger d'une eau qui va sourdre, sa voix, une voix toute jeune, d'une fraîcheur et d'une pureté de fontaine, montait. Je me suis laissé dire qu'on n'en a plus ouï de pareille dans nos campagnes. J'aurais souhaité que Nonnik fût encore de ce monde quand, naguère, M. Bourgault-Ducoudray entreprit de recueillir les mélodies bretonnes : il fût, j'en suis sûr, apparu au maëstro comme l'héritier direct d'un de ces harpeurs armoricains ou gallois dont la fortune fut si considérable dans l'Europe du moyen âge. Il avait un don naturel d'harmonie. Nous, il nous émerveillait.

Ce n'est pas que son répertoire eût grande variété. En dehors du pays de Plougaznou, de Saint-Jean-du-Doigt, et des traditions qui lui étaient spéciales, Nonnik ignorait tout de l'univers. Ce coin de terre, le premier qu'avait connu son regard, était aussi resté, dans la nuit confuse de son intelligence, la seule image familière qui brillât de quelque lueur. Son palais chimérique, c'est là, dans les roches crénelées désignées sous le nom de « Château de Primel », qu'il le situait. Célébrer l'histoire de la région était pour lui une manière d'exalter ses propres rêves. Il s'en acquittait avec une ferveur d'hiérophante. Son triomphe, toutefois, c'était la *gwerz*, la complainte de « Matélina Troadek ». Il y mettait un tel accent de mélancolie et de pitié qu'il vous navrait l'âme.

L'événement dut se passer dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au temps de ce Locmaria, seigneur du Guerrand, qui fut des amis de madame de Sévigné, mais que ses vassaux de Bretagne flétrirent du surnom de *Markiz brùn*, de « marquis

au poil roux », non pas tant à cause de la couleur de ses cheveux que parce qu'il était prudent de se garer de lui, comme d'un fauve. Il était surtout dangereux pour les femmes : leur vertu n'avait pas de pire ennemi. Celles qui ne lui cédaient pas de bon gré, il ne répugnait nullement à les « faire marquises » par force. Dès qu'on le savait de retour dans ses terres, le cri d'alarme se propageait de proche en proche : « La bête est lâchée, disait-on : ramassez vos poules ! » La jolie Matélina Troadec ne fut point ramassée à temps, il faut croire, car le début de la *gwerz* nous apprend, à mots couverts, que « quoique simple paysanne, elle a donné le jour au fils d'un marquis ». Triste honneur, hélas ! et que ses parents lui font cruellement expier. Ils n'entendent point peiner de leurs bras pour nourrir l'héritier d'un riche homme. Voici venue la fête du Feu : les barques vont cingler vers Saint-Jean. Ce pardon, le plus beau de la contrée, Locmaria ne peut manquer d'y être. Eh bien ! que Matélina s'y rende elle-même et qu'elle saisisse cette occasion de présenter publiquement au marquis sa progéniture !... La jeune fille résiste, supplie. N'est-ce pas assez de sa honte, sans y ajouter encore l'esclandre ? Puis, ce n'est pas sa pudeur seulement qui se révolte ; elle est hantée de sombres pressentiments :

Mon père, ma mère, si vous m'aimez,
Vous ne m'enverrez pas au pardon de Saint-Jean.
Une voix secrète m'avertit
Que, si je vais sur la mer, je serai noyée.

Ni le père, ni la mère, ne se laissent attendrir. Force est à la pauvrette de s'attifer. A chaque pièce de son costume qu'elle revêt, robe blanche et tablier de taffetas jaune, elle songe, en gémissant, qu'elle s'enveloppe de ses propres mains dans son linceul ; et, lorsqu'elle met le pied dans la barque, elle a la certitude qu'elle « entre dans sa mort ». Ses craintes ne tardent pas à se réaliser

Matélina Troadec disait,
Comme la barque penchait sur le côté :
« Récitez tous vos chapelets,
Cependant que j'entonnerai vêpres... »

Elle n'a pas fini le premier verset que le sinistre prévu

s'accomplit. Au moment de disparaître, elle se souvient que saint Mathurin, son paron, est « le maître du vent et de l'eau ». Elle lui recommande son enfant, le prie de le conduire sain et sauf au rivage. Sa prière fut exaucée, car, le soir même, à la grève de Traoun-Mériadek abordait, sur une planche, un enfant

Qui portait une robe de satin blanc
Pour montrer qu'il était le fils d'un marquis.

Quant à Matélina, lorsque l'on retrouva son cadavre, elle était à « dix-huit brasses au fond de la mer et tenait dans la main un rameau de vert goémon ».

— Pourquoi ce rameau de goémon vert? demandions-nous à Nonnik.

— Pour être sa palme de martyre! — répondait-il, les yeux au ciel, comme s'il eût vu rayonner là-haut le pâle et doux fantôme de la morte.

VI

Aujourd'hui l'ère de ces hasardeux pèlerinages par mer est heureusement à peu près close. Il n'y a plus guère que deux ou trois communes où l'usage s'en soit perpétué. Locquénolé est de ce nombre, et l'on y peut prendre une idée du spectacle que présentaient autrefois les grands départs processionnels. Nous sommes descendus, à travers bois, jusqu'à l'ouverture de l'estuaire où la petite bourgade abrite sous une coupole de feuillages son port ombreux. Elle est située sur la rive léonnaise, mais l'âpre Léon expire ici, fait déjà place à la douceur, à la mansuétude trégorroise. La transition est visible aussi bien dans la race que dans la nature du sol. On sent une âme plus légère, plus riche de poésie et de gaieté.

Nous arrivons comme les bateaux s'ébranlent. Leurs pavois multicolores frémissent dans l'air avec les mille chatoiements d'ailes d'une nuée de papillons captifs. Tous les bancs sont garnis. Des jeunes filles, surtout, et des jeunes gens. Des bouts de châles pendent jusqu'à friser l'eau, le long du bordage. On s'interpelle joyeusement d'une barque à l'autre :

— Hé! Anaïs, tu mouilles ta frange!

Des rires fusent et s'égrènent. Ce n'est pas sans raison qu'elle est devenue proverbiale, la belle humeur des « filles de Locquénolé ». Elles vont au pardon comme à une gaillarde aventure de mer et d'amour. D'aucunes se font un divertissement d'aider aux rameurs, car on attend d'être en plein chenal pour hisser la voiture. Comme la dernière batelée défile devant nous, l'homme de barre nous crie :

— Vous n'en êtes pas?

Et, sur notre réponse que nous optons pour la voie de terre :

— Tant pis! fait-il... A vous embarquer parmi mes paroissiennes, vous eussiez eu double bénédiction.

Les « paroissiennes », alors, de le huer avec une colère feinte, et les quolibets de pleuvoir, et les rires d'éclater de plus belle. Mais voici que, barque après barque, la menue flottille entre dans le réseau veinulé des courants. Il y a soudain comme une accalmie solennelle. On n'entend plus que le grincement des poulies, le claquement des toiles qui s'éploient. C'est fini de plaisanter : la vraie traversée commence. La rigide forme de pierre du *Taureau*, vautrée au centre de la baie, découpe sur la mer lisse son mufle d'ombre. Il place sur ce récif autant de souvenirs sinistres qu'il y y a de cormorans noirs qui s'y viennent percher. C'est un avertisseur sévère. Sa vue suffit à répandre du sérieux dans les pensées. Les mariniers, maintenant, veillent à leurs écoutes et les « pardonneuses », tout à l'heure si folâtres, n'ont plus aux lèvres que des cantiques. Le rythme des voix semble onduler avec le mouvement des chaloupes et s'épanouir derrière elles dans le remous élargi de leur sillage.

Nous avons regagné, sur l'autre berge, les hauteurs de Kersélina, que nous percevons encore l'écho de ces chants lointains auxquels répondent, de toutes les campagnes d'alentour, des tintements grêles d'angélus, perlant, comme une rosée de sons clairs, dans le vent matinal. Il n'est, à trois lieues à la ronde, cloche d'église ou de moutier qui ne se croie tenue de fêter le pardon de Saint-Jean-du-Doigt à l'égal de son propre pardon. Ainsi les carillons d'autrefois saluaient au passage le soldat miraculeux. Rien de plus intime, d'ail-

leurs, ni de plus discret que ces musiques aériennes, éparses sur le grand pays ensoleillé. Les pèlerins les reconnaissent à leur timbre et interprètent leur langage : « C'est par ici! » dit l'une... « Dépêche-toi! » insiste l'autre... « A Saint-Jean, les gars! A Saint-Jean, les gars! » marmotte précipitamment une troisième... Et, peu à peu, du fond des terres, une rumeur sourde va montant : bruits de pas et bruits d'oraisons. Il s'est fait comme une levée générale ; toute la contrée s'est mise en marche dans le même sens, attirée par une sorte d'aimantation. Nous y cédons nous-mêmes, malgré nous, et nous partons dans la grande chaleur, plus tôt que nous n'en avions dessein. On ne respire pas impunément la contagion des fièvres sacrées.

Le conducteur de la voiture qui nous emporte est un homme de Plouvorn, un Léonard très sage et très positif. Mais l'idée qu'il roule vers le Traoun suffit à éveiller en lui des émotions vagues et comme un attendrissement ingénu.

— Je n'ai pas revu Saint-Jean depuis l'année de mon tirage au sort, me conte-t-il en breton. Nous étions treize conscrits qui avions fait vœu de nous y rendre pieds nus, si nous ramenions un bon numéro. Et treize nous fûmes à nous mettre en route. Toute la nuit nous voyageâmes, sans échanger une parole et sans tourner une seule fois la tête. Les brumes flottantes des prairies marchaient devant nous, comme pour nous indiquer le chemin. Je n'ai jamais été aussi content de vivre que cette nuit-là. Nous ne sentions aucune fatigue. La terre et le ciel embaumaient une odeur suave qui nous rafraîchissait les membres. comme un onguent...

Et il ferme à demi les yeux, pour humer encore l'arome de cette nuit mystique qui est toute la poésie de son passé... Derrière nous s'abaissent les verdures profondes suspendues en festons aux deux flancs de la vallée de Morlaix, tandis qu'à l'opposite, vers le septentrion, les longs plateaux mouvementés de l'*Armor* trégorrois étagent leurs lignes plus sombres. Une dernière cassure abrupte nous en sépare, — la gorge étrangement secrète et sauvage du Dourdû. La mer, qu'on ne comptait plus retrouver que sur la côte, fait ici la réapparition la plus inattendue, la plus soudaine. Car c'est

bien de la mer, cette belle eau glauque qu'on franchit sur un pont rustique et qui se joue entre des rives fleuries de bruyères ou bordées d'aunes, comme une Sirène égarée parmi des Oréades. La descente au creux de cet entonnoir est si rapide qu'il n'y a pas à s'étonner qu'elle ait été cause de plus d'un accident mortel, ainsi qu'en témoignent des croix érigées de place en place, comme sur une voie funéraire, et une plaque de marbre encastrée dans un pignon d'auberge.

En fait d'auberge, il en est une, sur les confins de cette région, au seuil de laquelle notre attelage s'arrête de lui-même. Que de fois n'y sommes-nous pas venus, dans l'été de 98 ! Elle porte pour enseigne : *A la bonne rencontre*. C'est un lieu désormais historique dans les annales des lettres bretonnes. La rénovation du théâtre populaire armoricain eut là son berceau. Là, dans la vieille maison grise, servant tout ensemble de métairie, de débit de boissons et de four banal, Thomas Park — *vulgo* Parkik — conçut le projet hardi de rendre à nos mystères leur ancien lustre ; là, il groupa autour de lui les premiers compagnons bénévoles de son entreprise ; là, durant les loisirs de plusieurs hivers, il les nourrit de ses leçons et les enflamma de son zèle ; de là, enfin, il devait les mener, un jour, à la conquête des âmes...

Depuis le matin, il nous guette ; et il accourt en habits de travail, le visage, les mains saupoudrés de farine. Il vient de terminer la « fournée » ; les tourtes de pain chaud fument encore sur le parquet de terre battue ; des paysannes se penchent pour les reconnaître, vérifient le sceau spécial dont chacune est marquée.

— Il me tarde, à moi aussi, d'être sur la route de Saint-Jean ! nous dit Parkik.

Cependant, lorsque nous lui offrons de le prendre avec nous, il refuse doucement, non sans glisser un furtif coup d'œil vers une toute jeune fille occupée à choisir son pain, parmi les femmes. Et, d'une voix hésitante, un peu confuse :

— C'est que, voyez-vous, je suis engagé...

Il y a des épousailles sous roche. S'il ne nous les annonce pas plus explicitement, c'est qu'il attend, selon l'usage, que le Pardon du Feu les ait consacrées. Pour que les préliminaires deviennent définitifs, ne faut-il pas avoir bu ensemble

aux fontaines saintes, ensemble passé l' « herbe d'amour », à l'épreuve du *tantad* ?... A mesure que nous avançons dans la direction de Plougaznou, nous en croisons sans cesse, de ces couples de fiancés champêtres, cheminant côte à côte le long des douves, dans l'ombre courte des talus dont les ajoncs les frôlent de leurs grands thyrses dorés. L'homme, conformément au code de la galanterie bretonne, porte le parapluie de la fille, la pointe en l'air. Elle, vaguement souriante et les yeux baissés, marche comme dans un rêve. Ne leur demandez pas ce qu'ils se disent; leur conversation est tout intérieure: en vrais amoureux de Bretagne, « ils ne se parlent qu'en dedans ».

Non moins silencieux, du reste, sont la plupart des pèlerins qui, soit à pied, soit en chars à bancs, s'échelonnent sur notre parcours. L'accablement de l'heure y est pour quelque chose. Une atmosphère de feu pèse sur le sol incandescent, et la poussière de la route brûle comme une cendre. Les gousses noires des genêts éclatent avec des pétillements d'incendie. Joignez qu'aux approches du littoral le pays se dénude, revêt des aspects éblouissants de steppe. Pas un îlot de feuillage où reposer la vue ; rien qui fasse écran. A peine de-ci, de-là, un maigre bouquet de pins balançant à la cime de leurs fûts rougeâtres des panaches aussi inconsistants que des fumées et qu'on dirait volatilisés. Les ors des landes rutilent, les eaux vaseuses des tourbières ont des miroitements d'étain fondu. C'est une fureur, une orgie de lumière. Il n'est pas jusqu'aux rares maisons disséminées dans ces grands espaces, vieux logis de pierre ou cahutes en pisé, qui ne mêlent une note ardente à l'embrasement universel. La coutume est, en effet, de les recrépir à neuf en l'honneur de la fête du *tantad*. Toute la semaine, des équipes de badigeonneurs ont arpenté ces parages. Le lait de chaux a coulé à pleines seilles. On l'a prodigué aux façades, aux cheminées, à l'ardoise même ou au glui des toits. Et maintenant les chaumines endimanchées resplendissent d'une blancheur crue, font penser à des marabouts algériens sur les hauts-plateaux.

Heureusement pour les piétons que d'antiques chapelles votives leur tiennent en réserve, de distance en distance, d'exquises haltes d'ombre et d'humide fraîcheur. Closes comme

des tombes le reste du temps, il est entendu qu'elles doivent demeurer ouvertes, jour et nuit, pendant la période du pèlerinage. Il y règne une demi-obscurité de crypte. Tout le moisi des siècles pleure le long de leurs murs verdis et, dans les vasques des bénitiers, frissonnent des plantes fontinales. Nous visitons, en passant, une de ces chapelles, bâtie sur les ruines d'une commanderie de Templiers, au village de Kermoustêr. Quand nos yeux se sont faits au pâle jour de soupirail qui descend par les lucarnes à vitraux, nous distinguons de grands corps d'hommes qui, dépoitraillés, le pantalon troussé jusqu'à mi-jambes, dorment vautrés sur les dalles, avec leur veste sous la tête, en guise d'oreiller. A l'espèce de chechia qui les coiffe, à leur profit osseux et mince, à leur nez recourbé en bec d'oiseau de proie, il est aisé de reconnaître des *Paganiz*, durs goémonniers de Guissény ou de l'Aber-Vrac'h, issus d'un sang de naufrageurs. Ils ont dû partir hier de l'extrême Léon et voyager toute la nuit, aux étoiles. Mais ce n'est là qu'un jeu pour ces éternels coureurs de grèves. Et puis, que ne feraient-ils pas pour saint Jean! Leurs pères, dit-on, le priaient en ces termes :

« Jean de Plougaznou, par la vertu de ton doigt aiguise notre vue. Donne-nous le regard des cormorans, qui perce les ténèbres de la mer et de la nuit, afin que nous voyions venir de loin l'épave et, de plus loin encore, le maltôtier[1] ».

ANATOLE LE BRAZ

(La fin prochainement.)

1 C'est le nom par lequel on désigne presque toujours en Bretagne le douanier.

GUIGUERLEGUI

— Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses, des roses d'ombre, des roses d'or; qui veut des roses de mon jardin?

» Guiguerlegui ! Voici la Guite! Qui veut des roses de mousse et des roses du petit ruisseau, et des roses de ma haute treille, qui veut des roses de mon jardin?

» Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses? Je les ai cueillies qui causaient tandis que les oiselets chantaient, sur le coteau et dans la vallée. Qui veut des roses de mon jardin, de mon grand jardin, qui court jusqu'au grand bois? Qui veut des roses? Guiguerlegui!

Et la petite fille, avec son éventaire où rient quelques fleurs dans les feuilles vertes, descend la rue pleine de soleil, flâne entre les murs blancs percés de fenêtres bien fermées de rideaux; et elle dit à ceux qui s'enferment loin du baiser d'ardente lumière: « Qui veut des roses, des roses de soleil! »

Elle chante une traînarde mélopée qu'elle a apprise on ne sait où, la petite fille un jour recueillie par de pauvres gens de la ville basse. Elle l'a retenue d'une halte d'autrefois, de quelque part par là, passé la proche frontière, de plus loin peut-être, car des gens sages ont dit qu'elle est d'Égypte ou de Bohême, et de plus sages encore, des médecins, ont déclaré qu'elle n'a pas toute sa raison; mais elle est si tranquille, si joliette, si paisible, la petite fillette d'une douzaine d'années,

et sa voix est si argentine ! Elle gazouille des rondes que personne ne comprend et que sans doute elle ne comprend pas; on la laisse vaguer dans la ville comme un animal familier aux yeux de gazelle, au chant de mésange. « Guiguerlegui! voici la Guite ! Qui veut des roses ? »

Que croit-elle dire avec ce « Guiguerlegui » qui n'est d'aucune langue? C'est peut-être un souvenir de mots, de caresses puérils; la mère les murmurait à la petite fille qui les répétait, en zézayant, à la poupée de chiffons. « Guiguerlegui ! » Tantôt elle le lance en un appel triomphant et clair, tantôt c'est une notalgique invocation, une mélopée traînante d'enfant qui s'apaise en petits sanglots après les larmes de la grande douleur. Elle y module de tout et personne ne la devine.

Parfois elle chante toute sa chanson, parfois elle grisolle seulement : « Guiguerlegui! Voici la Guite ! » Mais en pénétrant dans la grande rue ensoleillée qui descend entre les murs blancs aux rares fenêtres, feutrées de rideaux épais, elle a chanté toute sa chanson, car elle a un client sûr.

C'est à une fenêtre du rez-de-chaussée, la seule qui soit vraiment ouverte, dont on écarte le plus possible les rideaux pour laisser le soleil claironner, gambader, rire, pétiller, piailler à son aise sur des gerbes de fleurs rares dont Guite n'a jamais entendu parler, sur de belles feuilles hautes et minces comme des lances et qui jaillissent de vases éclatants comme Guite n'en a vu que là. Elle n'est jamais entrée. Elle aperçoit des profondeurs d'ombre luisante, et des reflets d'or et de beaux jouets, des polichinelles vermillonnés et des pierrots pâles, et de petits poneys hauts comme de petits chiens, fringants et cabrés; mais près de la fenêtre, en une chaise longue, c'est son petit client Raymond Texier, à la tête un peu large et lourde, qui, dès qu'il l'entend, se soulève sur ses coussins. La petite pose son éventaire sur la fenêtre, le petit Raymond choisit, une servante accourt et paye la petite fille dans la rue, sur le trottoir. L'enfant dit : « Au revoir, petite Guite ! » La petite Guite dit : « Merci, monsieur, et au revoir ! » Et elle redescend la rue très lentement, malgré l'éclat intense du soleil, elle redescend le plus lentement qu'elle peut, à pas minuscules, et, quoiqu'elle sache que jusqu'au bas de la rue toutes les fenêtres et toutes les portes lui demeureront égoïs-

tement closes, elle chante de sa voix la plus charmante sa chanson : « Guiguerlegui! Voici la Guite! » Elle la chante toute, et de son mieux ; et quand elle chante de son mieux, c'est une petite voix mélancolique et nostalgique qui sort de ce corps pauvret.

Et le petit Raymond écoute et comprend, et le mot « Guiguerlegui » n'a pour lui nul mystère, ou du moins c'est un de ces mystères clairs qui saisissent lumineusement l'esprit. Sa mère lui en dit bien d'autres, des mots aimables, bavards, n'appartenant à d'autre langue qu'à celle de la tendresse et de la caresse. Et qu'il a entendu de phrases entières, dans sa fièvre, qui n'étaient que longs et tièdes et calmants passages d'une voix de duvet sur ses mains et son front! Et il y a longtemps, il ne sait pas combien de temps, quand il allait à l'école, le maître, M. Marlier, disait des choses bien plus extraordinaires, bien plus obscures : « Nabuchodonosor... Sennachérib... are et centiare... », qu'on ne comprend pas et qui font mal à la tête; — tandis que la chanson de la petite, c'est comme un éventail qui rafraîchit des roses.

Tout à l'heure on va venir chercher Raymond: sa mère entrera avec un sourire très gai, elle l'habillera de sa petite veste bleue, lui mettra son col marin; elle le peignera. La servante a le droit d'aider, elle n'a pas le droit de le toucher. Et on l'emmènera dans la salle à manger. Et son père arrivera brusquement en se frottant les mains... Raymond sait bien qu'il a toujours, en dépliant sa serviette, un regard qui n'est pas si joyeux et qui s'arrête un instant sur sa petite figure; mais c'est sans doute pour l'étonner, car tout de suite M. Texier éclate de rire et s'écrie : « Comment vas-tu, mon bonhomme? »

Raymond est sûr que son père est très bon. Quand il était tout petit, il pouvait aller se promener avec son père, qui savait très bien où se trouvaient toutes les curiosités de la ville, les chevaux de bois, et le marchand de macarons qui joue de belle musique rien qu'avec une cliquette de bois; et aussi le marchand d'images... Il y en avait de jaunes, de bleues, de rouges et de dorées, avec des soldats de toutes les tailles et de tous les pays, et le marchand en montrait des centaines, toujours plus belles; et il faisait des plus belles un petit rouleau que Raymond emportait... Et puis aussi, son père savait de mer-

veilleuses histoires qui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Heureusement qu'il les racontait toujours sur une promenade pleine de belles dames ou de belles fleurs; sans cela, Raymond eût été pris de peur. Ces histoires, quelles qu'elles fussent, rentraient dans deux catégories bien tranchées et distinctes : il y avait les histoires d'auberge et les histoires de bataille. Et lorsque Raymond demandait à son père : « Raconte-moi une histoire », son père lui répondait invariablement : « Une histoire d'auberge, ou une histoire de bataille? » Il avait absolument besoin d'être fixé là-dessus avant de commencer.

Et puis le père de Raymond était un homme très ingénieux; Raymond le savait : on disait dans la ville qu'un mendiant à qui on aurait donné un peu d'argent pouvait entrer dans les magasins de M. Texier et en sortir habillé de neuf des pieds à la tête, avec un chapeau, une canne, une montre, un porte-monnaie, une valise pour aller en voyage, et une épingle à sa cravate, s'il en aimait porter. Du temps où Raymond n'était pas malade, on le laissait aller aux magasins, qui étaient dans une autre rue de la ville, plus large et plus bruyante. Et il regardait les commis montrer tout cela aux paysans qui arrivaient en grosses blouses bleues bouffantes, descendaient de leurs carrioles que des petits garçons leur gardaient. Et il y avait devant la maison de M. Texier un aussi joyeux encombrement qu'au grand marché où tout le monde crie et rit et s'amuse pendant qu'on y achète des tas de merveilles. Et le petit Raymond montait un escalier, il trouvait son père dans une cage en bois avec des livres, des pupitres, des plumes et des bonbons qui, sans doute, lui servaient aussi à sa besogne. Quelquefois Raymond ne voyait pas son père; on lui disait que son père était parti en voyage, et la longue journée se passait, et, le soir, on entendait les grelots de la voiture : le dîner, ce jour-là, était en retard et Raymond courait à la porte, et, dans une bouffée de froid, son père entrait semblable au bonhomme Noël, parce qu'il était tout couvert de neige, sur sa grosse houppelande de drap bouclé, et aussi qu'il avait toujours dans les poches quelque curiosité fabriquée dans des villages lointains, qu'il faut au moins une demi-journée pour atteindre, et où l'on travaille ferme pour la joie des petits enfants. Et quand c'était un soir d'été, sa mère l'emmenait

dans le crépuscule, et, sur la route bordée de peupliers, on entendait les grelots, et le petit cheval trottait, trottait jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant le petit Raymond qu'il avait reconnu et qu'il laissait monter dans la voiture à côté de son père.

Et on avait dit à Raymond que, quand il serait guéri, il viendrait voir le nouveau magasin qui était tout à côté de l'ancien et bien plus grand. Il savait que M. Texier avait préparé pour les femmes ce que Raymond avait déjà vu pour les hommes; et le petit s'imaginait des merveilles de robes et des étoffes claires et des fleurs bien imitées, et toutes les belles dames de la Promenade et toutes les paysannes et toutes les petites filles réunies sous la bienveillante influence de son père pour être plus belles et mieux parées. Mais il fallait attendre, être bien sage et patiemment regarder les images, qu'on lui recherchait bien plus belles maintenant, qu'il trouvait bien moins amusantes, et les beaux jouets qui venaient de Paris, où certainement on les faisait bien mieux, et demeurer tranquille sur la chaise longue devant la fenêtre. Souvent, de son magasin où il voyait tout et commandait à tout, M. Texier envoyait des choses étonnantes et des gens extrêmement habiles : le commis sonnait, on ouvrait la fenêtre, et c'étaient des singes et des chiens savants, des singes avec d'extraordinaires chapeaux et de petites redingotes, et des chiens qui faisaient mille tours, et des acrobates et des musiciens qui savaient tout par cœur et jouaient des chansons de tous les pays... Tout cela était amusant, mais Raymond aimait encore mieux entendre passer la Guite, la petite Guite : « Guiguerlegui! Voici des roses, des roses d'ombre, des roses d'or... »

Ce jour-là, au moment où Raymond pensait qu'on venait l'habiller pour le déjeuner, sa mère entra et dit : « Je vous guide... » à un monsieur qui avait un ruban rouge à la redingote, et derrière ce monsieur venait M. Texier. Et la maman dit à Raymond :

— Ce monsieur vient de Paris exprès pour te voir.

Et le monsieur regarda beaucoup Raymond, lui demanda comment il se portait; et Raymond se plaignit qu'il ne pouvait pas marcher, conta qu'il voudrait aller sur la Promenade, jouer auprès de la musique, que la nuit souvent ses yeux demeuraient

tout grands ouverts. Le monsieur voulut savoir comment Raymond respirait, et madame Texier l'engagea à mettre sa tête sur la poitrine de Raymond. Le monsieur voulut que Raymond toussât, et le petit toussa en riant, bien que cela lui fît un peu mal; mais le monsieur était très bizarre de venir de Paris, avec ces yeux sérieux et ce petit aspect de souris blanche, pour le faire tousser! Le monsieur n'était certainement venu que pour cela, car il partit aussitôt de la chambre, et il devait être bien pressé, car Raymond ne le vit pas à table, déjeunant comme ordinairement les messieurs qui venaient de Paris pour parler à son père. Certainement il n'était venu que pour l'entendre tousser, et Raymond trouvait cela très joyeux.

Vers la fin du déjeuner, après que Raymond eut mangé ses œufs à la coque et une toute menue côtelette de mouton, pendant qu'il mangeait des gâteaux que la pâtissière, une très bonne personne, cuisait exprès pour lui, tous les jours, parce qu'une fois il les avait trouvés savoureux, sa mère lui dit :

— Petit Raymond, cela t'amuserait-il de faire un grand voyage avec papa et maman?

— Oh! non!

— Pourquoi?

— Parce que je ne marche pas bien.

— Mais nous irons en chemin de fer.

— Alors, oui! Où irons-nous?

— Tu verras, dit le père.

— Nous partirons demain matin.

— Ne peut-on pas emmener la petite Guite? dit Raymond.

— Quelle petite Guite? dit le père.

— C'est la fillette qui vend des roses, la petite Bohémienne. Elle passe le matin.

— Ah! oui, se rappela le père; on ne peut pas.

— Mais, ajouta la mère, tous les jours que tu ne seras pas là, on lui achètera tout de même.

— Oh! oui, qu'on n'oublie pas! dit Raymond.

*
* *

C'est un train très rapide qu'a choisi M. Texier: en deux minutes on est loin de la ville, en dix minutes on a dépassé tous les villages que l'enfant connaît; des petits clochers d'ar-

doise qui jaillissent d'un carré de cimes touffues s'évanouissent, des files d'arbres courent en sens inverse du train; il y a de grands pâturages verts où des chevaux gambadent comme des fous. Il y a des gares où l'on s'arrête, et des gens viennent à la portière présenter des corbeilles pleines de tartelettes; et puis ça recommence. L'enfant, de la portière, regarde les gens qui posent la bêche pour le mieux voir passer; des chaumes étincellent, des meules brillent comme des feux de paille, on passe près de maisons qui se dissimulent vite derrière un vert rideau d'arbres, mais pas assez pour que les cygnes n'aient le temps de rider un peu leur étang, que le paon ne puisse éployer sa parure; de petits enfants sautent des perrons pour courir jouer avec le train, mais il y a sans doute de prudentes personnes qui les retiennent. On arrive à une gare : là c'est la ville, les rues, les gens causent gaiement.

— C'est ici que nous allons? dit l'enfant.

— Non, lui répond-on, ici nous prenons une voiture.

— Et où va-t-on avec la voiture?

— Au pays des fées, dit la mère en souriant.

On y va au grand trot de deux bons chevaux qui agitent la tête pour faire sonner leurs colliers de clochettes : cela fait une petite musique monotone et berceuse; et puis on passe à travers des plaines où de longues piques de bois sont enrubannées de feuilles, et si hautes que l'enfant s'extasie.

— C'est du houblon, dit le père.

Et l'enfant regarde. Mais voici un village : des coqs se ruent dans les rues, les poules s'effarent, des paysans saluent, et, sur une vaste bâtisse blanche, un oiseau blanc comme les cygnes, au long bec rouge, regarde passer la voiture.

— C'est une cigogne, dit le père.

Et puis la voiture va moins vite; ça monte, ça monte en lacets blancs parmi des haies, cela tourne toujours, le cliquetis des clochettes est très petit, très menu, les chevaux ont toujours l'air de tourner la tête l'un vers l'autre et de se consulter sur l'opportunité de continuer à monter. Enfin, voici plus d'air et de lumière, on voit des arbres qui sont très loin, et la voiture repart au grand trot; les chevaux sont contents, certes, et filent avec entrain. Voici de petites maisons toutes basses, avec de gros bonnets énormes de tuiles qui sont d'im-

menses greniers, et, sur chaque porte, l'enfant voit une femme assise entre des flammes rouges, jaunes, roses, qui sont des passe-roses, une femme qui file au rouet comme sur les images.

— Ah! voici le pays des fées! s'écrie l'enfant.

Et il a raison, car, sur toute une longue rue, dans la joie des fleurs, des femmes filent au rouet; en voici une qui file dans un jardin, parmi de vrais rosiers éclatants.

— Guiguerlegui! Qui veut des roses? s'écrie Raymond en éclat de joie.

Mais ce n'est sans doute pas le pays des fées, car la voiture court toujours bien vite. Le cocher, avec son chapeau de toile cirée, sa petite veste bleue à boutons d'acier, son gilet rouge, son pantalon de velours vert, a bien l'air qu'il faut pour un cocher de pays de fées. Mais on n'entend plus le bruit des roues de la voiture, et on ne voit plus le soleil qu'à travers une fine dentelle de feuilles. La voiture va très vite sur un terrain feutré de feuilles de pins.

— On ne peut pas s'arrêter? dit l'enfant.

— Non, dit le père; il faut nous presser; nous serions en retard pour le dîner.

Et voici la clairière et sa largeur verte, et des forêts basses de feuilles, et un petit bruissement d'eau, et les pas des chevaux sonnent sur une large route, entre les grands arbres où tous les oiseaux se sont perchés pour un adieu au soleil qui s'en va là-bas en agitant son manteau pourpre par la lumière plus tendre. Voici d'autres maisons, et tant de roses trémières, et tant de vieilles bonnes fées qui sourient à leur rouet, en cette grande rue! On aperçoit un pont tout vert et noir, tout moussu, d'une seule arche, sous lequel il fait très noir; mais c'est par-dessus qu'on passe, et en le traversant Raymond voit qu'il y a au fond une eau toute vert clair comme l'eau d'une pièce d'eau. Et l'on s'arrête dans une grande cour où il y a déjà beaucoup de voitures. Et c'est dans une très grande salle à manger, bien plus vaste qu'à la maison, que ce soir-là Raymond mange des truites et des côtelettes, et on lui donne des petits fruits des bois qui s'appellent des myrtilles et qui rendent la bouche toute noire, ce qui est très amusant. Et une belle dame vient qui est peut-être une fée, qui tient des roses à la main, qui demande à madame Texier quel âge a ce ché-

rubin, et si elle est parfaitement contente, et si le chérubin est content : il répond oui, et elle partage ses roses entre madame Texier et l'enfant, qui revoit brusquement la rue ensoleillée et la petite fillette qui accourt avec sa robe brune, son tablier rayé bleu et blanc, son éventaire et son bonnet blanc à bavolet, en chantant : « Guiguerlegui ! Voici des roses !... » Et il balance la tête, en chantonnant comme elle.

Comme il n'est pas tard, M. Texier décrète qu'on ira faire un petit tour dans la ville : et sur les portes encore, dans le jour finissant, ce sont des femmes au rouet, et des femmes devant des carreaux de dentellières ; mais ce ne sont plus de belles fées comme il y en avait sur la route et qui souriaient ! Celles-ci parlent et elles sont moins jolies. Elles devraient, non point parler, mais chanter. Madame Texier montre à son fils les merveilleuses choses toutes blanches qu'elles savent fabriquer de leurs doigts, et si agilement, et de l'estime pour elles revient à l'enfant. Dans l'intérieur des maisons où ils entrent, tout le monde s'évertue à ouvrir devant sa mère des tas de boîtes bleues d'où l'on sort des petits paquets de dentelles qui reposent sur des papiers d'un bleu céleste comme le ciel des images. Et sa mère les lui montre et lui demande si c'est joli; et tout le monde lui rit. Il y a des vieilles dames à lunettes et des fillettes ; et il est content de voir que son père a ordonné qu'on apporte tout cela le lendemain à l'hôtel : vraiment Raymond pense que son père est un homme important, à qui nulle part on n'a rien à refuser.

Et que le sommeil est différent, en ce pays des fées ! Là-bas, à la ville, c'est quelqu'un qui chuchote toujours, qui marmonne, qui fredonne avec ce tic-tac de la pendule qui est un tic-tac aigu et dur; on se retourne, on dort mal, il y a comme des gens dans la rue qui ne rassureraient pas si on était seul. Ici on est venu rouler l'enfant dans un drap fait des plus fines dentelles, et les fées qui s'en sont chargées étaient en toilette très simple, d'abord, jusqu'à ce que Raymond fît semblant de dormir; et puis aussitôt elles avaient revêtu les robes les plus éblouissantes, elles avaient consulté madame Texier qui, elle aussi, avait fait semblant de dormir et puis s'était réveillée; elle avait dit : « Vous revoici, mes belles ! Je ne vous avais pas revues depuis le baptême de mon petit Raymond; le voici...

Comme vous voyez, il est très bien portant; à présent, il voyage pour son plaisir. La vilaine fée Carabosse qui lui avait prédit qu'il irait à l'école, et qu'il aurait toujours mal à la tête, est partie pour un long voyage... et ne sait quand reviendra! — Heureusement! dit une belle fée. Et, d'ici là, monsieur votre fils sera un grand et fort jeune homme capable de s'en défendre... Nous avions souvent de ses nouvelles. — Oui, madame la fée? Et comment donc?... — Mais, madame, par la petite Guite, qui n'est autre que la fée Guiguerlegui! Elle est exilée sur la terre pour avoir mal gardé les fraises de la fée Morgane, dont elle était vassale et première jardinière; mais cela n'aura qu'un temps et elle peut venir une fois par semaine nous visiter et redevenir fée. Le reste du temps, elle doit porter sa robe de bure, son petit tablier, son bonnet à bavolet, mais cela ne durera pas, madame... A-t-elle au moins bien soin de passer tous les jours dans votre rue avec ses bouquets? — Ah! oui, mesdames les fées, bien certainement, elle passe bien gentiment et bien exactement. »

« Guiguerlegui! Qui veut des roses, des roses mousseuses qui viennent de loin, avec des petites perles dessus? Me voici! » Et la petite Guite entrait en éclatant de rire; elle jetait son bonnet, son tablier, et se diaprait d'une simarre de toutes les couleurs; elle prenait la moitié de ses roses et s'en faisait, avec une telle vitesse de doigts qu'elle semblait faire de la dentelle, un chapeau éblouissant où elle piquait des mésanges et des papillons. Elle s'interrompit en disant : « Suis-je bête! Raymond est là, je dois lui garder des roses! » Et elle en jetait, elle en jetait sur Raymond qui riait, lui en jetait sur les mains, sur la figure. Et Raymond les lui relançait, et la petite Guite riait en le jonchant tout de nouveau. « Et maintenant, Raymond, nous allons chanter; non, pas comme cela! Cela, c'est ma chanson triste comme je la dis dans la rue quand tu es malade et que j'en suis toute navrée. Mais maintenant que tu es grand et fort et que nous pouvons jouer tous les deux, chantons très haut, et joyeusement... »

— Guiguerlegui! s'écrie l'enfant.

Mais il lui semble que tout est noir; sa mère accourt avec une lumière, mais une petite lumière, et elle n'a plus sa belle robe couleur d'aurore.

— Où sont les fées? Elles sont parties? dit l'enfant.

— Oui, te chercher des jouets, elles vont revenir tout de suite, dès que tu dormiras.

— Et la petite Guite aussi?

— La petite Guite aussi. Mais fais semblant de dormir, et aussitôt elles reviendront toutes.

Et certainement madame Texier disait toujours la vérité. Dès que Raymond eut fait semblant de fermer les yeux, il vit toutes les fées qui jouaient à cache-cache dans la chambre. Et sa mère disait : « Faites attention de ne pas le réveiller, il dort pour de bon. » Et Raymond de rire. Et la petite Guite de rire : « Je sais ce qu'il en est. » Et elle prit Raymond par la main, et le mena cueillir des fleurs dans un grand et profond jardin ; et Raymond l'aidait inlassablement à remplir d'énormes éventaires avec des roses roses qui riaient et qui chantaient, et qui, une fois dans l'éventaire, faisaient, pour qu'on les crût sages, très sérieusement semblant de dormir. Et il y avait là des roses d'or, des roses d'ombre, des roses de treille, des roses de ruisselet, et de grands pans de lierre qu'ils détachaient, d'un seul coup, de grands murs qui, d'un seul coup, se recouvraient de lierre! Il y avait des roses qui allaient se cacher dans des viornes; Raymond les rattrapait très facilement et les amenait à Guite en lui disant : « La voici, la vilaine qui se sauve! » Et la vilaine était très jolie dans son embarras de rose grondée; et toutes les fées arrivaient là pour voir ce qu'il en était advenu, de la petite Guite et du petit Raymond. Et une qui était très belle dit à Guite : « Petite Guite, il faut t'en retourner dans le pays de Raymond. Emporte toutes les roses, et voici pour toi de très belles dentelles que tu coudras sur du papier pour en envelopper les bouquets quand tu viendras chanter près de la fenêtre de Raymond. » — Et tout le monde, sentant que Raymond allait avoir beaucoup de chagrin du départ de sa petite amie, chante une berceuse que chantait souvent aussi madame Texier; et alors Raymond s'endormit...

*
* *

Toutes ces clochettes, tous ces pas de chevaux, ces « hue », ces « dia », tout cet arroi invisible et bruyant de chaises de

poste, et le postillon, et cette vieille dame qui est vêtue de reflets changeants, qui a l'air si aimable parmi ses tire-bouchons gris à l'anglaise et qui éploie entre ses doigts tant de blanches transparences entre le jour et le sommeil, tout cela c'est naturellement, normalement, le pays des fées. Et le petit Raymond tend ses bras de toute leur longueur et tapote sur le bois de son lit : « Guiguerlegui! Qui veut des roses! » Et sa mère est là, tout de suite, naturellement : « Eh bien ! petit Raymond ? — Qui veut des roses, des roses de mon jardin?... » Et l'enfant se retourne et rit et ferme les yeux pour revoir passer la petite fée de sa rue, et puis les rouvre et s'accoude et entr'ouvre les rideaux de son lit. Au bruit, sa mère qui reconduit l'aimable vieille personne, se retourne, met un doigt sur sa bouche et l'enfant se dit : « C'est pour une surprise! » Il referme les yeux : ah! tout ce qu'on lui apporte! Voici un lézard qui passe vite, si vite qu'un petit campagnol n'arrive pas à l'attraper ; et le chat attraperait le petit campagnol par la queue, si la mère Michel courant avec son cabas n'attrapait la queue du chat qui volte et veut griffer, mais elle reçoit une merveilleuse claque ; et c'est le commissaire en personne, en sa robe noire, avec sa batte noire et sa toque noire et son rabat blanc. Et puis la petite marchande de roses qui s'écrie : « Guiguerlegui! Qui veut des roses d'or? Qui veut des roses d'ombre ? » Et le commissaire en tombe sur le nez ! Ah! c'est trop fort! La petite Guite est en train de battre le commissaire! Quel courage et quelle force elle contient, cette petite Guite ! Et sa force procède de tout ce soleil qui l'environne, qui l'éclaire, qui la nimbe, qui la grandit. Elle paraît danser dans un rayon de flamme.

— Chasseur diligent, que fais-tu à l'aurore? tonne une voix, la voix bien connue de M. Texier.

Et Raymond se réveille en sursaut.

— Eh bien, lui dit son père, chasseur diligent, que fais-tu à l'aurore?

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Eh bien! tu dors, mais il faudra te lever.

— Une histoire, une histoire d'auberge! s'écrie l'enfant en riant.

— Eh bien! la voilà : il y a dans une auberge un petit

garçon qui est si content de dormir qu'à midi il n'est pas levé.

— Ce n'est pas moi, dit Raymond.

— Non, car il est onze heures et demie.

— Qu'est-ce qu'on lui a fait, au petit garçon qui ne s'est levé qu'à midi ?

— On lui a coupé les bras et les jambes.

— Et à celui qui ne s'est levé qu'à onze heures et demie ?

— Eh bien ! son père est venu lui dire poliment : « Monsieur de Raymond, jeune prince royal d'avenir, veuillez être assez bon pour bien vouloir condescendre à vouloir bien venir déjeuner ; la cour et les œufs vous attendent. »

— Bien ! dit Raymond ; mais où était sa mère pendant ce temps-là ?

— Je ne sais pas.

— Je parie que c'est elle qui rit derrière le rideau.

Et, en effet, c'était sa mère qui sortit du rideau, lequel était de même étoffe que le ciel du pays des fées. Et Raymond dit très gravement :

— Alors, je veux bien qu'on me lève, mais qui est-ce qui va aider maman à m'habiller ?

— Mais moi ! dit son père.

— Eh bien ! dit Raymond, nous n'avons pas bientôt fini.

— Allons, dépêche-toi, moucheron ! dit son père.

Et l'enfant, très sage, de ralentir un peu sa toilette par des essais d'imitation. Et sa mère :

— Petit Raymond, tiens-toi tranquille, sans quoi tu n'auras pas ta surprise.

— Ah ! c'est midi... Alors, maman, je devine ce que c'est : tu as fait venir la petite Guite ?

— Ah çà ! mais il en est fou de sa petite Guite ! dit le père. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— C'est sa distraction... Mais la petite Guite n'est pas ici, mon chéri !

— Si, maman, elle y est.

— Bien, mon chéri ; tu es prêt, allons déjeuner. Si tu la vois, tu lui achèteras des fleurs.

Et c'est une grande table où il y a bien des gens très laids, où il faut faire attention. Heureusement que M. Texier est là pour ramasser la cuiller, et, de l'autre côté, maman, pour

surveiller la fourchette, qui tombent toujours, qui ont un penchant déterminé à tomber dès qu'on les touche. Et il y a un curé qui a l'air terrible, et un gros monsieur tout rouge, et puis, plus loin encore, d'autres personnes. On ne leur parle pas, ils mangent, ils font des gestes là-bas, entre eux : ce doit être des personnages du Guignol. Et ce déjeuner est long. Il y a un rayon de soleil qui s'amuse avec un chien, de l'autre côté de la fenêtre : ils jouent à saute-mouton ; de près, ce doit être très curieux. Enfin, c'est fini, on se lève. On va vers le rayon de soleil, et M. Texier frappe dans ses mains. Aussitôt, car M. Texier est tout-puissant, le chien se sauve, et voici à sa place un petit âne tout fanfreluché de rouge, sur lequel M. Texier, qui est très fort, assied le petit Raymond.

— Je vais peut-être tomber, dit l'enfant.

— Non, dit le père, je suis là.

Alors l'enfant, très content, emprunte la canne de son père, qui est d'un bois distingué, avec un pommeau d'ivoire très comme il faut, et agace l'âne qui, habitué à bien d'autres sévices, se borne à pointer les oreilles en avant comme pour montrer qu'il ne craindrait pas de foncer contre tout danger, mais que c'est un petit enfant qui le houspille et que, par conséquent, il dédaigne et même ne s'aperçoit pas : à preuve, cette herbe qu'il happe distraitement entre deux pavés et que personne n'ose l'empêcher de brouter.

Et le petit âne monte, monte entre des rangées de pins. M. Texier a l'extrême obligeance de ramasser toutes les pommes de pin qui échappent à l'attention de madame Texier, car Raymond a exprimé le désir d'en emporter quelques-unes. M. Texier a allumé un cigare, et Raymond veut bien le prévenir qu'en se baissant avec ce brasier à la bouche, il court le risque de mettre le feu à la forêt.

— Elle est assurée, dit le père.

Et Raymond se tranquillise.

— Où allons-nous ? dit Raymond ; encore au pays des fées ?

— D'autres fées, dit la mère.

Et les voilà bientôt dans un drôle de petit village qui carillonne tout seul, avec de très petites maisons basses et de gros bonnets de chaume qu'elles portent tout de travers ; et dans chacune il y a un petit homme qui a un œil infiniment

plus gros et plus clair que l'autre et qui est penché sur un établi. O force miraculeuse de M. Texier! Dès que M. Texier parle à un de ces hommes, il reprend deux yeux parfaitement ordinaires, il pose un grand œil clair sur la table, et il fait jouer un tas de pendules, de petites pendules de bois qui chantent, qui chantent le même air que M. Texier a l'habitude de chanter. Seulement, elles ne le finissent pas : sans doute, M. Texier les intimide.

Ces pendules s'entr'ouvrent, et Raymond voit sur des balcons de petits personnages, des hommes, des paysannes, qui poussent un volet, et saluent; qui dansent, ouvrent et ferment des portes. Ils sont très drôles, mais enfin ce n'est pas le pays des fées, et c'est avec plaisir que Raymond retrouve son âne qui gambade à l'idée du retour, qui fait semblant de vouloir entrer dans toutes les maisons, qui joue à se laisser tirer par la bride, qui danse, qui veut, comme Raymond, et en même temps, voir ce qu'il y a en haut des talus et qui fait tout de si bonne grâce que Raymond rit, que M. Texier rit. Il y a au ciel un oiseau qui fait de grands cercles : sans doute c'est un aigle ; mais M. Texier est là pour défendre le petit ânon, et c'est certainement à cette particularité que le joyeux petit ânon dut de revenir sain et sauf à la ville. Car les aigles, c'est fort et méchant; et malgré cela, l'âne revint jusqu'à l'hôtel, y déposa le petit Raymond et aussitôt repartit en courant, en sautant pour aller jouer. Et il avait bien raison, car le petit Raymond courut aussi, — hélas! quelques pas seulement! mais il y avait longtemps qu'il n'avait si bien couru. Et quand il vit que l'âne voulait aller jouer trop loin, il se rapprocha, se jeta dans les bras de sa mère, puis continua à jouer auprès d'elle; et sa maman pleurait de plaisir de l'avoir vu si joyeux et si alerte.

*
* *

— Allons, mon ami, toussez un peu.

Et Raymond reconnut tout de suite cet homme qui était venu pour le voir et l'entendre tousser.

— Allons, mon ami, comment toussez-vous?

Et Raymond toussa en riant de toutes ses forces ; et l'homme de l'art le frappa sur l'épaule en disant :

— Là, là, mon bon ami, nous sommes un des plus solides gaillards qui aient jamais été à l'école. Demain, s'il plaît à Dieu, nous pourrons y faire un petit tour, histoire de nous y réhabituer.

Il paraît que cet homme jouissait d'une énorme influence dans la famille, car M. Texier dit tranquillement :

— Soit ; il ira le matin, un peu.

Et madame Texier ajouta :

— Comme tu voudras, mon ami.

Et Raymond se sentit sans défense contre cet homme qui revenait exprès de Paris pour l'envoyer à l'école.

L'école, c'est un grand endroit clair et spacieux. Au mur, il y a toute la France sur une carte et le monde entier sur une autre. Il y a des rangées de banquettes, il y a une chaire d'où le maître, M. Marlier, parle avec abondance ; il y a des mouches en multitude et des plus curieuses, infiniment plus amusantes que celles de la maison. Elles savent bien qu'à l'école on ne pourra pas les attraper parce qu'il est défendu de quitter sa place et de courir. Alors, elles font de petits cercles autour de la tête en murmurant toujours : leur bourdonnement, cela n'a aucun intérêt à la maison, mais à l'école, ça parle des bois où l'on pourrait se promener, parmi des frémissements de jolis papillons couleur de lait, de lumière, couleur de belles robes.

Les papillons ont d'autres habitudes que les mouches : ils n'aiment pas l'école, ils n'entrent jamais dans la salle ; mais on en voit qui se secouent comme des brindilles de joie, comme des étincelles de soie, tout près des grands arbres de la cour. Ils ont bien raison. Qu'il doit y avoir de beaux papillons sur l'éventaire de la petite Guite, qui certainement parcourt déjà la ville ! Qu'elle serait jolie, si elle passait sous ces grands arbres, sur la silencieuse pelouse ! Les feuilles ont de drôles de mouvements ; il y a des branches qui paraissent saluer le petit, et il leur esquisse un tout petit signe, et la branche a compris, car elle répond aussi d'un léger signe. Et l'enfant regarde la solennelle et noire pendule qui sonne tout de même l'heure de la liberté. Cette pendule aussi n'est

pareille à aucune autre : tout ce qui est à l'école est dissemblable de tout ce qui se trouve ailleurs. Cette pendule, au lieu d'avoir une jolie statuette dessus, une marquise de porcelaine toute poudrée, fleurie, avec un bel éventail à la main, comme la pendule de madame Texier, qui est la plus jolie pendule de la ville, elle est sombre, elle possède un cadre noir, noir comme la redingote du monsieur de Paris, un ventre blanc et rond comme le ventre du monsieur de Paris, et elle a l'aspect dur, avec ses aiguilles si droites, au lieu que les aiguilles de la pendule de madame Texier sont ouvrées, tressées, manigancées si joliment! On dit que la pendule de madame Texier est « du temps » : qu'est-ce que cela veut dire ? Et celle-ci, est-elle du temps ? du temps si long !... Et l'enfant rit ; et de la pendule il saute à penser à la gouvernante des demoiselles Clérot, qui est noire aussi, et vaste et sévère, qui ouvre la bouche très large, pour en projeter des éclats de voix de chantre. Et la pendule sonne très grave, très régulière, les onze coups, et c'est une bousculade. Et Raymond, qui n'a pas encore de livres à ranger, est tout de suite dehors et tombe aux mains de sa bonne, tandis que le ciel, très heureux que la classe soit terminée, sourit plus bleu, plus blanc, et que les cloches de la ville sonnent gaies, de sonorité joliette, comme un matin de jour de fête, alors que les servantes babillent en robes claires sur le pas des portes, que les demoiselles se regardent au miroir avant d'aller à la messe, et qu'on sent par toute la ville monter et se répandre l'odeur de bonnes pâtisseries.

Et tout est en fête : le drapeau de la recette générale se tord joyeusement ; un charretier qui monte la rue, le fouet aux épaules, mange un énorme chanteau de pain, un démesuré morceau de gros pain bis ; et ses joues enflent et les veines de son front se gonflent, que c'est merveille. Et ses chevaux sont superbes et forts dans leur harnachement passementé de grosse laine bleue ; et Raymond constate gaiement qu'il va plus vite et les dépasse. Sur la place Sainte-Ségolène, c'est une gaieté éblouissante. Il y a des petites filles qui jouent au furet sous le portail de l'église, il y a des tas de petites marchandes assises derrière leurs paniers : la bonne, Ketterl, qui vient de loin, du Palatinat, et qui est musarde dans le tréfonds

de son âme, arrête M. Raymond devant toutes ces curiosités. Et voilà qui est bien plus beau que tout : il y a là un paysan qui veut vendre deux petites chèvres blanches, toutes petites, toutes blanches, qui tirent sur leur corde en se cabrant, qui veulent jouer avec le petit Raymond.

— Achetez-les, Ketterl ! dit l'enfant.

La vieille Ketterl voudrait bien, elle convient que ce serait bien amusant de faire courir les petites chèvres sur le beau tapis, dans la grande chambre de M. Raymond ; mais elle n'ose pas, elle demandera à madame Texier. Et tous les deux s'éloignent avec regret, avec un gros regret; et Ketterl voit le petit Raymond si navré de n'avoir pas son jouet vivant que, nonobstant ses instructions sévères, elle s'arrête avec M. Raymond chez un pâtissier tout de blanc vêtu qui témoigne d'un grand bonheur à voir M. Raymond si « forci, » et se déclare très honoré que ses gâteaux lui plaisent.

On a fait à peine quelques pas que voici, mais oui ! voici bien M. Texier lui-même, sa redingote flottante sur son gilet blanc, son lorgnon d'or, son chapeau de paille et toute sa démarche de confort et de puissance. C'est M. Texier qui a voulu venir à la rencontre de son fils pour voir comment l'école lui a réussi. M. Texier a tout quitté pour cela, et, quoique ce soit pour son fils, la vieille Ketterl en manifeste à l'enfant une surprise toute mêlée d'admiration. Ce que cela peut coûter à M. Texier, cette heure prise sur son temps ordinairement voué au labeur, cela ne peut se calculer exactement; et Ketterl rentre en elle-même davantage encore pour réfléchir et à son humble condition et aussi au plaisir qu'il y a pour elle à défiler avec un aussi beau petit garçon devant un père si puissant. M. Texier est selon son habitude aussi débonnaire que fort : c'est lui qui continuera à reconduire monsieur son fils par le plus long chemin, celui des écoliers. Et Ketterl trottine, trottine vite vers la maison, où il y a tant de travaux urgents ! M. Texier est bien libre de prendre le chemin qui lui convient; ce n'est pas comme Ketterl, qui doit suivre la route la plus courte. M. Texier est libre d'acheter sur l'heure les deux petites chèvres blanches, de passer chez un monsieur et de commander une petite niche pour les loger. En attendant qu'on apporte la niche et les chèvres,

M. Texier veut faire une petite promenade avec son fils, et les voilà sur une grande et belle place où se trouvent la préfecture et le théâtre, où un grand jet d'eau pleure toujours. Et des messieurs graves et sérieux s'y promènent, et tout le monde se salue, et un très vieux monsieur vient vers M. Texier.

— Bonjour, monsieur le maire, dit M. Texier.

— Bonjour, monsieur Texier; vous vous promenez, c'est bien rare de votre part!...

— Oui, je suis toujours occupé; mais aujourd'hui j'avais mon petit garnement qui retourne à l'école pour la première fois, après une longue convalescence, et je suis venu à sa rencontre.

— Il est bien gentil; quel âge a-t-il?

— Sept ans.

— Et qu'en pensez-vous faire?

— Oh! un travailleur comme moi; il continuera ma maison quand il sera grand.

— C'est très bien, cela, vous avez raison; le pays n'a pas besoin de tant de médecins et d'avocats, il nous faut des chefs de maisons de commerce... Je serais heureux, monsieur Texier, que vous fissiez partie du conseil général.

— Oh! je n'ai pas le temps.

— On m'a dit, monsieur Texier, que vous veniez encore d'acheter quelque chose.

— Oui, dit Raymond, papa m'a acheté deux chèvres blanches, et je demanderai à maman d'acheter la petite voiture.

— Ah! le rusé! dit son père. Oui, monsieur le maire, j'ai acheté la maison à côté des deux miennes, je veux indemniser les locataires, et, de bas en haut, j'installerai tout un bazar agricole et ouvrier. On y trouvera tout, depuis le sécateur et la faucille jusqu'aux instruments aratoires à vapeur.

— Vous aurez à faire, monsieur Texier, pour habituer nos paysans à ces grosses machines.

— Avec le temps, on arrive à tout, monsieur le maire.

— C'est d'une bonne initiative, monsieur Texier; c'est ainsi qu'il faut entendre le commerce... Avec beaucoup de prudence et beaucoup d'audace, on arrive à tout.

Les deux messieurs se sont dirigés vers une jolie placette qui allonge vers la berge de la rivière quatre rangées de beaux

marronniers. Il y a des bancs, ils vont s'asseoir un instant.

— Joue, Raymond.

Raymond joue à ramasser les coques épaisses et vertes des marrons et s'amuse à leur ôter leurs inoffensifs piquants. Et M. Texier raconte à M. le maire son rêve de magasins immenses, d'une Thèbes aux cent portes vitrées battant sans cesse au milieu de la ville, plan réalisable, prochainement réalisé... Et Raymond s'enorgueillit, sa petite imagination lui bâtit un palais.

— Guiguerlegui! Qui veut des roses?

Voici la petite Guite avec son éventaire. Elle n'ose pas s'approcher des puissants messieurs, mais elle voudrait bien offrir ses fleurs à Raymond. Et Raymond laisse tomber sa collection de marrons et de feuilles et court vers la petite Guite.

— Bonjour, Guite.

— Bonjour, monsieur Raymond. Vous voilà guéri, vous voilà en premenade...

— Oui, Guite, je reviens de l'école... Tu n'y vas jamais, à l'école?

— Oh! non, on n'a pas le temps. Il faut rester entre de grands murs; c'est bon pour des gens comme vous, monsieur Raymond!

— Je sais bien, — dit Raymond d'un air capable, — mais on ne s'y amuse pas. Quand je serai grand, Guite, je ferai tout ce que je voudrai, je n'irai plus à l'école; je viendrai te prendre et nous irons ensemble chercher des roses, et tu n'auras plus besoin de courir la ville pour les vendre, je te les achèterai toutes.

— Raymond! appelle M. Tixier.

— Papa, achète des roses à la petite Guite.

— Oui, soit!

Et M. Texier est assez bon pour couper sa conversation et acheter des roses à la petite Guite, qui s'en va, qui n'ose pas rester, mais qui s'en va à regret, en chantant toute sa chanson. Et Raymond voudrait bien s'en aller avec elle, mais il n'ose pas : que dirait son père? Et il ramasse mélancoliquement ses marrons et ses feuilles, en regardant d'un air d'envie le bouquet que son père tient à la main, qu'il

a l'air de promener aux quatre coins de l'horizon en de volubiles explications, jusqu'à ce qu'il se lève, prenne la main de Raymond et le ramène à la maison. Et comme M. le maire et M. Texier font route ensemble, le petit Raymond s'ennuie; et ce qu'il cherche de tous ses yeux, en suivant les deux hommes qu'il n'écoute plus, c'est la petite Guite et sa chanson.

***

Raymond a fait un très mauvais rêve : M. Marlier, qui est à l'ordinaire très gentil, est venu. Il a exigé absolument que Raymond apprît sur-le-champ sa leçon, ce qui est tout à fait impossible, vu que de méchantes femmes piquent Raymond avec de grandes aiguilles. Et Raymond se retourne dans son lit, objecte que ce n'est pas l'heure de l'école, que M. Marlier devrait chasser les méchantes femmes. Mais M. Marlier, au contraire, déclare qu'il les a amenées, qu'on piquera Raymond avec de grandes aiguilles tant qu'il ne travaillera pas. Et le petit garçon pleure; sa mère accourt, elle le débarrasse de M. Marlier, elle promet qu'on n'ira plus à l'école; mais il reste à l'enfant une grosse douleur derrière la tête : on dirait qu'elle ne tient plus, qu'elle ballotte sur les épaules, qu'elle est vide.

Il se sent tout petit, il se sent tout faible; et puis, tantôt on le brûle avec des charbons, tantôt on lui retire ses couvertures et il est glacé de froid. Sa mère lui prend les mains et le console; mais, à un lancinement déjà éprouvé, Raymond comprend que c'est la maladie qui revient. Il a peur dans la chambre noire, il supplie qu'on allume plus de lampes. Il est certain qu'il y a là quelqu'un d'invisible qui lui en veut. Non, ce n'est pas Croquemitaine. Il est inutile de lui persuader que Croquemitaine est inoffensif, que Croquemitaine n'a rien à faire avec lui. Il sait qu'il y a là dans un coin une vieille femme, très vieille, très lézardée, avec de très vilains petits yeux rouges, qui a une main de feu et une main de glace. Il l'a déjà vue et ce n'était pas en rêvant : c'est la vilaine Carabosse qui a prédit qu'il aurait toujours mal à la tête, qu'il vacillerait toujours sur ses petites jambes, c'est la vilaine fée qui ne veut pas qu'il soit un jour un grand roi

puissant du pays des fées, un grand roi qui viendrait s'installer dans les magasins de son père, et qui mènerait par la main avec lui la fée Guite et la ferait asseoir au milieu, là où il y a des pièces d'étoffes qui sont pendues comme les dais d'un trône, et la ferait reconnaître reine par tous les commis.

— Où est Guite, où est la petite Guite?

— Mais elle n'est pas là, mon chéri.

— Qu'on aille la chercher tout de suite.

— Mais elle dort, mon ami, la petite Guite. Si on va la chercher maintenant, demain elle sera malade... Demain on la fera venir, avec toutes les fleurs de la campagne!

— Oui, dit l'enfant, mais c'est bien long.

Et M. Texier, qui est là, qui ne peut rien contre la vilaine fée, M. Texier, qui n'est qu'un homme, marmotte :

— Qu'est-ce qui a fichu cette idée dans la tête de cet enfant?

— Personne, mon ami, dit madame Texier, personne. Tu as été enfant...

— Oui, mais pas enfant à ce point !

— Calme-toi, calme-toi, mon ami, ce n'est rien, c'est un malaise...

Et M. Texier se penche à l'oreille de madame Texier :

— Non, demain, à la première heure, ça pourrait le gêner, le frapper... Il va dormir un peu.

Mais Raymond ne dort pas, il ferme les yeux ; il ne dit rien parce que personne ne peut l'aider, que personne ne comprend rien. Il se fait tout petit pour éviter la mauvaise fée qui tourne dans la chambre en lançant de mauvais regards. Pourvu qu'elle ne touche pas la tasse qu'on lui prépare !... Ah! elle s'en est approchée. Raymond a bien vu dans la fumée ses petits yeux verts et rouges, il repose la tasse.

— Maman, maman, la mauvaise fée y a jeté quelque chose ; non, ne me force pas, ne pleure pas.

— Mais je ne pleure pas, petit.

— Je croyais... Je veux dormir.

Et Raymond ferme les yeux, il ne sait s'il dort, il lui semble que son ennemie a imprimé au lit un insupportable balancement. Pour ne pas tomber, il saisit la main de sa mère, puis pose sa tête sur l'épaule de sa mère pour échapper

à la grosse bête velue qui bourdonne, et, tout en somnolant, il pousse de petits sanglots.

C'est au matin peut-être; il n'en est pas sûr : il fait si peu de soleil ! C'est grisâtre à travers les lourds rideaux. Quelqu'un lui touche le poignet, et il voit un grand monsieur noir : celui-là, il le reconnaît, c'est un médecin de la ville. Le médecin regarde et fait comme le monsieur de Paris : il écoute dans la poitrine du petit Raymond. Et Raymond comprend que pour quelque temps on ne le mènera plus à l'école.

— J'ai eu tort de l'y envoyer, dit M. Texier.

— Sans doute ! dit le médecin ; ces messieurs de Paris vont trop vite en besogne : ils vous guérissent trop vite, et la rechute vient... Mais cela ne sera rien, mon petit ami. Aimez-vous aller à l'école?

— Oh! non!

— Eh bien! vous n'irez pas; vous irez à la campagne dans un grand jardin.

— J'aurai mes chèvres?

— Oui, tu auras tes chèvres.

— Et la petite Guite viendra?

— Et la petite Guite viendra...

Près d'une large pelouse M. Texier a fait placer une belle cage d'or où il y a des oiseaux bleus, des oiseaux qui ont une goutte de sang au cou, des oiseaux rouges et verts, des oiseaux presque roses qui scintillent de perchoir en perchoir; et sur la pelouse on a planté deux piquets, et les chèvres blanches sont là, attachées, qui s'élancent sans cesse pour venir jouer, mais leur chaîne les retient, et elles restent droites, une minute, les pattes levées, pour retomber à quatre pattes et tout de suite se dresser encore. Raymond est étendu là dans un grand fauteuil, sous un pâle soleil, et la petite Guite est tout près. Elle va, vient, va chercher des fleurs, en fait des couronnes et des bouquets qu'elle apporte au petit Raymond.

La petite Guite a toujours son bonnet à bavolet, sa jupe de bure, son tablier rayé, mais cela a l'air plus neuf. Et quand Raymond s'éveille, elle lui chante sa chanson. Elle n'en sait pas d'autre aussi bien que celle qui est sa chanson ordinaire et comme sa voix; mais elle cause aussi très bien; on voit

qu'elle connaît admirablement le pays des fées; elle est sûre qu'il est très facile de guérir d'un coup, mais cela se fait toujours très à l'improviste. Il faut que l'enchanteur qui doit être le vainqueur de la fée Carabosse soit prévenu, et l'enchanteur peut être occupé bien loin, dans des caveaux, à compter son or; ou bien il peut — car la fée Carabosse est puissante et rusée, — s'être blessé dans une chute au fond d'un caveau, dans un fossé tout exprès recouvert de feuilles, et avoir été aussitôt enchaîné par les serviteurs de la fée Carabosse; il peut dans un grand dîner, avoir bu par mégarde — s'il n'a pas pensé à regarder le chaton de sa bague, où il y a une escarboucle — quelque poison qui l'a changé en bête.

— Alors, dit Raymond, le bon enchanteur, c'est peut-être une de ces chèvres qui voudraient venir et qui ne peuvent pas; ou peut-être un de ces beaux oiseaux.

— Mais comment le savoir? dit Guite sérieusement.

C'est plus tard, c'est dans le calme des soirs d'hiver, à la ville. Raymond est étendu sur un grand divan, on fait bien attention que la chambre soit toujours chaude; madame Texier crie dès qu'on ouvre une porte, dès qu'on fait un peu de bruit. On a changé le costume de la petite Guite, mais on lui a gardé son petit bonnet et son tablier. Souvent madame Texier ouvre lentement le piano et elle joue à Raymond de la musique très douce, très douce, qui berce, qui finit presque par assoupir, de la musique qui ouvre au petit Raymond la porte du rêve. Il est arrivé bien des messieurs de Paris, décorés, et qui sont venus voir le petit Raymond, le faire tousser, essayer de le faire marcher; et Raymond sait qu'il a été très malade, que sa convalescence sera longue. M. Texier vient souvent dans la chambre. L'enfant a entendu dire qu'on a ajouté encore de bien plus grands magasins, mais il ne peut tout se rappeler très exactement, car il a souvent très mal à la tête.

Quand est revenu le printemps, on est retourné à la campagne, on a fait de nouveau sortir le petit Raymond; il a une voiture avec un petit cheval qui va toujours très lentement. Madame Texier y monte avec lui, et aussi la petite Guite.

Souvent ils vont vers la ville à la rencontre de M. Texier qui vient à pied de sa maison de commerce.

M. Texier est triste, il est soucieux. M. Texier dîne presque en silence, il regarde son fils et la petite Guite qui le sert et le soigne comme une sœur très dévouée.

Et M. Texier, qui réussit dans son rêve de Thèbes aux cent portes battant au milieu de la ville, M. Texier, qui travaille avec un acharnement d'autant plus violent qu'il est désormais sans but, qu'il ne peut se dissimuler la gravité du mal qui emportera tôt ou tard son fils, regarde la petite Guite avec une certaine affection. Il regarde le seul jouet vivant qu'il puisse, avec toute sa fortune, mettre à côté de son fils pour lui adoucir la vie en attendant le fatal dénouement. Et M. Texier se ronge d'être ainsi sans armes contre la destinée ; il se plonge dans ses idées de travail, de Babylone commerciale ; pour rompre le lourd silence, pour que Raymond ne comprenne pas trop cette lourde douleur, il explique sans conviction des idées nouvelles à madame Texier que cela n'intéresse plus; et durant qu'ils se regardent mélancoliques, Raymond s'assoupit, et la petite au bonnet à bavolet, au tablier rayé, qu'on lui renouvelle comme un costume amusant et pittoresque, murmure pour bercer le petit infirme :

— Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses d'ombre, qui veut des roses d'or, qui veut des roses au cœur de rêve, qui veut des roses de forêts, qui veut des roses de clairières, qui veut des roses de lumière, qui veut des roses qui marchent et dansent?

Et le petit Raymond s'endort, pâle, maigre, et repart comme tous les soirs vers le pays des mauvaises fées.

GUSTAVE KAHN

UN SIÈCLE D'ART[1]

Tandis que le romantisme va chercher fortune à travers le monde, un art plus modeste est revenu au foyer, et dès lors tout s'apaise, tout s'ordonne et s'éclaircit. Un principe rationnel dirige les volontés qui, ramenées vers un but logique, ne perdent plus rien de leur effort. Nous allons marcher maintenant sur un terrain solide.

L'école que l'on appelle d'ordinaire école de 1830 remonte en fait un peu plus haut, vers l'année 1824. Elle naît au moment où la sensibilité affranchie s'épanche, où l'émotion des poètes fait chanter les mots et les strophes; comme leurs prédécesseurs immédiats, comme les romantiques purs, les artistes de cette génération s'inspirent du lyrisme passionné qui est l'âme de l'époque; mais ils savent mieux ce qu'ils aiment, ils poursuivent une vérité à la fois plus simple et plus générale. Ils inventent moins, ils pénètrent mieux par l'imagination sympathique le sens intime des choses, surtout ils observent davantage. Épris des réalités prochaines, ils ne se mettent pas en quête de sujets singuliers ou littéraires. Le premier venu peut les comprendre, car ils parlent le langage le plus humain et le plus naturel, et réveillent en nous des souvenirs communs à tout homme, à tout enfant pour mieux dire. Leurs thèmes sont vieux comme la création, et jeunes

1. Voir la *Revue* le 1er septembre.

comme elle. Ils débutent à petit bruit et sont à peine écoutés d'abord dans le fracas des théories. Ils sont pourtant le ferment caché et le sel de l'art français.

On était en pleine bataille romantique. Des chefs illustres se disputaient l'hégémonie, lorsque les paysagistes anglais nous apportèrent du nouveau. Déjà de petits maîtres, William Reynolds, Bonington, devenu des nôtres, avaient fait goûter en France la délicatesse de leur métier et la poésie de leur sentiment. Au Salon de 1824, entre le *Massacre de Scio* et le *Vœu de Louis XIII*, Constable exposait plusieurs toiles : ce fut une révélation. Tous ceux qui étaient las du paysage classique dégénéré admirèrent cette exécution large, cette interprétation libre, cette émotion sincère. Des ciels profonds, des cottages, des verdures humides, des grèves nues balayées par les brises de mer, la beauté des perspectives ouvertes et des lumières épandues, c'était bien là ce que l'on voulait vaguement et ce que personne n'avait su dire. Flers, de Laberge, Paul Huet, Rousseau, etc., ces jeunes peintres qui cherchaient leur voie, étudièrent, copièrent même ces œuvres qui répondaient à leur secret désir, et qui trouvaient un public prêt à les comprendre : lorsque Constable prononça la formule magique, en France on la balbutiait déjà.

Demarne et Valenciennes, Bidault et Bertin avaient fait leur temps. La fausse Hollande et les sites arrangés qui déjà pouvaient passer pour fossiles après Jean-Jacques, après Chateaubriand, devenaient quelque chose de lamentable et de comique. Dès le début du siècle, Gabriel Moreau avait peint des vues de Meudon, d'un style simple et large. Georges Michel, dont la Centennale affirme si nettement le rôle de précurseur, désertant les froides Tempés, s'était mis à l'école des Hollandais, et non seulement de Ruysdaël et de Van Goyen, mais de Van der Meer et de Rembrandt. Ce brave peintre, que ses contemporains ignorèrent, épris de Montmartre et de ses moulins, hasardait quelques pointes vers la mer, et revenait toujours à la banlieue de Paris, à ses plaines qu'il interprétait en poète. Il peignait avec un vrai sentiment rustique, dans une matière grasse et fine, tantôt plus argentée et tantôt plus vermeille, des terrains solides et fuyants, des horizons vastes, des ciels arrondis, mesurés par des nuées d'orage.

Des formules hollandaises appliquées à des paysages français, c'était déjà beaucoup, ce n'était pas tout à fait cela. Paul Huet, tout romantique de sentiment, mais rallié au réalisme délicat de Constable, rend plus fidèlement la couleur de son pays normand. Il traduit les clartés, les transparences légères, « les pluies soleillées » des ciels du Nord. S'il mêle un peu trop de drame et d'élégie à la nature, s'il l'idéalise en allongeant les formes, avec un goût trop marqué du décor de théâtre, il a toujours cette grâce émue et fine qui parlait au cœur de Michelet et de Sainte-Beuve.

La vraisemblance, la simplicité parfaite ne triomphent décidément qu'avec le bon Corot. Je ne vois pas de nom supérieur au sien dans l'histoire de la peinture du siècle, pas plus qu'au siècle précédent il n'en est qui prime celui de Chardin. Tous deux ont eu le don exquis et rare de la bonhomie et par là ressemblent au poète que Taine jugeait le plus français de tous. Corot est inimitable dans sa naïveté savante; il pénètre, quand il semble effleurer, et, tout en voltigeant sur les choses, il prend d'elles leur esprit et leur essence. Il eut aussi le privilège de ne pas vieillir et de goûter toujours en enfant la nouveauté du monde. Il est l'amant qui s'éveille au point du jour pour surprendre la nature à son réveil. Il se compare à l'alouette qui chante au-desssus du sillon, et son œuvre, conçue dans la joie, a bien, comme un chant d'oiseau, la spontanéité divine de l'instinct.

Dans notre école de paysage, Corot est un peu à part. Il voit de plus haut, et cherche quelque chose d'universel. Nullement hollandais, il ne s'attache pas au caractère spécial d'une région. Il se plaît aux larges accords, conformes au mouvement harmonieux de sa pensée. De là sa prédilection pour les heures mi-voilées, où rien n'éclate, où rien ne s'accuse durement, où les masses se groupent d'elles-mêmes, où les tons locaux en s'atténuant ne laissent subsister que des valeurs. Alors les rythmes dominants parlent plus haut, les accidents particuliers se soumettent aux lois générales qui régissent les formes et les clartés : et dans ce calme profond l'unité de la nature apparaît. Aussi pourra-t-il reproduire sans nous lasser ses chers étangs de Ville-d'Avray, et, sur un même thème, broder des variations à l'infini. Corot

est le plus musicien de nos peintres. On dirait qu'il perçoit, par un sens inné des correspondances, la sonorité des ondes lumineuses. Tout en fredonnant devant sa toile, il suit dans la souplesse des arabesques le dessin d'une mélodie, il enchaîne des tons qui s'appellent et se font écho.

Ce charme musical est le don propre de Corot. Depuis les premières toiles italiennes jusqu'à la *Biblis* de 1875, sa manière évolue de la précision jusqu'aux plus enveloppantes synthèses. Mais déjà, dans ces vues de Rome et de Tivoli, où les lignes horizontales se profilent si nettement sur des ciels fins, où le rose violacé des briques et la blancheur des villas s'étagent au-devant des horizons bleuâtres, où les cyprès dressent leurs sveltes fuseaux, déjà vous trouverez ces modulations limpides qui rendent le son pur du cristal. A cette enivrante Italie, qui l'attira d'abord et le retint par la noble architecture de ses formes, Corot devra son goût indélébile de grâce et d'eurythmie, son constant amour des luminosités sereines. Mais c'est à nos ciels brumeux qu'il empruntera l'ambiance étoffée et moelleuse, le lointain vaporeux où la couleur a plus de résonance, et qui sert de base harmonique au chant des notes claires.

L'œuvre de Corot est une et variée. Qu'il parcoure l'Artois, la Sologne ou l'Ile-de-France, qu'il se fixe à Ville-d'Avray, qu'il dise les verdures fraîches du nord, le frisson de la rivière entre le lacis des branches, qu'il imprègne d'or pâle les pierres du *Pont de Mantes* ou le château de *Beaune-la-Rolande,* ou fasse entrevoir à travers un bouquet d'arbres la tache blanche du moulin et la fleur violette des ardoises, c'est toujours quelque chose de discret, de tendre et de mollement vaporeux. Il aime par-dessus tout les associations d'eaux et de feuillages, les reflets qui tremblent, les buées qui s'exhalent aux crépuscules du matin ou du soir, tout ce qui approfondit les horizons et volatilise les contours : il aime la douceur et la paix d'une nature en fête. Dans ce monde allégé de matière, son paganisme naïf évoque les divinités, les esprits familiers des chambres de feuillage, des retraites où l'ombre est si légère et la lumière si tamisée, les Nymphes et les Grâces qui dévoilent leurs formes blanches, et dans les clairières de Meudon il noue et dénoue le chœur des Dryades.

Ainsi, de mille sensations que son imagination recompose, Corot crée des œuvres qui ont l'éclat de la vie et le vague du rêve. Elles semblent improvisées par le jeu d'un inconscient caprice, tant le travail de la volonté s'y dissimule ; elles reposent pourtant sur des données logiques, et l'exacte notation des valeurs dominantes, des rapports essentiels, donne la certitude mathématique pour support à la fantaisie.

En dissipant les ombres sulfureuses du romantisme, Corot rendait à notre peinture la netteté qu'avaient tant aimée les Clouet et Claude Lorrain ; il lui rendait aussi la sérénité. Dans ce refuge où son amour est sûr du lendemain, la fièvre tombe ; le lyrisme amer et désolé rapprend la douceur de vivre. L'art s'était trop violemment séparé de la vie moderne pour en comprendre sans transition l'intérêt pittoresque. Il lui fallait d'abord calmer ses nerfs par un régime rafraîchissant. Après tant d'efforts titaniques, il ne pouvait retrouver des forces qu'en touchant la terre. Étudier, aimer les lois éternelles qui gouvernent le monde visible, leur paisible continuité, c'est l'antidote souverain contre l'artifice et la chimère. L'art qui s'inspire des choses immuables porte en lui une bienfaisante vertu.

Contemporains de Corot, à quelques années près, d'autres jeunes hommes, fuyant les discussions de cénacle où bourdonnait Chenavard, découvraient « dans les champs pacifiques » la vérité que les théoriciens savaient si bien obscurcir. Dupré, Rousseau, comme des compagnons du tour de France, gagnaient le large, s'initiaient à la beauté de la terre française. Ils allaient, guidés sans doute par une bonne étoile, à ces régions du centre dont la grâce a quelque chose d'humble et d'ingénu comme une mélopée paysanne, aux traînes du Berry, aux pâturages du Limousin, aux plateaux d'Auvergne, partout où la vie simple et la nature vierge ont gardé leur parfum légendaire et leur agreste rudesse. Ils allaient, grisés d'espace et de liberté, réveiller sous les arbres antiques la Belle au bois dormant. Leurs premières études, savantes et naïves, robustes et fines, éveillaient dans les cœurs mille réminiscences, traduisaient clairement pour tous de confus et vagues désirs. Elles avaient une beauté neuve et pourtant

on y sentait l'attrait nostalgique du passé, de la vie pastorale et de la rêverie champêtre que scande le nasillement de la vielle ou la plainte de la musette.

Dupré et Rousseau reprenaient pied sur la terre maternelle à l'heure où George Sand, en ses larges paysages romantiques, préludait à la manière plus intime et plus vraie de *la Mare au Diable* et de *la Petite Fadette*. Sand fut la jeune et charmante marraine de la nouvelle école. Elle venait avec Delacroix dans l'atelier de Rousseau, encore peu connu; elle aimait la fine intelligence et les enthousiasmes de Dupré. Ces noms ne doivent pas être séparés. Artistes, écrivain, par le prestige des mots ou des couleurs, ils nous ont appris tout ce que le sol natal recèle de grâce et de grandeur. Comme les Hollandais, par des moyens autres, ils firent, en conscience, avec amour, le portrait de leur pays. Dupré, qui, le premier, vit nettement le but à atteindre, sensitif et nerveux, et tout frémissant encore d'ardeurs orageuses, astreint sa passion à l'étude scrupuleuse du vrai. Ses premières toiles se font remarquer par une singulière force d'expansion, comme si la lumière rassemblée en un foyer puissant rayonnait en ondes concentriques. Il est d'abord l'interprète des pacages limousins où la douce prairie confine à l'âpre forêt, des pays bocagers où les herbages fuient à perte de vue entre les chênes vigoureux et les hêtres aux molles retombées, des mares qui renvoient le soleil comme un miroir, de *la Vanne* assoupie dans l'ombre fraîche. Il va sur la côte anglaise observer l'atmosphère humide où passent des lueurs errantes; il dit les prés et les marais de Southampton, les verdures d'émeraude, les ciels moutonnants et tumultueux. Puis il revient au pays, aux chemins creux bordés de baliveaux et de têtards, par où rentrent les troupeaux quand la chaude lumière du soir exalte sur des bleus profonds la blancheur pommelée des nuages. Il est à Valmondois avec Rousseau, qu'il accompagne souvent, qu'il conseille et réconforte toujours. Il se fixe à l'Isle-Adam, s'éprend des lents détours de l'Oise et de ses coteaux boisés. A Cayeux, il représente en poète le désert glauque et tragique des mers du Nord. Il a son mode majeur et son mode mineur, pour rendre la vibration des heures éclatantes, le mystère des heures silen-

cieuses. Il voit largement, surtout il est ému et communique à la nature les vibrations d'une âme inquiète qui ne s'apaise qu'en elle.

Tout autre est Rousseau. Il a plus de méthode et moins de fougue; un art plus réfléchi, par moments presque hermétique. D'une sensibilité aussi vive et plus contenue, il touche sans doute, mais plus encore il pense et il fait penser. Il s'approche de la nature avec l'humble ferveur et la gravité religieuse d'un primitif. Le monde offre à ses yeux autre chose que des formes magnifiques ; il prétend pénétrer aux sources de l'être et faire tenir dans un moment le lent effort des années. C'est pourquoi il analyse en géologue, en botaniste, les traits physionomiques des terrains et des végétaux ; il demande aux mouvements du sol, aux rocs, aux troncs, aux rameaux le secret de leur structure et cherche en eux la marque de la force intérieure qui les a modelés. Mais il les voit aussi en amoureux; il veut que rien ne soit isolé dans l'univers, que toutes choses vivantes s'épanouissent au sein de l'air qui les baigne et les nourrit; que la sève puisse monter sous l'écorce, que les branches s'étalent au large, que les feuilles respirent, que les oiseaux viennent se poser et chanter parmi les feuillages. De là ce travail scrupuleux jusqu'à la minutie, mais non moins attentif à mettre tout en rapport avec l'atmosphère. Rousseau est respectueux du détail expressif et pieusement épris des lois générales. Il s'attache au signe particulier qui fait la personnalité, à l'ensemble qui explique la vie. Il s'absorbe dans cette grave et amoureuse contemplation, en philosophe mélancolique et volontiers solitaire. Après avoir beaucoup voyagé du sud au nord de la France, en Normandie, en Auvergne, dans les Landes, il s'établit à Barbizon, à l'entrée de sa chère forêt. Il aime les nobles arbres, les tendres bouleaux, les chênes élancés ou trapus, pour leur grâce juvénile ou leur tranquille fierté. Il les interroge et s'intéresse à leur obscure méditation. Il les voit comme des individus, comme des êtres délicats, comme des patriarches à l'âme passive qui, peut-être souffrent et rêvent, qui donnent assurément à l'humanité tracassée, avec leur ombre, l'exemple de leur calme stoïque. Dans ses images exactes et denses, parfois trop durement sculptées, Rousseau mit beaucoup de lui-même,

de sa haute conscience, de son héroïsme un peu tendu. Sans doute l'artiste en lui fut supérieur au peintre. Ses œuvres, sèches parfois et fatiguées dans les derniers temps par une exécution tatillonne, ont rarement la grâce facile et l'abandon. Mais, en revanche, quelle ferme assiette, quelle force de gravure, quelle beauté architecturale ! Il faut les consulter comme les confidences d'une intelligence austère et quelque peu renfermée d'une âme triste, fière et pudique, toujours en garde contre la déclamation et le mensonge.

Rousseau appartient à une très noble famille d'esprits français. Ce prétendu révolutionnaire revenait, avec un sentiment moderne, aux constructions solides et expressives de Poussin; seulement, au lieu des faunes et des dieux, il ne mettait plus sur la brande, au bord des mares, que la jupe rouge de la paysanne, la blouse du passant attardé. Il y eut peut-être dans notre école des peintres plus entraînants et plus persuasifs; il n'en est pas de plus convaincant ni de plus véridique.

Corot, Dupré, Rousseau, forment le groupe central du paysage français. Ils ne sont pas seuls. Cabat qui fit plus tard pénitence de sa sincérité, donna d'abord des œuvres sérieuses et graves comme le *Tournant de route*. Troyon Rosa Bonheur, Ch. Jacques, qui dans son *Retour du travail* s'égale aux meilleurs, représentaient la vie champêtre avec de belles qualités de métier ou de sentiment. Plus à l'écart pétillait la verve hasardeuse de Diaz, superficiel quand il répète Rousseau en l'affaiblissant ou quand il déroule des cortèges bohèmes, excellant à peindre un chaud rayon d'été qui troue l'épaisseur des taillis. Monticelli, plus tard, invente un décor somptueux où des oiseaux merveilleux et des femmes de rêve étalent leur plumage diapré, leurs robes couleur de lune ou couleur de soleil; il parfait la romanesque féerie esquissée par Diaz.

Cependant la tradition du paysage français est reprise par Daubigny qui incline à des vérités plus familières, à des notations plus souples et plus rapides. Daubigny continue les maîtres de 1830 et annonce l'impressionnisme, mais il n'est pas seulement une transition; il vaut par lui-même et se maintient décidément à son rang de peintre inventif et d'artiste original. Le goût des aspects intimes, quelque chose de discret et de

séduisant, voilà par où se distingue ce talent de race qui n'a peut-être plus la grandeur de la première génération, mais qui sollicite plus doucement les aveux de la nature, qui se plaît aux demi-teintes, aux entre-deux des saisons. Des printemps blonds, des vergers fleuris, des ciels brouillés d'automne, le silence sonore d'octobre, des plans fermement juxtaposés, des lignes horizontales ou mollement fuyantes, des prairies où résonne la gamme forte des verts, de tristes marais, des levers de lune, des tournants de rivière enserrant des bouquets de peupliers, des gris, des bleus froids, des ors pâles, en tout quelque chose de réservé, de mélancolique et de fin, telle est l'œuvre d'un flâneur qui marche le long des berges, attentif aux reflets, aux nuances passagères, et qui, dans les dernières années, s'enhardit aux effets larges et soudains, aux taches vigoureuses, aux analyses subtiles des rayons.

C'est ainsi qu'un principe nettement posé fit naître des talents indépendants et personnels, reliés pourtant par une communauté de tendance et de vision. Et l'on vit alors chez nous ce qu'on avait vu en Hollande, autour des Ruysdaël et des Hobbema : une floraison de petits maîtres, qui à certains jours égalèrent presque les grands. Adolphe Hervier, Français, Harpignies, Pointelin mériteraient plus qu'une ligne. Chintreuil, qui au début imite Corot, ne ressemble qu'à lui-même quand il déploie des nappes de soleil sur de vastes étendues. Lépine et Boudin ont l'exquise simplicité de Verheyden et de Van de Velde : l'un décrit, avec une bonhomie tranquille, dans une atmosphère blonde, le fleuve et la cité, la vie provinciale des quais parisiens et des chalands ; l'autre pare d'une magie lumineuse les sables de la Somme et les plages de Normandie, le port de Bordeaux et les petites villes bretonnes. La justesse rapide de sa manière et son goût des clartés vibrantes le désignent comme le précurseur direct de l'impressionnisme à côté du hollandais Jongkind.

Les paysagistes avaient rendu à l'art français l'inappréciable service de le ramener à l'observation amoureuse de ce qui nous entoure. Cette discipline excellente n'avait pas épuisé son efficacité. En des milieux vrais on ne pouvait plus

installer les vieux modèles du paysage académique : les Œdipes et les Bélisaires durent prendre leur retraite. Déjà Corot, Dupré, Rousseau avaient animé leurs toiles de figures naïves. Jean-François Millet, adoptant hardiment un autre point de vue, place l'homme au premier plan.

Si Corot est le plus délicieux de nos peintres, Millet me paraît être l'artiste le plus original et le plus conscient de cette époque. Il unit la vérité et la beauté, le sens pratique et la poésie, l'humanité et la nature, dans un équilibre stable et dans un rapport logique; il emprunte les éléments d'une création idéale aux caractères permanents de la race, aux aspects quotidiens de la vie. Le petit paysan de Gréville, transplanté à Paris, tâtonne longtemps ; il met dans quelques mythologies une sorte d'âpre et sauvage animalité et, même en s'essayant dans l'art à la mode, se défend de ses fadeurs. Puis en 48, à la lueur des espoirs populaires, il voit enfin clair en lui-même. Il revient aux champs, au village, se fixe à Barbizon, près de Rousseau. Il se mêle de nouveau à la vie de la terre que règlent les rythmes constants des astres et le cours des saisons. Désormais il a trouvé sa voie, il y marche paisiblement. Il représentera, dans un poème vécu au jour le jour, les sentiments simples et les énergies normales, les fonctions primitives et les vertus essentielles du paysan. Comme il voit ses modèles dans l'ensemble des choses, liés aux fatalités naturelles dont ils dépendent, l'accident et l'anecdote, le piquant et le comique s'éliminent d'eux-mêmes. Millet, différent en cela des maîtres de 1830, n'est pas un rêveur élégiaque ou lyrique enchanté de beaux décors. Il ne demande pas à la campagne des thèmes pittoresques, et ses yeux vont moins à la haute et mystérieuse forêt qu'à la plaine où s'accomplit le travail sacré. Les paysans ne sont pas pour lui des êtres singularisés par le costume ou l'allure, propres à fournir à l'artiste des sensations esthétiques. Il est un des leurs, sauf qu'il ne mène pas la charrue. Il pénètre par sympathie en leur for intérieur, il s'intéresse de toute son âme à leur labeur, à leurs joies, il se reconnaît en eux. Seulement, il a le don de comprendre et de formuler le principe de beauté qui ennoblit leur lenteur un peu massive, je veux dire l'activité mesurée par l'effort utile et l'énergique

résignation. Il est, dans la tribu, celui que l'esprit a visité et qui traduit en un langage inspiré ce que ressent obscurément l'âme de ses frères.

Cette adhésion totale du cœur et de l'esprit à l'objet communique à l'art de Millet une force intime, fait que la vie est réellement présente dans son œuvre. Il est grand, bien qu'il ne soit ni très adroit ni très peintre, parce qu'il parle en homme simple et sincère, en chrétien, de cette existence à laquelle il tient par toutes ses fibres.

Sans doute, il y a d'autres vérités à dire sur le paysan : Balzac et Maupassant l'ont vu, et bien vu, sous un angle différent. Millet ne s'est pas exprimé, lui, en romancier qui analyse, mais en poète qui aperçoit des généralités, et résume des observations journalières en formes synthétiques. Ses paysans, d'ailleurs, Millet ne les embellit pas, ne les enlaidit pas non plus. Il les figure tels qu'ils sont, au cours de leur fonction humaine, appliqués et lents, obstinés et passifs, car il les possède par cœur, eux et leurs entours, étant l'hôte familier de la maison basse, du clos et du verger, le contemplateur jamais las qui tous les jours, à toute heure, regarde et retient. Il sait le geste du faucheur et celui du semeur, de l'homme qui bêche et de l'homme qui pioche, la pose anguleuse du berger appuyé sur sa houlette, la rêvasserie de la gardeuse d'oies, le piétinement confus du troupeau. Il a dans l'oreille et dans les yeux la cadence des fléaux, la rotation du pilon dans la baratte. Puis Millet, mieux que personne avant lui, représente la terre, avec une grandeur simple, comme l'aire antique où l'homme doit gagner son pain. Il montre le champ, la terre arable, le guéret dont les mottes bien alignées rappellent la façon du fin laboureur ; le chaume où les glaneuses vont courbées, d'un mouvement pareil, sous l'ardent midi ; la plaine nue en automne, après récoltes faites, et la charrue oubliée dans le sillon ; le sol mort, les meules rigides sous la neige, et le ciel sinistre d'hiver qui semble clos à l'espoir. Sans perdre de vue le clocher de Chailly, Millet fait tenir dans le cercle d'un canton tout le poème des Travaux et des Jours. Le soleil se lève, darde ses rayons, les déploie en éventail à l'horizon. L'orage menace les fleurs du verger, l'arc-en-ciel s'inscrit sur un écran bleu-noir. Dans

ce cadre immuable et varié par les heures se meut une humanité saine et drue qui peine sur la glèbe, vaque aux soins journaliers, goûte ses brèves amours et ses furtifs plaisirs d'oiseleur et de braconnier. La jeune mère souffle avec une tendre précaution sur la bouillie qu'attend le poupon emmailloté de laine; elle ravaude le soir auprès du berceau, tient dans son giron l'enfant malade, encourage les premiers pas du petit que le père appelle. Alerte, le jeune couple part pour le travail des champs, et, vers midi, se laisse tomber à l'ombre de la meule; le vieux, qui tout le jour a désherbé sa vigne, s'assied hébété de chaleur; l'homme, courbé sur la houe, redresse, pour mettre sa veste, ses reins ankylosés.

Tout est dit en raccourcis puissants, dans cette peinture sans éclat, mais d'une vérité intime, dans ces pastels de métier si neuf, dans ces crayons incomparables en leur sobre grandeur. Millet a voulu « faire servir le trivial à l'expression du sublime ». Un tel dessein supposait autant de sincérité que de bonté. Bannir la virtuosité, pénétrer l'objet en s'oubliant soi-même, tel fut l'esprit de cette œuvre exemplaire. Nul ne s'est plus approché de la simplicité des Grecs que cet artiste grave et probe qui s'éleva au plus haut style par la pureté de son instinct et par la force de sa méditation. Nul n'a marqué plus nettement le but humain de l'art et sa vertu sociale.

Tel fut ce naturalisme qui sut idéaliser la nature, tout en serrant de près la réalité. Vers cette même date, la sculpture, après avoir suivi une marche parallèle, aboutissait enfin aux mêmes certitudes. Classique de métier, moderne d'esprit, Rude avait été un praticien savant que l'inspiration, une fois au moins, fit poète. Le goût pseudo-classique de l'Empire se contenta d'un style bâtard où l'égyptien, le grec et le romain faisaient un bizarre ménage. Sous la Restauration, Bosio, l'ingénieux auteur de la statuette d'*Henri IV enfant*, fut un habile homme, Cartellier un honnête et ferme artiste. Du temps de Louis-Philippe, la tradition classique était défendue par Simart, par Cortot l'auteur du *Soldat de Marathon*. Duret, sculpteur énergique et souple, Étex, noble et froid, furent surtout d'excellents portraitistes, comme l'attestent, du pre-

mier, le charmant buste de *Madame Barbier*, du second, la vigoureuse effigie de *Géricault*. Cavelier, que sa *Pénélope* rendit célèbre, traduisait l'antique à la manière de Ponsard. Mais, jusqu'au milieu du second Empire, la vogue allait à Pradier, à son fade et sensuel agrément qui parodie la Grèce, à cette *Sapho* tant vantée et qui est le type du sujet de pendule. Le romantisme avait cru trouver en David d'Angers le créateur hardi et fécond qui ferait palpiter dans les dures matières ses vibrants enthousiasmes. Il en fallut bien rabattre. La sculpture se prête mal aux visées poétiques, aux à-peu-près des artistes penseurs. Là plus qu'ailleurs la poésie est inséparable de la vérité; et, selon la juste observation de Gœthe, « l'intention, dès qu'on la remarque, indispose ». De la fécondité hâtive de David, peu de chose survit. Ses médaillons de grands hommes, qui eurent une vogue inouïe, sont moins des documents que des paraphrases. Le buste colossal de Paganini, où le front démesuré qui surplombe et le regard fatal prétendent exprimer le génie est une chose *énorme*, et fait aujourd'hui l'effet d'une caricature sérieuse. L'erreur du romantisme y apparaît dans un relief presque monstrueux. Je ne veux pas dire — et je crois tout le contraire — que le sculpteur doive s'astreindre à la copie exacte et timide du réel. Mais, pour manier librement les formes de la nature, il faut en posséder pleinement le plan intérieur et la logique. Les mieux doués des romantiques, Préault et plus tard Clésinger, manquèrent de science, de méthode. Ils voulurent plier la forme à des fantaisies trop arbitraires, sculpter des idées et modeler des nuages.

Tout ce qui manquait à cette mode aventureuse, un admirable artiste l'eut surabondamment, et, grâce à lui, l'esprit d'observation et le goût de vérité que Millet et Rousseau faisaient triompher d'autre part vinrent animer et calmer à la fois la statuaire française. L'œuvre de Barye, qui se place naturellement à côté de la leur, est classique dans le plus haut sens du mot. L'animalier Barye, retiré loin du monde et des académies, dans ce Jardin des Plantes qui est son royaume et son Éden, observe, contemple, médite. Les bêtes déploient pour lui leur grâce innocente ou leur vigueur formidable. Il regarde la vie en mouvement; puis il dissèque, il mesure, et il com-

pare. Il s'habitue à deviner sous les muscles l'ossature qui soutient la forme, il analyse par l'étude et recrée par l'imagination l'unité du mécanisme qui produit la mimique variée de l'animal. Fort de cette science, il manifeste avec une sûre maîtrise la légèreté ou la force, la douceur ou la férocité des êtres. Uniquement attentif au jeu libre et puissant des instincts, Barye ne mêle ni mélodrame ni romance au conflit éternel où se heurtent la passivité ruminante et la férocité carnassière. Il l'expose en impartial historien des énergies naturelles, et c'est par la seule autorité de la logique qu'il s'impose à l'esprit des spectateurs. En un mot, la grandeur de Barye est dans la qualité de son style, aussi solide que nerveux. Pour atteindre à cette souple rigueur qui démontre la raison d'être des mouvements, sans rien sacrifier de leurs fines inflexions, Barye était remonté par delà les Grecs jusqu'aux sculpteurs assyriens : c'est d'eux qu'il avait appris à mener les grandes courbes du mouvement, à accentuer les silhouettes, à modeler par plans simples et fermes. Il eut rarement l'occasion de faire œuvre monumentale ; mais ses bronzes, dans les dimensions d'un presse-papier, gardent toujours la netteté et la largeur qui conviennent à l'art décoratif. Il faut ajouter que Barye fut un peintre fort original, comme le prouvent les admirables aquarelles prêtées par Bonnat. Combinant les formes animales qu'il possède si bien avec les plus sauvages aspects d'Apremont et de Franchart, il composa ces paysages étranges et terribles, ces dessous de bois où brament des cerfs, ces vastes landes où les lions marchent d'un pas allongé et souple, ces creux de rocs et ces replis de branches où les reptiles tachés de noir et de jaune enroulent leurs anneaux musculeux.

Barye fait partie du groupe sacré. Il complète le faisceau de forces disciplinées et conscientes qui parurent vers le milieu du siècle et sauvèrent l'art français des réactions ou des chimères. Ce fut la période héroïque, d'un héroïsme moins tapageur que celui de la période précédente, mais plus résistant, fait de volonté patiente et d'abnégation. Imaginatifs et passionnés , les maîtres de cette école, qui fut le nœud vital de l'art français, se soumirent aux lois de l'observation, à la règle du bon sens. Par des routes diverses ils marchèrent vers

un même idéal de vérité, de probité, de franchise. Aussi la plus entière sympathie relia-t-elle toujours ces hommes excellents : Corot soutient Daumier comme Dupré encourage Rousseau ; celui-ci fait à Millet un fraternel accueil, le défend auprès de Gautier dans une lettre courageuse. Tous ces purs et nobles esprits communient dans une même religion d'art, dans une même haine des faux dieux. Ils ont un air de famille ; on les reconnaît à leur réserve sans morgue, à leur obstination tranquille devant les dénis de justice. Rousseau et Millet, avec leurs belles têtes graves de philosophes antiques ; Barye, droit et de verbe incisif ; Corot, bon colosse de belle humeur ; Dupré, nerveux et fin ; Daumier, épanoui et fougueux, — tous ils eurent la flamme et le sincère amour. Ils ont donné d'admirables exemples d'indépendance, de vie simple et cachée, toute au culte de la beauté. Chez aucun d'eux, l'esprit et le caractère ne le cédèrent au talent.

On peut voir au Grand Palais une petite toile très significative : un tout jeune homme, assis au pied d'un rocher, son épagneul noir auprès de lui, un cahier de croquis posé à terre ; sans doute le premier portrait qu'ait fait de lui-même un artiste qui s'est beaucoup regardé. L'orgueil de se sentir vigoureux et libre, lâché comme un poulain dans les herbages, se lit clairement sur cette figure fièrement relevée, dans ses yeux vifs et narquois.

Courbet s'annonçait bravement par cette peinture généreuse. Enfant, il a vagabondé dans la sauvage et riante vallée de la Loue, dans les profonds ravins, au creux du Puits noir, sous les hêtraies et les sapinières de son Jura, devant ces terrasses qui barrent l'horizon de leurs grandes lignes calmes. A Paris, le peintre d'Ornans reste le Comtois goguenard, madré, tenace, très fin sous des dehors villageois. Ce rustique ne se laisse pas prendre aux apparences et n'en veut croire que lui-même. Il étudie, il copie les Vénitiens et les Espagnols. Il se nourrit de science, mais il prétend marcher de l'avant en pays inconnu. Doué d'un magnifique instinct de peintre, il apporte brusquement des œuvres solides et harmonieuses : *l'Après-Dînée*, *les Casseurs de pierres*, *l'Enterrement*

à Ornans. — *L'Enterrement* fit scandale, et l'on se demande aujourd'hui pourquoi. Courbet y exposait, avec une tranquille bonhomie, les sentiments et les allures de son petit univers mi-paysan, mi-bourgeois, la face rougeaude des chantres et la mine fûtée d'un enfant de chœur, la gravité comique d'un important de village et la douleur à gros sanglots des pleureuses ; la scène naïvement contée s'encadrait dans un admirable paysage, fauve et gris ambré comme un Vélasquez ; on ne saurait imaginer coloris plus profond dans les noirs, plus limpide dans les clairs. L'homme, en Courbet, put avoir une infatuation ridicule, des idées nébuleuses ou baroques. Il a trop laissé parler ses rancunes et ses préjugés de petite ville. Encore l'a-t-il fait avec une verve d'observation très réjouissante et toujours en vrai peintre. Peintre, il le fut excellemment, riche et sobre, allant des notes graves de l'*Atelier* aux notes blondes des *Cribleuses*, parcourant tout le clavier. L'art de Courbet est comme une force élémentaire; il a je ne sais quelle grâce animale et ingénue ; il fait penser à ces chevreuils dont il a si bien dit la démarche suspendue et les repos en éveil. La sève de la nature regorge dans ses Combats de Cerfs, ses Remises, ses Sources; dans cette *Sieste* parfumée, où le pelage fauve des bœufs est en accord si fin avec le bleu pâle du ciel. Ses paysages, Courbet ne semble pas les choisir ; il les reflète avec une simplicité toute naïve. Il y installe délibérément des figures au modelé gras et souple, aux physionomies subtilement vues et comprises. Il est peintre de mœurs, tantôt ironique et tantôt ému, toujours pénétrant.

Contesté et raillé en France, Courbet ne fit reconnaître pleinement sa maîtrise qu'en Belgique et en Allemagne. Le public était beaucoup plus sensible au talent vigoureux et précis, au dessin caractéristique d'un artiste qui sut parfois évoquer la grandeur de l'épopée, mais se montra fort indifférent à la vie présente. Meissonier ne gardera pas, je crois, dans l'avenir, la place qui lui fut faite de son vivant.

Chez nous comme autrefois en Hollande, l'attention soumise et sympathique en s'attachant au réel devait susciter la vraie peinture de mœurs, celle qui observe en toute sincérité des gens qui se laissent bonnement vivre. Millet l'avait

fait en poète, Courbet en peintre. A côté d'eux, il y eut place pour un artiste savant et délicat, — j'ai nommé Cals, l'auteur trop peu connu de l'*Enfant endormi* et de la *Grand'mère* ; — pour Bonvin qui interprète avec une spirituelle précision le va-et-vient silencieux des cloîtres et les occupations du ménage, moins souple que les Hollandais, mais fidèle à leur esprit.

La France avait d'ailleurs, en ce genre, sa tradition. La *Forge* et les *Buveurs* des frères Lenain sont les inoubliables modèles d'un réalisme poétique et saisissant. Moralement, c'est de ces maîtres et du bonhomme Chardin que procède un artiste cordial et franc qui, d'autre part, emprunte à Ribera certains procédés : Ribot, à l'exemple de l'Espagnol, cherche les puissants contrastes du clair et de l'obscur, et fait jaillir d'une ombre transparente des figures nimbées de lumière. Il s'annonce d'abord comme un petit-neveu de Chardin : il dit très finement le manège des marmitons affairés ou flâneurs, la tenue grave et naïve des fillettes dans les chapelles. Puis il ajoute au familier le prestige du merveilleux. Isolant tout objet qui entre dans le cercle magique de sa vision, nature morte ou vivante, il semble qu'il le force à lui livrer son secret, et que par une entière prise de possession, il évoque ses qualités essentielles et son énergie intime. Personne, depuis les Lenain, n'a fait briller des regards qui attirent plus invinciblement les nôtres, ni depuis Ribera, doté d'humbles figures d'un charme plus impérieux et plus doux. Oui, Ribot nous convainc qu'ils existent, et que leur existence vaut qu'on la compte, cette *Mère Morieu* et ce *Père Bresteau*, ce *Mendiant* à la chair de ruine, cette vieille femme qu'il appelle la *Comptabilité*, plongée dans son grand livre, immuable Parque du doit et avoir, ces Bretonnes aux yeux ingénus comme les myosotis et les bluets, tout ce pauvre monde qu'il a vêtu de noir et de bure, de rouille et de feuille morte, et comme idéalisé de sa forte sympathie.

Ribot avait eu la plus vive intuition de l'âme populaire ; Fantin-Latour nous introduit dans un milieu différent, où règnent l'austère amour et la pensée sérieuse. Son œuvre, belle et grave, raconte l'histoire intellectuelle de son temps. Le style en est fort et tendu, la facture martelée, l'harmonie sobre et calme. Elle dédaigne un peu de plaire, mais elle

force l'attention par son accent de protestation puritaine. Portraitiste pénétrant ou poète lyrique, Fantin nous confie comme à mi-voix, avec une sincérité qui fait souvent penser à Sully Prudhomme, les sympathies de son esprit et de son cœur. Reprenant un thème souvent traité par les Flamands et les Hollandais sous le titre de *Conversation*, il en approfondit le sens. C'est là sa création neuve. Grouper comme en un sanctuaire les fidèles d'un même culte, rendre visibles pour ainsi dire et faire planer sur eux l'idée, le sentiment qui les rassemblent, n'est-ce pas ce qu'a voulu Fantin lorsque, dans l'*Hommage à Delacroix*, il mettait les disciples sous l'incantation du Maître, évoqué par une esquisse de son portrait, et tel qu'un revenant de l'Érèbe? N'est-ce pas ce qu'il a fait encore dans le *Coin de table*? Ces écrivains, ces poètes, surpris à la fin d'un repas, Pelletan qui médite une épigramme, d'Hervilly souriant à ses poétiques fantaisies, Rimbaud avançant sur la paume de sa main une mine de gavroche hasardeux, Verlaine aux yeux rentrés et déjà tragiques, d'autres encore aux mentons décidés, aux lèvres scellées, ce sont là des portraits étrangement divinateurs, mais comme on sent aussi le fier esprit de révolte et d'ironie qui tient leurs volontés tendues et armées contre les profanes. L'*Atelier de Manet*, *Autour du Piano*, attestent avec moins d'âpreté le même mystérieux pouvoir. Par lui nous comprenons encore l'habitude recueillie des existences qui ont trouvé leur thébaïde et leur jardin fermé. La vie intérieure exhale son parfum dans ces œuvres pleines de silence et de tendresse, la *Famille D...*, la *Brodeuse*, l'admirable *Lecture*. Les personnages y sont enclos dans une atmosphère tranquille où le passé se relie au présent, où les souvenirs restent attachés aux murailles grises, aux meubles solides et fanés. Puis, tandis que la raison de l'artiste se réconcilie avec le possible, son imagination accueille les belles visions qui ont ébloui et consolé les hommes. Avec une reconnaissante piété, il traduit les poèmes des musiciens magnifiques et des tendres rêveurs, de Wagner et de Berlioz, de Schumann et de Virgile. Il poursuit parallèlement une œuvre double et connexe où le réel est embelli par l'idéal, l'idéal soutenu par le réel.

A la même génération appartiennent deux hommes de

talent singulier. Alphonse Legros, un artiste sollicité plus tard en des sens très divers, avait débuté par des œuvres fortement et grassement peintes, comme cet *Ex-voto*, dont la facture rappelle Courbet, dont le sentiment est très personnel. Régamey, mort à trente-huit ans, eût été un admirable peintre militaire, si l'on en juge par ses *Tambours de la Garde*, et par ses *Cuirassiers* vraiment épiques.

Cependant un événement considérable se produisait dans la peinture française. Édouard Manet fondait l'école du plein air, c'est-à-dire qu'avec une manière nouvelle de voir il inaugurait une manière nouvelle de peindre. Techniquement il restait quelque chose à faire après Courbet, dont les harmonies puissantes étaient parfois un peu lourdes. Manet, intelligence lucide, vision nette, main sûre, voulut faire cette conquête. Pour un œil comme le sien, le spectacle du monde est une merveille continue. Manet observe que certaines qualités de la forme et de la lumière n'ont été qu'imparfaitement rendues par les plus habiles, que les êtres, en se mouvant dans la clarté égale du plein air, apparaissent comme des taches sans profondeur; il se propose d'atteindre à cette simplicité de modelé. Hals, Velasquez, Goya ont déjà tenté quelque chose d'analogue : pourquoi ne suivrait-il pas, lui aussi, son instinct? Il étudie ces maîtres, il les imite, puis il vole de ses propres ailes. Dès lors tout lui est prétexte à prouver sa maîtrise : des pivoines dont il sauvera la fraîcheur; des poissons qui garderont sur la toile leur dessin fluide et leurs nuances nacrées. Manet se place en face des réalités en spectateur impartial et désintéressé. Il sort de l'atelier, va par les rues, dans la banlieue, à l'opéra, au bar. Il est un Parisien sceptique et amusé; avant tout, il est un peintre. Il n'imagine pas, il regarde et il comprend. Puis il démontre, il donne une exquise et forte leçon de peinture; il enseigne à voir juste, à poser largement des tons purs, à faire tourner la forme dans l'air par des valeurs exactes, à saisir au passage les impromptus de la vie. Il trace, d'un pinceau impeccable, ces œuvres décisives : *Argenteuil*, *En Bateau*, *la Serre*, le *Portrait de Desboutins*, et ce charmant *Portrait d'Éva Gonzalès*, assise à son chevalet, tout en blanc et qui, avec

sa douce mine éveillée, le galbe fin de ses bras, a la pureté d'une grande fleur, — et cette vérité primesautière capte les yeux comme des rapports finement perçus ravissent l'intelligence.

Manet fut donc un maître, de ceux qui retrouvent et qui inventent. Son influence s'étendit bien au delà des ateliers français, égayant la palette, et remettant en honneur la franchise de la vision et du métier. Chez nous il fit école, il encouragea d'ardentes et libres recherches. Son enseignement direct suscitait la belle sincérité de Bazille, les délicatesses féminines d'Éva Gonzalès et de Berthe Morizot. A son exemple, des artistes originaux s'adonnèrent aux problèmes techniques et s'efforcèrent de traduire en néologismes passionnés la force ou la subtilité inédite de leurs sensations. Ils s'appelèrent « indépendants », parce qu'ils ne voulaient relever que d'eux-mêmes et de la nature; le nom d'impressionnistes prévalut parce qu'ils traduisaient de façon immédiate des impressions visuelles. Cézanne, Claude Monet, Pissaro, Sisley, Guillaumin sont avant tout paysagistes; Degas, Renoir, Raffaelli, plutôt peintres de mœurs ou de figures; tous, d'ailleurs, considèrent la nature comme un ensemble homogène, où nul phénomène n'est isolé; ils suivent attentivement le jeu des reflets qui modifient les apparences. — Tenus jusqu'ici un peu à l'écart, ils prennent rang désormais dans l'école française. Il faudrait un volume, et Gustave Geffroy l'a écrit, pour caractériser ces talents inventifs et résolument personnels. Je ne puis que noter rapidement les traits essentiels, en insistant plus sur les résultats que sur les questions de métier.

Tout d'abord on est conquis par l'exubérance et la fraîcheur de ces toiles. Rarement l'attrait de la peinture fut plus vif et la joie de peindre plus évidente. Cela chante et sonne gaiement; c'est une fête pour les yeux. Ces valeurs si justes, ces accords de complémentaires si bien sentis, ces ombres fleuries, ces lumières vibrantes, tout exalte la beauté de l'univers. La splendeur visible du monde est là devant nous. Claude Monet, dans une œuvre variée comme la nature, la modèle en puissant relief; du fragment d'univers que son regard embrasse, il rend à la fois la structure solide et l'impalpable enveloppe, et, parcourant d'un œil agile tout ce qui s'y passe, il met la couleur dans la lumière et, par des

équivalences improvisées, exprime le mouvement, le caractère et la pesanteur des choses. Ses paysages surgissent tels qu'en réalité ils se révèlent au passant dans un premier moment de surprise et de brusque émoi : c'est dire que le travail de l'analyse a disparu dans une rapide et véhémente synthèse qui s'impose brusquement à l'esprit par sa franchise soudaine. Pissaro s'attache de plus près au caractère propre du champ, de la prairie, de la ferme et de l'arbre, à la couleur spéciale de la saison et de l'heure. Il parle de la campagne en campagnard qui sait l'odeur et le goût d'un âcre printemps ou d'un plantureux automne, qui prévoit les sautes de vent et les retours de soleil. Il reprend aussi en exact analyste le poème rustique de Millet, définit sur un ton moins épique les allures du paysan et de la paysanne, au marché, au travail, le geste cadencé des faneuses, dont les jupes et les corsages aux tons passés et clairs se détachent doucement sur les prés : par un travail subtil, il donne l'illusion de la lumière qui poudroie dans l'espace. Sisley, avec une grâce plus flottante, indique les nuances fraîches et indécises, les premiers frissons de la nature après le gel, les violets et les grenats de mars, ses aspects dépouillés et grêles. Guillaumin frappe un peu brutalement de larges accords et délimite avec vigueur les terrains. Une forte unité de vision rassemblant des phénomènes très complexes, tel est le mérite commun de ces peintres.

La même fièvre de nouveauté et d'intransigeance se faisait sentir dans la peinture de mœurs : Degas, un des plus fins observateurs de ce temps, épiait malignement le geste las de la blanchisseuse et l'attitude machinale de la danseuse et du jockey; virtuose fastueux de la couleur et dessinateur puissant, armé de fantaisie froide et d'ironie sagace, il constatait les déformations que les métiers spéciaux infligent à l'anatomie, et découvrait dans les ballets, sous la lumière artificielle du théâtre, une étrange féerie moderne. Ses nus, cernés d'un trait magistral, substantiels et baignés dans une riche ambiance, révélaient avec une franchise un peu cruelle ce que la figure humaine peut avoir d'animal, de comique et de navrant. Renoir, ingénieux et subtil entre tous, s'efforçait de rendre par un modelé souple et consistant la réelle densité des corps et de faire frissonner sur ces corps tous les passages

d'ombres et de lueurs. Portraitiste, il semble qu'il ait découvert sur la physionomie de ses modèles des nuances inaperçues avant lui, des commencements ou des fins de sourire, des moues fugitives, et qu'il ait fait jaillir de leurs yeux la flamme aiguë de la vie nerveuse. Ses paysages, qui procèdent à la fois de Delacroix et de Turner, irisés et chatoyants, fluides et soyeux, trahissent, par moments, une sorte d'exaspération sensorielle.

Peintre de caractères, Raffaelli étudia, dans le cadre de la banlieue parisienne, parmi les bicoques, les boulingrins et les terrains vagues, sous un ciel sali de fumées et barré de lignes cahotantes, un peuple hybride de petits rentiers, de pauvres hères, de déclassés, de braves gens. Il marqua fortement la classe, le rang social, les mœurs de ses modèles, le pli habituel de leurs vêtements et de leurs visages. Il fut le roi bénin, amusé, mais apitoyé aussi, de ce petit monde, et le fit revivre avec un humour spirituel et malicieux, — parfois avec cette large bonhomie qui montre les *Forgerons* saisissant hâtivement leurs verres sur un coin de table avant de retourner au travail.

L'art impressionniste a fait d'importantes conquêtes dans le domaine de la science pittoresque en observant et en appliquant certaines lois de la lumière. Il a, sans aucun doute, assoupli la technique, enrichi le vocabulaire de la peinture, et mis en circulation une foule de termes neufs, éclatants et sonores. Sans lui on ne pourrait comprendre l'originalité très réelle, composite pourtant, d'un prestigieux artiste comme Besnard, riche d'invention personnelle, doué de la plus chaleureuse imagination, et qui sut heureusement s'assimiler les vérités acquises que ces ardentes recherches mettaient dans le domaine commun. Roll, de son côté, observait attentivement la forme telle qu'elle se comporte dans le plein air et donnait de fortes œuvres réalistes qui ont peut-être le défaut de rester à l'état d'études. Ainsi encore Henri Martin fait servir à l'expression de ses idées la douceur d'harmonie et l'élargissement d'atmosphère que d'autres ont les premiers obtenus par des touches justaposées.

Mais nous sommes arrivés jusqu'à nos jours en descendant le cours d'un art qui s'inspira directement de la nature.

Il faut revenir en arrière pour suivre les destinées de l'école qui fut appelée classique, indûment à mon sens, s'il est vrai que les légitimes héritiers des Grecs, c'est Corot et Millet, non pas Ingres.

Érudite et polie, cette école, après que le maître impérieux eut disparu, vécut de beaux souvenirs et de nobles intentions. Flandrin, le disciple préféré d'Ingres, était fort éloigné de son énergie tranchante. Il eut plus de goût que d'invention, plus de délicatesse d'âme que de puissance d'expression. La timidité fut d'ailleurs commune à tous les élèves d'Ingres, humiliés par une autorité jalouse et tracassière. La tyrannie de David recommençait, du fait même de celui qui avait secoué le joug. Païen robuste, il formait des idéalistes peureux qui se voilaient les yeux devant la matière et, confondant l'honnête avec l'incorporel, dépouillaient l'art du peintre de tout nerf et de toute substance.

En dehors de l'école d'Ingres, Paul Delaroche passait alors pour un grand peintre d'histoire, Horace Vernet pour le roi des batailles. Léon Cogniet, avec moins d'éclat, composait des œuvres plus solides, telles que le *Bailly proclamé maire de Paris*. Tout à son rêve un peu maladif, Hébert gagnait les cœurs avec la *Malaria* et poursuivait un peu à l'écart une œuvre délicate et lentement mûrie.

La génération suivante compta deux champions brillants de l'italianisme : Cabanel et Baudry. Du premier la Centennale, un peu malignement peut-être, ne montre qu'une *Albaydé* datée de Rome, 1848 (le peintre avait alors vingt-quatre ans), qui est bien la chose du monde la plus maniérée et la plus précieuse, symbole d'un art momifié dès la jeunesse et qui n'eut jamais que les apparences de la vie. Baudry, fin, nerveux, inquiet, talent délicat, volonté incertaine et troublée, ne s'affranchit jamais complètement des maîtres de Florence et de Rome et les copia assidument sans parvenir à s'assimiler leur succulence ou leur vigueur. Plus heureux en imitant les Clouet, il retrouva quelque chose de leur netteté aiguë pour faire revivre dans leur petit format son frère et Edmond About. Sa peinture, naturellement maigre, va se desséchant. Déjà dans le *Portrait de Ch. Garnier* l'indigence du modelé est telle que toutes les lignes viennent au premier

plan et que l'on croirait à des incorrections de dessin. Celui de Beulé, en revanche, est d'un pénétrant psychologue. Baudry eut de la grâce et de l'esprit, mais une individualité indécise. A la fin, il était comme désorienté. Dans la *Chasse de Saint-Hubert*, à Chantilly, il s'essaie au plein air, mais ne parvient pas à espacer les figures dans l'atmosphère : toutes les formes enchevêtrées se chevauchent; il ne reste plus de l'artiste que son élégante gracilité de dessin.

Non, sans doute, ce n'est pas là conserver la tradition, à moins qu'elle ne soit quelque chose d'extérieur à l'homme et qu'il doive porter dans ses mains comme une relique. N'est-elle pas plutôt une disposition naturelle héritée des ancêtres, un germe qui refleurit dans le cœur et dans le génie des libres artistes qui manifestent à leur tour l'énergie créatrice de la race ?

De cette école académique un artiste se libère toutes les fois du moins qu'il reproduit les traits de ses modèles avec une profonde intelligence des caracères. Les portraits d'Élie Delaunay comptent parmi les plus expressifs et les plus fermes de notre école, si riche toujours en ce genre. On ne peut oublier ni Meilhac et la flamme voltigeante de son esprit ni madame Toulmouche et sa grâce avenante.

Il faut faire aussi une place à part à deux peintres qui ont élu domicile dans un monde créé par leur imagination : Gustave Moreau et Henner.

Gustave Moreau est un cas singulier dans l'art moderne. Il vécut en reclus volontaire ; il ferma ses fenêtres à tous les bruits, à tous les souffles du dehors, et se complut dans un rêve rétrospectif. Il aima, plus que les choses vivantes, les primitifs italiens, ceux de la Perse, de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Comme les préraphaélites anglais, il formula des symboles en traits simplifiés, en couleurs éclatantes, et fit passer sur la toile le chatoiement de l'orfèvrerie et la splendeur du vitrail. Certes, son œuvre atteste l'élévation d'un esprit amoureux de l'idée. Elle est comme la méditation douloureuse d'un ermite qui scrute le sens mystérieux de la vie et lutte corps à corps avec les chimères. Cette fleur aux teintes excessives, au parfum morbide, je ne la respire pas cependant sans malaise. Je ne vois pas nettement, je l'avoue, quel sentiment

humain s'exhale de cette peinture surchargée, mais peu chantante, ni quelle neuve vérité de forme est contenue dans un dessin résumé, mais arbitraire. L'illustration de La Fontaine contenait des pages d'une vive fantaisie japonaise, et le Luxembourg possède de ce peintre français une délicieuse miniature persane. Hippogriffes, Salomés, mages d'Asie, vieux rois accablés par une insoluble énigme, ces personnages lointains parlent un langage aux syllabes sonores, au sens douteux. Ils se sont enfoncés dans une obscure songerie, alors que la nature vivifiait tout de son souffle puissant. — Henner s'est exprimé plus clairement. Il a dit et redit, en poète sensuel, le charme du féminin et la beauté voluptueuse de la chair. Il a baigné d'une lumière ambrée des formes nues, et fait chanter sur des bruns profonds, près d'une eau qui reflète le bleu puissant du soir, des blancheurs caressées par les dernières lueurs du jour. Nulle matière ne fut plus savoureuse, nul modelé plus fondu, nul pinceau plus libre et plus hardi. Il est, à coup sûr, un beau et savant peintre, et, dès le début, un portraitiste plein de franchise et de bonhomie. Dans cet art imprégné du charme de Corrège; la plénitude et la douceur des sensations sont toujours admirables. Henner a ressuscité de nos jours l'idylle païenne; il n'est pas l'homme du drame chrétien.

Un peu plus tard, le réalisme espagnol prend le dessus, à son tour, amenant le goût d'une imitation plus directe et d'une manière plus solide. Du sud-ouest de la France vinrent deux talents robustes et francs, Jean-Paul Laurens et Léon Bonnat. Le premier, avec une âpre conscience, sculpta plutôt qu'il ne peignit des drames fort sombres, que l'on ne comprenait pas toujours sans l'aide du catalogue, des figures vigoureuses et tristes ; il eut de la fierté, de la grandeur, parfois une ingénuité touchante dans son style rocailleux, dans son art un peu renfrogné. Léon Bonnat se signala surtout par des portraits. D'aspect un peu rude, ils s'apaisent avec le temps, comme le prouve celui de *Madame Pasca*. Ils attestent la netteté de l'esprit qui les a conçus, la douceur ferme et affectueuse de son observation. Ils ne disent peut-être pas tout du modèle: — la subtilité ondoyante de certaines physionomies peut échapper à l'artiste; — mais des effigies comme celles de *Pasteur*, de *Taine*, de *Joseph Bertrand* sont fortement

et finement frappées; et quel air de bonté tranquille et rassurante Bonnat a su donner à des visages de femmes! — Vollon appartenait à cette même génération. Sa *Femme du Pollet* fut l'exemplaire typique d'un réalisme un peu dur ; ses natures mortes firent valoir surtout la force et la souplesse de son métier. — Jules Lefebvre débutait aussi par des nus énergiques, avant d'adopter une manière plus élégante et plus grêle.

D'une façon générale, il semble qu'en mettant à part les esprits vigoureux et droits qui échappèrent aux influences ambiantes, dans la période qui vit se développer ou débuter ces peintres, l'art subit une dépression. Le réalisme était alors dans les mœurs et l'on avait peur des idées. En tout on s'attachait volontiers à l'immédiat et au solide, à ce qui se palpe et se jauge. Jamais on ne parla tant de métier, de patte et de pâte, de matière et de cuisine; et pourtant, par une contradiction bizarre, dans ce domaine même, les recherches vraiment fines et neuves étaient assez mal reçues, en sorte qu'on se contentait de moyens ordinaires pour tendre à des fins médiocres. En regardant la forme on oubliait l'esprit qui l'anime, si bien que, pour n'avoir vu qu'elle, on la voyait mal. L'adresse, sans laquelle il n'est pas d'artiste, mais qui ne suffit nullement à faire un artiste, et la petite adresse, l'agilité de la main, était la chose à la mode. Ainsi le goût général du temps était tout au rebours de l'esprit de Millet, qui d'ailleurs était honni comme un dangereux trouble-fête. C'était l'heure où régnait le fortunysme, où le démon de l'arabesque exécutait ses cabrioles. On appelait esprit français le ton fringant, qui n'était souvent que le mauvais ton. Il y avait de la dureté même dans l'élégance. Weiss écrivait sa forte étude sur la littérature brutale et déplorant la mort de la gentillesse française, se consolait avec Parny. L'atmosphère était sèche; les poètes se retiraient dans leurs tours d'ivoire; les uns ne parlaient plus que de métier impeccable, les autres dissimulaient leurs révoltes sous l'impassibilité. L'insondable ennui dont se plaignait le bon Gautier, et son doux nihilisme étaient les signes du temps.

Ce sentiment d'angoisse et de vide se reflète bien fortement dans la correspondance de Regnault et dans l'agitation maladive de sa brève destinée. Lui, si bien doué de cœur,

d'esprit, de talent, comme il se tourne et se retourne à Rome, comme il cherche désespérement une issue! On ne lui a pas dit, à l'école, que la beauté est là, d ansla vie qui l'entoure, dans les sentiments qui sourdent en lui-même. Il va la chercher bien loin, sur les pas de Delacroix, pour s'affranchir des maîtres du passé, qui l'oppriment, de ceux qu'il appelle « des génies culs-de-sac », sans se dire qu'il pourrait les recommencer, avec la poésie neuve de son âme et de sa vie. La vie, pourtant il la rencontre à l'improviste, en Espagne, et peint le *Portrait de Prim*, une chose belle et tragique, un peu marquée d'emphase, et le charmant *Portrait de madame Duparc*; mais avec la *Salomé*, la *Vengeance du Sultan*, il revient à des curiosités ethnographiques ; il rêve d'aller chercher des sujets jusque dans l'Inde. Il meurt en brave homme avant d'avoir trouvé sa voie.

Ainsi le sentiment de la nature et de la vie semblait alors réfugié chez les peintres de mœurs et de paysage, lorsque Puvis de Chavannes vint donner un accent tout nouveau de noblesse et de familiarité à la peinture murale. Poète, il fit entendre un touchant langage aux hommes rassemblés et s'éleva, par l'essor de sa pensée, au-dessus des questions de pure technique. Comprenant que la décoration a ses lois, que ses lignes résumées, ses harmonies simples comme un plain-chant doivent exprimer des idées générales, des états plutôt que des accidents, ce qui dure, non ce qui passe, il rendit à l'art monumental sa haute signification. Il substitua à la maigreur de l'exécution une manière large; à la rhétorique conventionnelle, des expressions ingénues. Le jour où l'histoire de la bergère Geneviève se déroula sur les murs du Panthéon comme une merveilleuse légende, l'art français s'enrichit d'une chose très neuve qui se rattachait à des choses très anciennes. Une grande tradition était renouée; une fois de plus, la grandeur antique s'alliait à la bonhomie gauloise, et l'idéalité chrétienne à la plénitude de l'art grec.

On résista d'abord ; on considéra comme indigence ou maladresse, ce qui était mépris des petits moyens et mûre méditation. Sourd aux ironies, et marchant droit à son but, Puvis donna, d'année en année, les décorations pour Amiens,

Lyon, Rouen, — *Ludus pro Patria*, — *Bois sacré*, *Vision antique*, — *Interartes et naturam*. Ces œuvres charmantes et fières apportaient aux esprits humiliés comme une bonne nouvelle. Elles étaient l'image idéalisée de la douce France, mais aussi de la France calme et forte qui reprenait possession d'elle-même, et, sans doute, l'auteur de la frêle et douce *Espérance* du Salon de 1872 eut l'ambition secrète et bien justifiée de communiquer à tous le réconfort et la sérénité qu'il puisait dans sa ferme conscience du génie national. Car on pouvait retrouver dans cette peinture murale ce qu'il y avait eu de plus doux et de plus robuste dans l'art du siècle, le sentiment de Corot et l'esprit de Millet. Puvis continuait logiquement le passé en l'enrichissant de sensations et d'émotions neuves.

Un ordre, une clarté supérieure, le mouvement naturel d'une pensée toujours émue, l'art de tout dire en peu de mots et de résumer éloquemment, telles sont les caractéristiques de l'esprit de Puvis, qui est avant tout un esprit de synthèse. Il est sensible à toutes les formes de la vie ; mais ces émotions ressenties, il les mûrit par la méditation et, des *nuances* qui passent, il compose quelque chose d'immuable.

En 1869, quand il eut à décorer le musée de Marseille, les réalistes lui reprochèrent de n'avoir pas représenté d'après nature le mouvement d'un port de commerce. Puvis avait fait mieux : *Marseille colonie grecque*, *Marseille porte de l'Orient*, disaient en symboles expressifs les origines, la claire gaieté méridionale et le parfum exotique de la cité qui relie l'Occident à la lointaine Asie. A Lyon, la vieille ville romaine et chrétienne, patrie des orateurs latins et métropole des Gaules, il rappelait la splendeur de l'idéal antique et le recueillement de l'art au fond des cloîtres ; il montrait le Rhône limoneux et véhément jetant l'épervier sur la Saône rêveuse et lente. Partout il associait ses figures aux aspects de nos provinces. Derrière le *Pauvre Pêcheur* fuient les dunes basses et les eaux mornes des estuaires du Nord ; au centre de *l'Été* se dresse l'îlot d'arbres que l'on voit si souvent massé entre les champs fuyants de la Brie ; à Paris, à Rouen, c'est la courbe harmonieuse de la Seine et la ligne souple de ses coteaux : partout, le charme épars de la nature soumis à l'unité claire des rythmes.

Les figures qui habitent ces régions sereines, au-dessus des orages, n'ont pas une grâce moins neuve. Elles ne renient pas leur parenté avec l'antique, avec Tanagra, avec Florence; elles n'ont pourtant ni l'âpre solidité des Grecs, ni la grande tournure élégante des Italiens, mais, comme la statuaire du moyen âge et comme les paysans de Millet, un peu de lourdeur champêtre et de gaucherie ingénue. Admirablement calculées pour l'effet décoratif, et toujours expressives de silhouette, elles sont frustes, modelées par larges plans simples, et, comme les marguerites et les jacinthes, parées des nuances douces et chantantes qui se relient si bien au gris des murailles. Un sentiment doux et fort modère leurs gestes et leurs poses, et tout, harmonies apaisées, tranquilles attitudes, unité profonde où le détail est subordonné aux ensembles, tout communique à l'esprit une impression d'équilibre et de sérénité.

L'art de Puvis, méthodique et spontané, ne cessa de s'élever. Il eut son apogée dans la décoration du musée de Boston, qui devait porter à l'étranger un si beau témoignage de la force et de la grâce françaises. Là, dans le *Virgile*, Puvis obtenait un rayonnement de lumière blonde, une richesse de verts et de bleus chantants, toute la chaude magie de ce *Ver sudum* qui fait essaimer les abeilles, — et c'était une vision surnaturelle, ces Muses aux corps charmants qui montaient d'un vol triomphal comme de pures Idées vêtues d'éternelle jeunesse.

Par l'intimité du sentiment, par la pénétrante poésie de sa manière, Cazin se rattache, lui aussi, à nos meilleures traditions. Il sait traduire par des tons et des formes la musique plaintive qu'il entend chanter dans la nature. C'est au pays du Nord qu'il a demandé les éléments de ses rythmes doux et lents, de ses sonorités voilées. De sa haute solitude d'Équihen, il a pu contempler souvent la courbe allongée de la côte boulonnaise, les ondulations des collines d'Artois qui, vers le Gris-Nez, tombent à pic dans la mer et plus bas meurent au mélancolique pays d'Étaples et de Berck. De ces aspects vastes et tristes, de ces dunes pâles, de ces mousses hâlées par les embruns, des ciels brumeux du Nord et des nuages qui vibrent si doucement au frôler des collines, il a composé des paysages délicats et amples, simples et nobles, où l'on croit

souvent entendre la rêverie d'un berger suivant du haut de la falaise, entre le mouvement des flots et le silence des champs, le passage des heures. Terrien, il s'est tourné plus volontiers vers la terre, vers les larges vallons où s'abritent les fermes, où s'atténuent dans la vapeur les maisons claires et les toits rouges. Mais la mer est proche, on entend sa grande voix, la plainte des mouettes et des courlis; on sent passer le souffle qui emporte les voiles et secoue les arbres inquiets; on comprend mieux la douceur maternelle de la terre. De là, sans doute, cet accent si particulier à Cazin; de là ce charme tendre et soucieux partout répandu dans son œuvre; de là l'humble résignation qu'il prête à toute ses figures. Depuis *Agar* perdue dans le replis des sables jusqu'à cette *Judith* si noble et si pensive qui franchit la poterne et quitte les remparts de la ville, ce sont toujours des départs vers l'inconnu, de mélancoliques adieux où les mains s'attardent, le déroulement des routes hasardeuses. Les objets inanimés, les maisons isolées au visage clos, d'autres hospitalières au bord des chemins, les places de petite ville le soir, les nocturnes italiens, tous les aspects de la nature prennent sous le pinceau de Cazin un inexprimable attrait de douceur et de mystère. Il est un vrai poète, différent et proche de Puvis, plus élégiaque et non moins humain.

La sensation, toujours brève, ne retentit pas longuement dans notre esprit, si elle n'est approfondie par le sentiment et la pensée. Elle est le point de départ nécessaire, non la fin de l'art. Les effets les plus éclatants touchent moins qu'un vrai mouvement de tendresse, que la beauté d'un geste naïf. Les théories sont étroites, incertaines: sans cesse le génie brise leurs cadres. Le mieux sera toujours de « se laisser aller bonnement aux choses qui nous prennent par les entrailles », car les plus émouvantes sont aussi les plus belles et la raison justifie le choix irraisonné du cœur. Qu'il me soit donc permis de rappeler, même après la belle et complète étude de G. Séailles sur Carrière, que depuis quinze ans on vit se lever dans la magie du clair-obscur des figures mystérieuses et touchantes qui pensaient, qui souffraient, qui aimaient; que ces douces et intenses évocations éveillaient

dans les cœurs comme un divin désir de larmes. *L'Enfant malade, le Premier voile, la Maternité*, avaient l'accent religieux d'une prière et le tremblement d'un espoir anxieux. Des portraits, qui sont des poèmes psychologiques, rendent visible sur les traits des modèles le principe caché de leur être. Dans un tragique dialogue avec son rêve, *le Sculpteur*, pétrissant nerveusement la glaise, suit de ses yeux ravis et hagards la vision que lui a laissée la beauté de la femme. Un charme indicible, un doux sortilège émane de ces visions réelles et lointaines qui semblent venues de l'au-delà comme des Eurydices, comme des bonheurs retrouvés et de merveilleuses réminiscences. Tout se transfigure aux mains du poète; une mère endormie auprès de son enfant est comme l'éternelle victime de l'amour. En ces harmonies profondes et voilées, on entend l'âme enivrée et plaintive qui chante éperdument dans le rythme des formes. Ces formes, l'artiste les passionne toujours parce qu'il voit en elles les visibles symboles des instincts et des désirs, des forces qui alimentent la vie. Ses figures sont les saisissantes images de la destinée; l'accord d'un puissant amour et d'une réflexion mélancolique leur donne ce mouvement contrasté d'essor et de reploiement qui est la cadence fatale de nos vouloirs et de nos pensées.

Ainsi du sentiment profond naît la science de la vie, et le style est créé par la force de l'amour. Tout s'idéalise pour qui ne voit rien froidement et court à l'expression, au caractère émouvant des choses, laissant tomber tout le reste. Le poète de l'intimité devient le poète des idées. *Le Théâtre, les Sciences, la Jeunesse*, montrent l'épouvante et la joie mêlées que jette à l'âme humaine la révélation du beau et du vrai. Partout l'artiste confesse l'angoisse et la forte ivresse que lui communique la vie. Il se reconnaît pour un des nôtres, pour un homme environné du mystère des forces inconnues, toujours menacé dans son esprit et dans son cœur, et qui ne trouve son refuge que dans la tendresse et dans la pitié. Sa manière s'élargit à mesure que son esprit s'élève et embrasse les ensembles. Infiniment adroit, il renonce à l'adresse apparente, il s'attache de plus en plus à la sévère logique de la nature, aux directions générales des mouvements, à la densité des formes.

La sculpture française ne s'est nullement ralentie après l'École de 1830. Du vivant même de Barye, Carpeaux, moins réfléchi et moins pondéré que lui, plus souple et plus nerveux que Rude son maître, semble tout tenir de la nature. Il se laisse emporter à son génie de grâce et de mouvement, et traduit l'ivresse de la passion. Les maquettes de Carpeaux, d'un jet si libre et si sûr, attestent l'incessante fécondité de son invention et qu'il n'a pu, mort à quarante-sept ans, réaliser qu'une faible partie de ses rêves. Il est sculpteur dans l'âme, non d'esprit profond, mais d'instinct débordant, et de forte science; il est de la race des énergiques et vivants artistes du XVIIIe siècle. Il brasse la forme avec une furie qui n'a rien de hasardeux ni d'arbitraire. Ses bustes, les plus vivants et les plus beaux que notre école eût produits depuis Houdon, — tels ceux de *Charles Garnier* et d'*Alexandre Dumas fils*, — ont une flamme de vie, une incomparable fierté d'accent; celui de la *Princesse Mathilde* s'épanouit en grâce triomphante. Le *Groupe de la Danse* n'est pas le cancan, comme on l'a tant répété, et sa verve endiablée s'embellit de la sensualité chaleureuse qui fait bondir les Bacchantes autour des vases grecs. Si ce n'est pas Apollon qui le préside, c'est Dionysos. La *Flore* est délicieuse; un peu d'excessive nervosité ne se fait sentir que dans les *Quatre parties du Monde* soutenant le Globe, d'une souplesse si énergique et si fine encore. Carpeaux fut à sa manière un pur Français ; il est bien d'une époque qui sur bien des points recommençait le XVIIIe siècle, — et je ne sais s'il n'en ressentit pas un peu l'inquiétude et le malaise.

A l'opposé, la sévérité romaine s'exprimait dans l'œuvre d'Eugène Guillaume avec un ton grave et sententieux qui résumait tout ce qu'il y a de latin dans notre génie. Le *Tombeau des Gracques* et le *Mariage romain*, d'une facture énergique et sobre, laissent parler la pensée et le sentiment. Les bustes sculptés par ce savant artiste, et surtout celui si fameux de l'archevêque de Paris, sont des modèles d'intime vérité et de force contenue : le caractère individuel et la qualité de l'âme ressortent avec une étonnante intensité. — C'est à Florence que Paul Dubois a trouvé ses maîtres de prédilection. Il s'assimile l'élégance concise de Donatello, mais ajoute, de son propre, un charme d'idéalité. La grâce tendre et le

sérieux viril s'unissent dans son chef-d'œuvre, le *Tombeau de Lamoricière* ; ses bustes de *Bonnat* et de *Pasteur* sont admirables de précision nerveuse. Seule la *Jeanne d'Arc* pousse à l'extrême une tranchante sécheresse. — Chapu, délicat et sensible, qui créa la touchante figure de la *Jeunesse* pour la tombe de Regnault, se laissa plus tard aller à l'amollissement des formes, à de fondantes suavités. Mercié, lui aussi, ferme et franc au début, tendit trop vers un agrément sentimental qui ne convient guère à la sculpture. Falguière, de verve brusque et féconde, surprend les gestes de la vie et les frissons de la chair ; réaliste, il sculpte des femmes, il ne connaît pas les déesses. Dalou, en ses compositions historiques retrouve la mâle énergie de Rude, puis, mêlant des souvenirs de l'art flamand à la pompeuse manière du XVIIe siècle français, il se fait un style mouvementé, copieux et grandiloquent.

Les choses en sont là quand Rodin, reprenant la tradition de Barye et de Carpeaux, l'élargit du droit de son imagination passionnée.

Les poètes provoqueront toujours la résistance et l'enthousiasme, parce qu'ils semblent trahir le réel et parce qu'ils manifestent le vrai. Rodin est le poète lyrique de la statuaire moderne, montrant à l'homme l'humanité nue et le remettant face à face avec les fatalités de son esprit et de son corps. Ainsi le mystère de la vie, de l'amour et de la mort se dresse impérieusement devant nous dans l'œuvre du statuaire. La tragique mêlée des instincts et des passions, l'insatiable désir, l'aspiration vers un absolu et la chute des vouloirs défaillants, le profond gémissement qui monte de tout être vivant, voilà ce qu'il exprime par ces vagues humaines qui s'enflent et retombent liées à d'autres vagues sur la Porte de l'Enfer que domine le poète pensif et apitoyé. Cette sombre vision d'une foule haletante en sa quête du bonheur, Rodin la traduit en maître, modelant avec une logique splendide les muscles qui se tendent et se gonflent, les corps qui s'étirent et se ploient, soumis aux grands courants de la passion qui les soulève. Dans ce monde torturé, il fait éclore la tendresse comme une fraîche consolation ; il modèle d'une main puissante et délicate les courbes enivrantes de la beauté jeune et

souple, la douceur infinie, la prière amoureuse que recèle le pli d'une lèvre. Comme le Hugo du *Satyre* et des *Idylles* Rodin ressuscite la mythologie grecque, non la coquette volupté de Clodion, mais la grande et chaleureuse Volupté qu'invoquait Lucrèce; il communique à des formes humaines les énergies toujours jeunes de la nature. Dans le mol enlacement des *Sirènes*, il fait chanter les voix merveilleuses de la mer, il pétrit de la vénusté antique la Muse amoureuse qui garde encore, dans sa pose pliante, l'ondulation rythmique et berceuse des flots. Comme Hugo encore, Rodin unit à la grâce la puissance d'évocation. Les *Bourgeois de Calais*, d'une si haute éloquence, dressés dans la révolte, inclinés vers la terre ou faisant le geste d'un mélancolique adieu, évoquent, par delà le fait historique, les attitudes que peut prendre l'homme en face de la mort. Le *Balzac*, d'une conception monumentale si hardie et si juste, fait briller le génie à travers la matière. Dans ses bustes, où la prise sur la nature est directe, l'art de Rodin s'exprime avec une irréfragable autorité. Comment douter qu'il ait la science et l'intuition, l'artiste qui sculpta d'abord ces effigies de Dalou, d'Antonin Proust, de Jean-Paul Laurens, pour en venir à ce buste de Rochefort qui montre son génie toujours en conquête et, par l'exaltation logique des formes, arrivant à cette formidable synthèse ?

Et c'est là aussi que l'on pourrait prendre sur le vif l'importante vérité retrouvée par Rodin, vérité de tous les temps et connue des Assyriens comme des Grecs, des gothiques comme de Michel-Ange, mais oubliée par un art timide ou pauvrement réaliste. Pour rendre la vie, sa moiteur, son mouvement, sa respiration, il faut que l'artiste intervienne et qu'entraîné par son amour, guidé par sa science, il recrée l'ensemble animé de l'être. Il n'obtient pas alors une exacte et sèche copie, double inutile de la nature, mais un être nouveau qui est l'enfant de son esprit. C'est la loi de tout art, mais la sculpture, qui réalise matériellement la forme, est plus tentée qu'un autre de s'y dérober. Rodin donne des applications nouvelles et hardies d'un immuable principe; il généralise les plans; il amplifie les creux et les reliefs pour que la lumière coule sur les surfaces sans brusques arrêts et

sans cassures ; il modèle ces corps surnaturels et vrais qui, semblables aux dieux de la Grèce, aux saints de nos cathédrales, vivent d'une vie supérieure dans une puissante et douce harmonie.

*
* *

Avant de terminer, je dois expliquer certaines omissions qui pourraient sembler bizarres. La matière était si riche que je ne pouvais l'épuiser en ces articles. Je n'ai prétendu que tracer les lignes directrices, indiquer la courbe suivie par l'art français depuis David jusqu'à nos jours, en m'attachant surtout aux initiateurs. Dans ce dessein, j'ai retenu les noms qui caractérisaient le mieux les diverses tendances auxquelles notre école a successivement obéi. Je n'ai pas nommé Decamps, dont la virtuosité laborieuse ne repose, à mon avis, ni sur un sentiment vrai, ni sur une idée sérieuse ; ni Couture, le brillant et superficiel auteur de l'*Orgie romaine*, ni Tassaert, égrillard et larmoyant, qui manqua totalement de la naïveté nécessaire au peintre de mœurs ; ni Fromentin et Guillaumet, esprits délicats situés hors de la grande ligne. Bastien-Lepage ne m'a pas arrêté non plus : sa manière exiguë et cassante fut, je crois, un dangereux modèle. Mais je me reprocherais de ne pas rappeler au moins les incisifs portraits de Ferdinand Gaillard, peintre et graveur, les puissantes et mystérieuses eaux-fortes de Méryon, celles de Bracquemond, ce dessinateur original, et Willette et Renouard, La Décennale étant le champ de bataille ouvert aux polémiques, je n'ai fait que l'effleurer dans une étude surtout narrative. La plupart des œuvres qu'elle contient viennent d'être ou seront encore objets de discussion. Que l'on m'excuse donc de citer seulement ceux qui combattent au premier rang : Jacques Blanche, un des plus subtils portraitistes d'aujourd'hui ; Lucien Simon, Cottet, Jeanniot, Wéry, peintres de mœurs fins ou âpres ; les paysagistes Ménard et Gosselin ; parmi les sculpteurs, Marqueste et Barrias, Saint-Marceaux, Baffier, Claudel, Bourdelle, Bartholomé qui, dans son *Monument des Morts*, joint un réalisme hardi au plus beau sentiment.

La simple et seule conclusion à tirer de cette étude, c'est

que l'art ne peut vivre d'une vie pleine et forte s'il ne s'attache énergiquement aux réalités vivantes, s'il ne traduit les idées et les sentiments actuels. Notre école n'a compris sa mission et n'a déployé sa force que du jour où, renonçant à se parer des habits somptueux et des belles manières empruntées à d'autres races, elle nous a parlé de nous-mêmes et de ce monde au sein duquel nous avons souffert et rêvé. Non qu'il suffise, pour être un artiste, de copier ce qui nous entoure. L'art est caché dans la nature, dit Dürer, c'est à l'homme de l'en *arracher*. Il affirme ainsi que l'artiste doit pénétrer par l'intuition et la sympathie jusqu'au principe secret qui anime ses formes magnifiques ou charmantes. L'intelligence n'a pas ce pouvoir. Elle ne crée pas. C'est par l'inconscient élan de l'instinct et par la douce folie de l'amour que l'homme projette sa force hors de lui-même et participe à l'ivresse créatrice. C'est aux puissants instinctifs, aux tendres amoureux, non aux sages et froids calculateurs que l'art français a dû et doit encore sa primauté. Le naturalisme de 1830 l'a fondée en l'empêchant de se laisser asservir à l'imitation ou de s'égarer dans un vague idéalisme. Tout procède de là. Parcourez les salles étrangères : quelles que soient les diversités d'accent et de personnalité, on peut affirmer que dans toute l'Europe ce naturalisme aujourd'hui triomphe et que, là où il est méconnu, l'art ne sait où se prendre.

La Hollande met en ligne des artistes admirables, l'émouvant poète Israëls, les deux Maris, Blommaert, Breitner, etc. : nulle part on ne peint mieux aujourd'hui qu'au pays de Rembrandt. La Belgique est justement fière de Stevens et de Struys, de Meunier et de Frédéric, de Bœrtson et de Claus ; elle avait en Evenepoel un jeune maître à jamais regrettable. Et certes, en Flandre comme aux Pays-Bas, on n'a pas besoin d'invoquer d'autres traditions que celles des ancêtres. Pourtant on ne peut traverser ces salles si riches d'œuvres sans qu'à chaque pas le souvenir de Millet et de Corot, de Courbet et de Manet se présente à l'esprit. Les écoles scandinaves seraient-elles sans nous ce qu'elles sont? N'est-ce pas à l'Exposition de 1878 qu'ils trouvèrent la révélation nécessaire, ces petits maîtres danois, Kroyer, Johansen, — le Chardin du Nord, — Paulsen, Hammershoj, — et les Suédois

vifs et hardis, impressionnistes ou japonisants, Larsson et Zorn, Bergh et Liljefors, — et les Norvégiens, Thaulow et Werenskiold, Eyolf Soot et Strom, etc., dont l'art cordial et méditatif rend si bien la bonhomie des mœurs, la solitude, le silence des longs crépuscules? En Suisse, Louise Breslau, avec sa finesse nerveuse, est toute française. Et voici qu'en Russie l'art s'éveille sous nos auspices avec Serov et Levitan, Maliavine et Troubetskoï. L'Allemagne est plus autonome, ou du moins paraît l'être; mais peut-être elle se fie trop à son Lenbach, pénétrant psychologue et médiocre peintre, au style ambitieux et lourd de Stück et de Herterich, méconnaissant le naturalisme autrement expressif et sain de Lieberman, de Uhde, de Kuehl, formés sous la double influence de la Hollande et de la France. Whistler, ce dilettante cosmopolite, incomparable portraitiste et magicien des nuits claires, est un maître que nous pourrions envier à l'Amérique s'il n'était un peu des nôtres; et Sargent, Melchers, Alexander, que ne doivent-ils pas à Manet, à Besnard? L'Angleterre, désorientée depuis la tentative héroïque et vaine des préraphaélites, n'a rien de plus vivant que les œuvres de jeunes peintres qui viennent nous demander conseil. En Italie, Segantini procède directement de Millet; Tito revient à l'amoureuse observation de la nature pour peindre une délicieuse Vénitienne portant son enfant dans ses bras. Daniel Vierge, le fier dessinateur espagnol, est à demi francisé, et la verve de Sorolla est-elle plus inspirée de Velasquez ou de l'école du plein air?

De tous côtés, depuis un siècle, l'art français a exercé son prestige. Aujourd'hui encore, le sens supérieur de la beauté, la sûreté du goût, la faculté d'émouvoir et le don d'exprimer en rythmes souverains les sentiments éternels, je ne vois pas qu'aucune école les possède au même degré que la nôtre.

MAURICE HAMEL

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

JUGÉES PAR

NIETZSCHE

Friedrich Nietzsche vient de s'éteindre doucement dans sa paisible retraite de Weimar. Après une lente agonie qui s'est prolongée pendant onze ans, le « déclin de Zarathustra » est enfin consommé. L'Allemagne lettrée, si hostile jadis à Nietzsche, s'est trouvée aujourd'hui à peu près unanime pour rendre hommage au grand artiste, au profond psychologue qu'elle a si longtemps ignoré ou dédaigné. Chez nous de même cette mort n'est point passée inaperçue. Nietzsche est, en effet, presque aussi connu en France que dans son pays natal.

Parmi les causes qui l'ont rendu populaire chez nous, l'une des plus importantes est sans contredit la sympathie qu'il a marquée pour notre pays. Au lendemain de nos revers et des prodigieuses victoires militaires et économiques de l'Allemagne, il a eu le courage de célébrer hautement l'impérissable grandeur du génie français et de signaler en même temps avec une âpre violence les tares de cette « culture allemande » dont s'enorgueillissaient ses compatriotes. Lorsque Nietzsche écrivait, en 1888, que depuis l'avènement de l'Empire, les Allemands ne comptent plus dans l'histoire de la civilisation européenne, lorsqu'il appelait l'Allemagne « le grand pays plat d'Europe » et qu'inversement il déclarait : « Je ne crois qu'à la culture française », ces assertions semblèrent d'abord

si paradoxales, si absolument « inactuelles », pour me servir du vocabulaire de Nietzsche, qu'on ne les prit guère au sérieux. Nietzsche passa, dans le grand public, pour un contempteur de tout ce que révère un bon Allemand, pour un ennemi de la religion, de la morale et de la patrie, pour un fou dangereux dont on ne discute même pas les extravagances. Depuis quelques années, pourtant, le pessimisme a fait des progrès en Allemagne. Des écrivains d'avant-garde, dont le plus connu est l'auteur de *Rembrandt éducateur*, ont proclamé avec autant d'âpreté que Nietzsche la faillite de la culture allemande. Des esprits plus pondérés et plus rassis eux-mêmes, des professeurs d'Université comme M. Ziegler, constatent que la foi dans la culture néo-impériale n'a plus chez les Allemands — les jeunes surtout — cette assurance joyeuse qu'elle avait au lendemain de la guerre, et reconnaissent qu'il y a dans l'air ambiant comme des vapeurs de pessimisme à l'action desquelles il est difficile de se soustraire entièrement. Les paradoxes de Nietzsche, si désobligeants qu'ils soient pour l'amour-propre national, ont donc fini, malgré tout, par trouver un certain écho en Allemagne même. Il convient d'ailleurs de ne pas nous exagérer leur portée réelle et de ne pas nous tromper sur la signification de ce symptôme. Nous commettrions, en effet, une erreur dangereuse et quelque peu ridicule si nous nous avisions de prendre au pied de la lettre ses diatribes contre l'Allemagne d'aujourd'hui. Et si, d'autre part, Nietzsche mérite notre sincère gratitude, il convient cependant que nous ne nous fassions point illusion sur la nature exacte de l'admiration qu'il professait pour nous. Il n'est donc pas sans intérêt, dans ces conditions, de chercher à préciser le sens des jugements de Nietzsche, et de tâcher de démêler, sous la parure étincelante et pittoresque dont il les a revêtus, quels ont été au juste ses sentiments pour l'Allemagne et pour la France.

***

Lorsque, au lendemain de la guerre de 1870, Nietzsche écrivait son premier livre, *la Naissance de la Tragédie*, il se montrait, comme il est naturel, plein de confiance dans le

peuple allemand et plein de foi en son avenir. Sans doute, il méprisait de tout son cœur ce qu'il appelait la culture « socratique », le rationalisme pseudo-scientifique, l'optimisme banal, qui fleurissaient à ce moment en Allemagne et dont le « philistin cultivé » David Strauss lui apparaissait comme le représentant typique. Si la culture, disait-il, est « l'unité du style artistique dans toutes les manifestations de la vie d'un peuple », il faut reconnaître que la France a véritablement une culture nationale, produit authentique de son génie et qui est le secret de sa longue prépondérance en Europe, tandis que l'Allemagne n'a encore rien de pareil. Ce qui se décore du nom de culture allemande n'est qu'une sorte de « barbarie stylisée ». On répète partout, que le maître d'école allemand est le vrai vainqueur de Sadowa et de Sedan, que la guerre de 1870 a été le triomphe de la culture allemande sur la culture française. C'est là une illusion. L'Allemagne l'a emporté parce qu'elle avait des officiers plus instruits, des soldats mieux dressés, des états-majors plus aptes à diriger une guerre moderne : tout cela n'a rien à voir avec la culture. En réalité, l'Allemagne est encore à demi barbare; elle ne possède qu'une pseudo-culture de qualité fort douteuse. Par bonheur, aussi, cette prétendue culture allemande n'est en aucune façon l'expression véritable de l'âme germanique. Derrière cette civilisation mensongère et toute en façade, il y a « une force cachée splendide et foncièrement saine qui de loin en loin se manifeste en des occasions mémorables avec une souveraine puissance, pour sommeiller ensuite, de nouveau, en rêvant au futur réveil ». Les deux grandes manifestations de cette force élémentaire sont la philosophie allemande qui, de Kant à Schopenhauer, s'élève peu à peu à la notion d'une « culture tragique », et la musique allemande qui, du choral de Luther à la symphonie de Beethoven et au drame intégral de Wagner, témoigne que le principe « dionysien » vit toujours dans l'âme de la nation. On peut donc espérer une renaissance de la culture germanique. Un jour viendra où le génie de l'Allemagne, qui sommeille aujourd'hui dans sa montagne enchantée se réveillera, magnifique, impétueux, irrésistible, l'âme pleine de visions splendides. Et peut-être ce jour n'est-il pas loin.

Pendant des siècles, l'Allemand a délaissé ses mythes nationaux : empruntant à d'autres peuples leur culture et leurs mythes, il a cessé d'être lui-même, et sa nature originale est altérée, contaminée par l'immixtion d'éléments étrangers. Il semble qu'il veuille à présent redevenir lui-même. Peut-être les victoires de 1870 sont-elles le prélude d'une guerre d'indépendance contre les éléments latins et romans qui déparent la culture nationale, d'un retour de l'Allemagne vers sa « patrie mythique ». — Rien de bien original encore dans cette conception. On sent que Nietzsche vient de subir l'ascendant de Wagner et qu'il reproduit ses théories hostiles à la culture française. En prêchant la croisade contre les influences étrangères, il continue une tradition ininterrompue en Allemagne depuis les temps de Lessing. Il ne se distingue guère de ses prédécesseurs que par la sévérité de son jugement sur la valeur *présente* de la « culture allemande », telle que la concevaient la grande majorité des contemporains.

Quelques années plus tard, de 1876 à 1882, Nietzsche traverse la crise redoutable qui bouleverse toute son existence et change d'une manière radicale l'orientation de ses idées. C'est l'époque où d'intolérables maux de tête l'obligent à interrompre sa carrière universitaire et le condamnent à l'oisiveté, à la solitude et à l'exil ; c'est le moment où il rompt violemment avec Wagner, où il abjure le pessimisme de son maître Schopenhaner. Cette crise, entre autres effets, a pour résultat de modifier profondément son jugement sur l'Allemagne.

La confiance qu'avait Nietzsche dans l'avenir de la culture allemande reposait, en dernière analyse, sur la conviction que sa patrie possédait en Schopenhauer et Wagner des « éducateurs » incomparables, des apôtres d'une religion nouvelle, d'une sagesse « dionysienne » analogue à celle qui avait inspiré les grands tragiques de la Grèce antique. — Or il découvre un beau jour qu'il s'est trompé. Wagner et Schopenhauer cessent d'être, à ses yeux, des prophètes, pour devenir des « décadents » : loin de prêcher l'Évangile de l'humanité future, ils ne sont que des romantiques attardés, des pessimistes las de vivre et incapables de stimuler la « volonté de puissance » des générations nouvelles. Ils

appartiennent au passé, non à l'avenir. Ce sont bien des maîtres, mais des maîtres dangereux à suivre. Il faut avoir été à leur école, mais il est plus nécessaire encore de savoir se dégager de leur influence, dépasser leur point de vue. Et Nietzsche se demande maintenant dans quelle mesure les Allemands se montreront aptes à accomplir cette évolution. — En même temps il a cessé aussi de s'enthousiasmer pour une culture qui serait spécifiquement germanique. Il devient de plus en plus résolument « européen ». Il proclame dans *Choses humaines* que : « être bon Allemand veut dire se *dégermaniser* ». Tant qu'un peuple est en progrès, il s'émancipe en effet des formes particulières qui constituent ce qu'on appelle son caractère national. S'il perd cette faculté de se transformer, s'il s'isole des autres peuples, s'il se cantonne dans un nationalisme étroit, il finit par se figer, par se pétrifier comme l'ancienne Égypte : et l'heure du déclin n'est pas loin. Il ne faut donc pas que les Allemands s'efforcent de créer une culture exclusivement allemande, mais qu'ils cherchent au contraire toujours à s'élever au-dessus de ce qui est « présentement allemand ».

On le voit, le programme de Nietzsche a changé du tout au tout. Il ne prêche plus la lutte contre les influences étrangères, le retour de l'Allemagne vers sa « patrie mythique »; il veut que l'Allemand s'efforce de devenir un « bon Européen ». Et il constate que, pour l'instant, il est encore très loin de ce but. Passons en revue ses griefs.

Ce que Nietzsche reproche essentiellement à la culture allemande, c'est qu'elle manque de « noblesse ». Défaut de peu d'importance aux yeux de beaucoup de gens ; vice capital, par contre, pour un aristocrate comme lui !

Il constate d'abord, comme nombre d'observateurs étrangers, que l'Allemand n'a pas le sens de la beauté. Cet instinct fait défaut à la masse de la nation. Toute la vie matérielle ou sociale est inélégante en Allemagne, — d'autant plus disgracieuse même qu'elle est plus « allemande », plus affranchie des modèles étrangers. Chez les artistes allemands eux-mêmes le goût est très imparfaitement développé : ils sont pareils à « des ours où se cacheraient des nymphes et des faunes, parfois même des divinités plus hautes »; ils vou-

draient danser, mais leurs mouvements gauches et convulsifs n'expriment que leur désir profond de s'élever au-dessus de la laideur et de la vulgarité, vers les hauteurs d'un monde plus beau, plus aérien, plus ensoleillé. — Et de même qu'il n'a pas reçu en partage la grâce, l'Allemand est aussi dénué de finesse, de tact. « La gauche rusticité du geste, la maladresse de doigté, — ce sont là choses à tel point allemandes qu'à l'étranger on les confond même avec la nature allemande. L'Allemand n'a pas l'art des *nuances*... » Il n'est pas psychologue, il n'a pas le don de sonder les âmes, de distinguer la vraie grandeur de la fausse. Il dit : « Gœthe *et* Schiller », — peut-être même « Schiller *et* Gœthe », — alors que, pour Nietzsche, Gœthe est un des plus grands génies de tous les temps, tandis que Schiller n'est qu'un rhéteur déclamant avec des attitudes pathétiques des niaiseries sentimentales ou des lieux communs de rhétorique.

L'Allemand est « peuple », non seulement par ses défauts, mais encore par ce qu'il regarde comme ses vertus. Il a le goût inné de l'obéissance. Et toute la morale consiste, pour lui, à ériger en idéal cet instinct de subordination. Luther déjà exigeait du fidèle une obéissance absolue et inconditionnée envers Dieu. Kant, après lui, n'a fait que substituer à Dieu l'impératif catégorique, mais il n'a pas touché au principe même de l'obéissance absolue. — On loue aussi communément chez l'Allemand le « sens historique »; lui-même se vante d'être le peuple « objectif » par excellence. Or qu'est-ce que le sens historique, « cette faculté de deviner rapidement la hiérarchie des jugements de valeur d'après lesquels un peuple, une société, un homme ont vécu », si ce n'est « une demi-barbarie de corps et de désirs », une sorte d'anarchie des instincts et des goûts qui nous permet de tout comprendre et de prendre plaisir à tout ? Les natures « nobles », les « maîtres » sont intolérants et exclusifs. « Leur palais délicat, toujours prêt à dire *oui* ou *non*, leur dégoût très prompt, leur froide réserve vis-à-vis de tout ce qui est étranger, leur aversion même pour ce qu'il y a de vulgaire dans la curiosité vive, d'une manière générale la mauvaise volonté que met toute civilisation noble et se suffisant à soi-même à s'avouer un nouveau désir, un mécontentement de soi, une admiration pour l'étranger, —

tout cela les prévient, les indispose même contre les meilleures choses du monde quand elles ne sont pas leur propriété ou ne *peuvent pas* devenir une proie pour eux ; et aucun sens n'est plus incompréhensible pour de tels hommes que précisément le sens historique et sa basse curiosité plébéienne. » Le mélange démocratique des castes et des races a produit en Europe une demi-barbarie où règne la plus prodigieuse confusion, il a fait de l'*âme moderne* un chaos où se côtoient les éléments les plus divers empruntés aux cultures les plus disparates. « Vous semblez faits de couleurs et de papiers collés ensemble », dit Zarathustra aux *civilisés* ; « les voiles qui vous cachent sont un bariolage de tous les peuples et de tous les temps : et dans vos attitudes parlent pêle-mêle toutes les coutumes et toutes les croyances. Celui qui vous dépouillerait de vos voiles et draperies et couleurs et attitudes, — que lui resterait-il entre les mains si ce n'est, tout au plus, un épouvantail à moineaux ? » Le sens historique, c'est, au fond, l'incapacité d'être soi-même, d'avoir du style, de l'unité, de la « mesure ». Or, entre tous les peuples de l'univers, les Allemands sont affligés au plus haut degré de cette infirmité. Ils sont plus éloignés que tout autre de l'idéal d'une race noble.

Il n'est pas jusqu'à leur religion, le protestantisme, qui n'ait, elle aussi, quelque chose de foncièrement « plébéien ». La foi chrétienne, l'Église chrétienne sont, aux yeux de Nietzsche, le produit de l'illusion volontaire, — mais ce sont des œuvres grandioses à force d'insincérité : elles témoignent d'une volonté de mensonge merveilleusement puissante et tenace dans sa rigide conséquence. Il définit le christianisme « le dernier travail de Romain » et attribue aux races du Sud une part prépondérante dans la conception et l'exécution de ce colossal monument. « L'édifice de l'Église a sa base dans une liberté, une indépendance proprement méridionales de la pensée, et aussi dans une défiance toute méridionale à l'égard de la nature, de l'homme, de l'esprit; — il repose sur une tout autre connaissance de l'homme, sur de tout autres expériences que celles des races du Nord. » Les gens du Sud ont eu véritablement la notion de ce que doit être une Église, un clergé, pour exercer un pouvoir effectif sur les masses, pour

assurer sur terre la domination de « l'homme supérieur » ou plutôt d'un certain type d'homme supérieur : le prêtre. Le catholicisme est, par là, une œuvre aristocratique. L'homme du Nord, l'Allemand en particulier, est une nature plus « honnête », moins subtile, plus plébéienne. Il n'a rien compris à l'édifice glorieux de l'Église universelle. Il n'a vu que corruption et décadence dans ce scepticisme supérieur, dans cette élégante tolérance du haut clergé catholique, — alors que ce scepticisme n'était autre chose que le « luxe » que s'octroie toute force triomphante et sûre d'elle-même. Dans un accès de vertueuse et nigaude indignation, il s'est révolté contre cette puissance dont son cerveau étroit était incapable d'apprécier la beauté supérieure. La réforme de Luther est l'expression de cette maladroite et plébéienne révolte, c'est un « soulèvement des paysans » dans le domaine de l'esprit. Incapable de discerner les fondements effectifs de la puissance de l'Église, Luther, au lieu de la réformer l'a ruinée. Il a livré les Saintes Écritures aux laïques, si bien qu'elles ont fini par tomber aux mains sacrilèges des philosophes. Il a nié l'autorité des conciles sans s'apercevoir qu'il anéantissait ainsi la notion même de l'Église : car une Église ne reste vivante que si l'esprit du Dieu qui l'a fondée continue à l'animer, à l'inspirer. Il a permis la femme aux prêtres et lui a retiré la confession, sans prendre garde qu'en le rendant pareil aux autres hommes il lui enlevait toute son autorité. Il a ainsi détruit la hiérarchie instituée par le catholicisme, il a *démocratisé* la religion en mettant fin à la domination de « l'homme supérieur » sur la foule.

Le succès du protestantisme est une des causes essentielles de l'amoindrissement du type européen et en particulier du type allemand : il l'a rendu médiocre et bonasse; et s'il a peut-être favorisé le développement de la science, il est responsable de la médiocrité d'âme du savant moderne, ce plébéien de l'esprit, sans respect et sans dignité, platement vertueux et honteusement optimiste, dont la race fleurit aujourd'hui en Allemagne. Dans le *Crépuscule des Idoles*, Nietzsche se montre plus sincère encore. Il définit le protestantisme : « une hémiplégie du christianisme *et* de la raison ». Il l'accuse d'avoir fait avorter l'effort le plus magnifique

des temps modernes, la Renaissance. Que voulaient les hommes de la Renaissance? Restaurer l'idéal hellénique et païen, substituer à l'ascétisme, au nihilisme chrétien le culte de la vie exubérante et superbe; ils voulaient, en un mot, accomplir la « transvaluation des valeurs » qui se prépare aujourd'hui. Et comment s'y prenaient-ils? Ils attaquaient le christianisme par la tête; ils ne visaient à rien moins qu'à s'installer sur le trône pontifical lui-même. César Borgia pape! C'eût été le triomphe de la Renaissance : elle eût gouverné désormais l'Europe en se servant de l'admirable instrument de domination forgé par le christianisme! Mais Luther vint, Moine ignorant et grossier, « animé de tous les instincts rancuniers du moine manqué », il ne comprit rien à ce subtil dessein; il se révolta à Rome contre la Renaissance qui s'installait dans la chaire de Saint-Pierre. La fatalité voulut qu'il réussît : la Renaissance demeura un événement vide de sens, « un grandiose *en vain* ». Et Nietzsche de conclure : « Ce sont *mes* ennemis, je le reconnais, ces Allemands : je les méprise parce qu'ils incarnent l'improbité d'intelligence et de jugement, la *lâche peur* de tout loyal *oui* ou *non*. Depuis près d'un millénaire ils ont emmêlé et enchevêtré tout ce qu'ils ont touché du doigt; ils ont sur la conscience toutes les demi-vérités — les trois huitièmes de vérités — dont l'Europe souffre; ils ont aussi sur la conscience la forme de christianisme la plus malpropre qu'il y ait, la plus inguérissable, la plus irréfutable : le protestantisme... Si l'on ne vient pas à bout du christianisme, la faute en sera aux Allemands... »

Et de même que l'Allemagne a fait échouer jadis la Renaissance, elle menace aujourd'hui d'arrêter ou de retarder le grand mouvement d'émancipation intellectuelle et morale qui s'annonce en Europe. La crainte que Nietzsche exprimait au lendemain de la guerre de 1870, à savoir que « l'Empire allemand ne tue l'esprit allemand », s'est, selon lui, trouvée justifiée par l'événement. L'Allemagne militarisée à outrance est devenue « le grand pays plat d'Europe ». Elle paye la rançon de ses victoires : « Cela coûte cher d'arriver à la puissance : la puissance *abêtit*... Les Allemands — on les appelait jadis le peuple des penseurs : pensent-ils encore aujourd'hui? Les Allemands sont las aujourd'hui de l'esprit,

les Allemands se défient aujourd'hui de l'esprit ; la politique accapare tout le sérieux qu'ils pourraient appliquer aux véritables choses de l'esprit ; — « l'Allemagne, l'Allemagne » d'abord ! » c'est là, je le crains, la mort de la philosophie allemande... « Y a-t-il des philosophes allemands ? des poètes » allemands ? Y a-t-il de *bons* livres allemands ? » me demande-t-on à l'étranger. Je rougis, mais, avec la vaillance qui m'est propre même dans les cas désespérés, je réponds : « Oui, » *Bismarck !* » — Pourrais-je avouer quels livres on lit aujourd'hui ?... » Abrutis depuis près de mille ans par « les deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme », — auxquels s'est joint de nos jours un agent de dégénérescence presque aussi redoutable, au dire de Nietzsche : la musique allemande, — alourdi par l'abus de la bière qui oblitère l'intelligence, le peuple allemand a subi sans résistance cette influence *délétère* du pouvoir. Il a perdu la passion des choses de l'esprit, il a perdu jusqu'à la notion de la vraie culture. Tout le haut enseignement n'est plus qu'une immense école de dressage en masse ; il s'agit de préparer avec un minimum de frais le plus grand nombre possible de jeunes gens à pouvoir remplir des fonctions utiles dans la grande usine sociale. Or la vraie culture est, pour Nietzsche, *nécessairement* le privilège d'une minorité. Les victoires de l'Allemagne ont été pour elle un désastre intellectuel : elles ont mis fin à la suprématie qu'elle exerçait jadis sur le domaine de la pensée. « Dans l'histoire de la culture européenne, l'avènement de l'Empire signifie avant tout un *déplacement de l'équilibre.* On le sait déjà partout : pour l'essentiel, — et c'est toujours la culture, — les Allemands ne comptent plus. »

Ils ne savent même pas que faire des grands, des très grands hommes que le hasard a suscité parmi eux. Un Gœthe, un Schopenhauer, un Wagner dominent de haut le siècle et ont exercé sur l'évolution de la pensée européenne une immense influence. Mais sont-ils vraiment des représentants du génie national germanique ? Est-ce *en tant* qu'Allemands, est-ce au contraire *quoique* Allemands, qu'ils furent grands ? Nietzsche opte pour cette dernière hypothèse. Gœthe est, dans l'histoire de la culture allemande, « un accident sans suites » ; il a vécu et écrit pour une petite élite, mais pour la masse

du peuple il n'est qu'un nom illustre dont on fait parade vis-à-vis de l'étranger ; et il n'a exercé sur les destinées de la nation aucune action véritable. Bien plus : il n'est pas sûr qu'il ait été directement utile à la culture européenne elle-même et peut-être n'est-il, pour l'Europe aussi, « qu'un bel *en vain* ». — Schopenhauer « le dernier Allemand qui compte, qui soit un événement *européen* comme Gœthe, comme Hegel, comme Henri Heine, et non pas seulement un événement local, *national* », n'est pas plus que Gœthe un représentant authentique de l'Allemagne. Son athéisme intransigeant et sincère, son pessimisme résolu le différencient d'une manière radicale des Allemands contemporains, avec leur douceâtre religiosité et leur optimisme patriotique et borné. Lui aussi est « un *hasard* parmi les Allemands ». — Et Wagner enfin, en dépit de ses prétentions à incarner le génie germanique, n'a rien d'allemand aux yeux de Nietzsche. Comédien né, il a su imiter nombre de traits du génie allemand, mais « sa nature intime est le contraire de tout ce qui a, jusqu'à présent, été regardé comme allemand ». Il est « un contre sens » dans l'Allemagne d'aujourd'hui et « nul n'est moins capable que le jeune empereur de comprendre quelque chose à Wagner ». Ses vrais ancêtres artistiques sont les romantiques français, c'est à Paris qu'il est le plus complètement compris et goûté. En Allemagne il a toujours rencontré et il rencontre encore une sorte d'obscure et instinctive résistance.

En résumé, l'Allemagne s'est, selon Nietzsche, révélée à trois moments décisifs de l'histoire de la civilisation occidentale comme une puissance néfaste pour la culture européenne. A la fin du moyen âge, elle a empêché le triomphe de la Renaissance. En 1813, elle a brisé la domination de Napoléon, ce type merveilleux de Surhomme, dont Gœthe admirait la prodigieuse grandeur et qui, à son tour, avait su deviner, par une géniale intuition, la grandeur de Gœthe. Depuis la fondation de l' « Empire », enfin elle est en pleine décadence, elle « étouffe la culture » partout où elle s'installe. — On n'a, par suite, guère le droit d'espérer qu'elle se montre dans l'avenir différente de ce qu'elle a été, qu'elle sache contribuer d'une manière efficace à l'avè-

nement de cette culture « européenne » que Nietzsche appelle de ses vœux.

*
* *

Sévère pour ses compatriotes, Nietzsche se montre de bonne heure plein de sympathie pour la France. Tout jeune déjà, il s'était senti attiré par nos moralistes, Pascal, La Rochefoucauld, Vauvenargues, La Bruyère, Montaigne, Chamfort. Après 1870, nous le voyons « découvrir » par hasard Stendhal, à peu près inconnu en Allemagne, dans le magasin d'un libraire de Bâle, lire Sainte-Beuve, Mérimée, Amiel, s'enthousiasmer, à l'exemple de Wagner, pour la personnalité et les écrits du comte de Gobineau. Dans *Choses humaines* (1876), il témoigne hautement de son admiration pour le génie français et pour ses œuvres. Pendant l'hiver de 1883-1884, qu'il passe à Nice, il se perfectionne dans l'usage de notre langue, et, affranchi désormais de la nécessité d'avoir recours aux traductions, il étend de plus en plus le cercle de ses lectures. En 1885, il résume dans une curieuse esquisse, publiée récemment par madame Fœrster-Nietzsche, ses jugements sur les principaux représentants de la culture française[1]. Et, depuis ce moment, il marque d'une manière toujours plus éclatante sa prédilection pour notre pays : « Tout ce qu'il y a en Europe de noble en fait de sentiments, de goûts, de mœurs... est l'œuvre et l'invention de la France », écrit-il dans *Par delà le Bien et le Mal* (1887). Et de même dans *Ecce Homo* (1888) : « Je ne crois qu'à la culture française et tiens pour malentendu tout ce qui, en dehors d'elle, se décore en Europe du nom de culture. » Où Nietzsche cherche-t-il, comment définit-il cette culture française supérieure ?

En face de l'Allemagne inélégante et barbare, la France lui apparaît comme la terre privilégiée du sens artistique, comme l'héritière de la Grèce antique. Favorisée par son climat si heureusement tempéré, elle a donné le jour à un peuple dont la nature est une sorte de synthèse du Nord et du Sud. Périodiquement attiré et repoussé par le Midi, le

1. Voir un très intéressant article de madame Fœrster : *Nietzsche, Frankreich und die Franzosen*, dans la *Zukunft*.

Français, qui sent encore « bouillonner parfois dans ses veines le sang provençal et ligure », échappe à « l'épouvantable gris sur gris » des gens du Nord, qui se complaisent dans les froids brouillards de l'abstraction. Foncièrement sensé, il sait aussi rendre la vie de société aimable en l'égayant par les saillies de son esprit : « La logique lui est aussi nécessaire que le pain et l'eau, mais lui semble, tout comme les aliments, une nourriture de prisonnier sitôt qu'il en est réduit à la prendre sans assaisonnement. Dans la bonne société, on ne doit jamais prétendre avoir raison seul et complètement, comme le veut la logique pure : de là la petite dose de folie qu'il y a toujours dans *l'esprit* français... » — Hommes de goût, les Français sont aussi des psychologues émérites à qui plusieurs siècles de discipline psychologique ont donné un tact sûr, un talent d'observation merveilleux et une curiosité toujours en éveil. Enfin, ils sont des artistes délicats et consciencieux qui ont le culte de la forme, qui savent apporter aux choses d'art le sérieux, la passion même : « Ce sont là des vertus qui depuis trois siècles n'ont jamais fait défaut en France, et qui, grâce au respect dont on entoure l'*élite*, ont rendu possible une *musique de chambre* de la littérature qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Europe. »

C'est, on le devine, la France aristocratique du XVIIe siècle qui lui a fourni les traits principaux de cette peinture de l'âme française. Il revient sans cesse, dit-il, « vers un petit nombre de vieux auteurs français ». Il aime nos poètes classiques, et « son goût artistique défend — non sans une certaine âpreté — les noms de Molière, Corneille et Racine contre un génie inculte comme Shakespeare ». Mais ce sont surtout nos moralistes qui l'enchantent. Il admire dans Montaigne « cette fantaisie capricieuse dont il a lui-même quelque chose dans l'esprit ». Il aime en Pascal une âme tourmentée ainsi que la sienne par le problème religieux, et il le plaint « comme la victime la plus instructive du christianisme qui a lentement assassiné son corps d'abord, puis son âme ». Il savoure en connaisseur la finesse d'esprit d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère, d'un Fontenelle. Leurs écrits sont, dit-il, des livres vraiment « européens » qui

« s'élèvent au-dessus des vicissitudes du goût national et de ce bariolage philosophique dont scintille et doit scintiller, pour devenir célèbre, tout livre aujourd'hui »; des livres « qui n'ont pas été écrits pour des enfants ni pour des enthousiastes ni pour des vierges ni pour des chrétiens ni pour des Allemands », mais qui, « rédigés en grec, auraient aussi été compris par des Grecs » : les plus fins d'oreille parmi les Grecs auraient été ravis par la clarté, la charmante décision de cet art et surtout par la malice française de l'expression. Parmi les auteurs de l'époque suivante, Nietzsche admire surtout ceux qui lui semblent se rattacher à la tradition classique. Il se montre plein de respect pour Voltaire, « ce grand seigneur de l'esprit »; peut-être ne l'a-t-il guère pratiqué, s'il faut en croire sa sœur, mais il le tient néanmoins pour « le dernier grand écrivain dont la prose témoigne d'une finesse d'oreille, d'une conscience artistique, d'une simplicité et d'une grâce vraiment grecques, — comme aussi l'un des derniers hommes qui aient su allier sans inconséquence ni lâcheté la plus entière indépendance d'esprit à des opinions nettement anti-révolutionnaires ». Il trace de Chamfort un portrait enthousiaste. Surtout il ne se lasse pas de vanter Stendhal, qu'il « préfère entre tous les Français de ce siècle » et qu'il recommande à sa sœur, sans lui dissimuler d'ailleurs qu'elle n'y prendra goût que quand elle sera devenue une petite vieille bien sceptique. « Comme le représentant par excellence de la vraie curiosité française, écrit-il, je nommerai Henri Beyle, ce remarquable précurseur, cet avant-coureur qui, de son allure napoléonienne, parcourut *son* Europe, je veux dire plusieurs siècles de l'âme européenne qu'il a scrutés et explorés : — il a fallu deux générations pour le rattraper quelque peu, pour redéchiffrer, après lui, quelques-unes des énigmes qui tourmentaient et ravissaient cet étrange épicurien et poseur de points d'interrogation. »

La France du XIXe siècle, par contre, lui déplaît à bien des égards. Adversaire résolu du mouvement démocratique qui entraîne l'Europe moderne, il ne peut naturellement que haïr la Révolution, et cela non pas à cause de ses excès, de ses « crimes », de son « immoralité », mais à cause de « sa moralité à la Rousseau ». Ce qu'il exècre en elle, ce sont

« ces prétendues *vérités* de la Révolution grâce auxquelles elle continue et propage son influence et séduit les pauvres d'esprit et les médiocres. Le principe d'égalité !... Mais il n'y a pas de poison plus empoisonné : car cette doctrine *semble* être prêchée par la justice en personne, alors qu'elle est *la mort* de toute justice... *Égalité pour les égaux, inégalité pour les inégaux*, — voilà comment parle la vraie justice : et elle ajoute logiquement : *Ne jamais rendre égal ce qui est inégal.* Toutes les sanglantes horreurs qui se commirent autour de ce principe d'égalité ont donné à cette *idée moderne* par excellence je ne sais quelle auréole à reflets d'incendie, en sorte que la Révolution en tant que *spectacle* a séduit même les plus nobles esprits. Mais, en fin de compte, ce n'est point là un motif de l'en estimer plus. — Je ne vois qu'un homme qui l'ait considérée comme il fallait la considérer, avec dégoût : — c'est Gœthe. » Ce jugement de Nietzsche est trop conforme à sa philosophie générale pour qu'il puisse nous étonner sous sa plume. Si d'ailleurs, malgré la Révolution, il conserve à la France son estime, c'est qu'il voit dans les « principes de 89 », non pas un produit authentique du génie français, mais une importation étrangère. C'est l'Angleterre, patrie de l'utilitarisme et des doctrines libérales, qui est, à ses yeux, responsable « de la vulgarité européenne et du plébéianisme des *idées modernes* ». C'est chez elle que cette « maladie » a pris naissance et de là elle a pénétré en France où elle a produit les plus terribles ravages.

Hostile à la Révolution, Nietzsche combat avec âpreté les écrivains, même les plus illustres, qui lui paraissent défendre la cause révolutionnaire. Il exècre Rousseau, qu'il baptise « le retour à la nature *in impuris naturalibus* »; il voit en lui un être mal venu, « mi-parti idéaliste, mi-parti canaille », qui avait besoin de se draper dans sa « dignité morale » pour supporter son propre aspect et souffrait à la fois d'une hypertrophie de la vanité et d'un immense dégoût de soi. Il ne déteste pas moins Victor Hugo, qu'il tient pour « un âne de génie », un rhéteur plébéien en qui l'esprit français s'obscurcit jusqu'au pur non sens. « C'est un vulgaire démagogue à plat ventre devant tout ce qui est grand mot ou grand geste, un flagorneur de la foule, qui parle avec la voix d'un

évangéliste à tous les humbles, les opprimés, les misérables, les estropiés et ne soupçonne pas ce qu'est la sincérité, la bonne tenue de l'esprit, la probité intellectuelle. Somme toute, un comédien inconscient comme presque tous les artistes qui se rattachent au mouvement démocratique. Son génie agit sur la masse à la façon d'un breuvage alcoolique qui enivre et abrutit ». Même antipathie pour Michelet, qu'il définit « l'enthousiasme qui se met en bras de chemise », ou pour George Sand, « cette féconde vache de lettres qui avait quelque chose d'allemand au pire sens du mot », cette « intolérable écrivassière qui se remontait elle-même comme une pendule, et écrivait ».

Mais si Nietzsche jeta l'anathème sur la France démocratique et ses représentants, s'il déteste Renan en qui il croit discerner une nature de prêtre profondément infectée du virus chrétien, s'il marque une antipathie très décidée à l'égard de Sainte-Beuve, dont le scepticisme intellectuel lui apparaît comme un indice de faiblesse et d'inconsistance, si même il éprouve une répugnance presque physique pour un des traits les plus apparents du caractère français, pour « cette curiosité pleine de concupiscence des choses sexuelles » qu'il regarde comme un héritage celtique et qu'il note même chez des savants laborieux et de mœurs pures comme Michelet, — il n'en ressent pas moins, malgré ces restrictions, une très sincère sympathie pour la France moderne. — A toutes les époques, en effet, il s'est trouvé chez nous des écrivains, des penseurs pour continuer avec éclat ce que Nietzsche considère comme la vraie tradition française. C'est, par exemple, Mérimée, « un artiste délicat et dédaigneux, plein de mépris pour les sentiments fangeux qu'un âge démocratique regarde comme *ses plus nobles sentiments*, sévère pour lui-même et d'une impitoyable logique artistique, toujours prêt à sacrifier de petites beautés et de petits ornements à sa forte volonté d'une souveraine *nécessité* artistique : au total, une âme, sinon riche, du moins de bon aloi, placée dans un milieu factice et impur, avec cela suffisamment pessimiste pour pouvoir tenir son rôle dans la comédie sans vomir de dégoût. » C'est encore Taine, un élève de Stendhal comme Mérimée, et, de plus, formé à l'école de Hegel dont il transporte en France les

principes essentiels, « le premier historien vivant de l'Europe », une nature vaillante et robuste, le véritable éducateur de la génération contemporaine. Ce sont aussi, dans une certaine mesure au moins, de purs artistes imprégnés de pessimisme, comme Flaubert ou Baudelaire. — La guerre de 1870, si désastreuse pour la culture allemande, a été un bienfait pour la culture française en l'affranchissant de l'influence germanique qui menaçait d'étouffer son génie original. Aujourd'hui encore, c'est la France qui est le siège de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée d'Europe. Cette « France du bon goût » vit à l'écart, loin de la populace bruyante et de ses orgies démocratiques ; « elle ne s'incarne, vraisemblablement, qu'en un petit nombre de gens, et, par surcroît, de gens peu solides sur jambes, les uns fatalistes, pessimistes, souffrants, les autres maladivement délicats ou artificiels, et qui mettent leur *point d'honneur* à être artificiels ; — ils n'en ont pas moins en leur possession tout ce qu'il y a encore de grandeur et de finesse au monde. » Cette France de l'esprit qui est aussi la France du pessimisme a adopté les grands génies allemands mal vus aujourd'hui ou mal compris dans leur pays natal, Heine, Schopenhauer, Wagner ; elle s'est mise à leur école, elle continue à creuser les grands problèmes qu'ils ont posés. Et aujourd'hui comme jadis elle l'emporte sur le reste de l'Europe par le sens aigu de la réalité, par l'esprit d'analyse. « Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait réunir une compagnie de psychologues tout à la fois aussi curieux et aussi délicats que ceux du Paris d'aujourd'hui : je nommerai entre autres — car leur nombre est loin d'être faible — Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaître, ou encore cet auteur de forte race, cet authentique Latin pour qui j'ai une particulière estime, Guy de Maupassant. Je préfère même cette génération, soit dit entre nous, aux grands maîtres qui l'ont précédée, et qui sont tous contaminés par la philosophie allemande. Si loin que s'étend l'Allemagne, elle étouffe la culture. C'est la guerre qui a *libéré* l'esprit en France. »

*
* *

Il nous reste maintenant, après avoir exposé impartialement les jugements de Nietzsche sur la France et l'Allemagne, à essayer, non point de les discuter, — il est trop évident qu'ils prêtent à des contreverses sans fin, — mais de les interpréter psychologiquement et de voir quelles dispositions, quel état d'âme ils supposent chez celui qui les a formulés.

Il y a une première manière très simple de les expliquer : c'est de supposer que Nietzsche s'est laissé entraîner par des mobiles tout personnels. Il a médit de l'Allemagne parce que l'Allemagne le méconnaissait. Il a déclaré qu'il y avait « trop de bière dans l'intelligence allemande » parce que cette intelligence refusait de s'ouvrir à la doctrine du Surhomme et parce que ses livres menaçaient de sombrer dans l'indifférence générale. S'il a dit du bien de la France, c'est parce qu'il y a trouvé de bonne heure quelques lecteurs et admirateurs. S'il a dénigré Renan, c'est pour éviter d'avoir à reconnaître ce que son radicalisme aristocratique devrait au dilettantisme aristocratique de l'auteur des *Dialogues philosophiques*. S'il a loué Taine, c'est parce que Taine le traitait de Carlyle allemand...

Et ainsi de suite. — A l'appui de cette hypothèse on peut citer deux faits incontestables : le premier, c'est que Nietzsche a en effet cruellement souffert de son isolement et de l'indifférence de ses compatriotes ; le second, c'est que vers la fin de sa vie consciente on rencontre dans ses livres, dans ses lettres, dans son autobiographie *(Ecce Homo)*, des traits où l'on peut voir l'indice d'un orgueil démesuré et presque pathologique. En voici quelques-uns : « Partout je compte des lecteurs — intelligences d'élite, caractères éprouvés, formés par l'exercice de hautes fonctions et de grandes tâches : j'ai même de vrais génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris, à New-York, partout je suis découvert : je ne le suis point dans le grand pays plat d'Europe, — l'Allemagne. » — « Voici dix ans déjà, écrit-il en 1888, et personne en Allemagne ne s'est fait un devoir de conscience de défendre mon nom contre cet absurde complot du silence sous lequel il était comme

enseveli : c'est un étranger, un Danois qui eut le premier assez de finesse d'instinct et de courage pour se révolter contre mes soi-disant amis... A quelle université allemande serait-il possible de faire des conférences sur ma philosophie comme celles faites à Copenhague, au printemps dernier, par le psychologue Georges Brandes — qui s'est affirmé ainsi deux fois psychologue ? » — Assurément, on peut être tenté de voir dans ces citations la preuve que Nietzsche était un orgueilleux, atteint déjà de la folie des grandeurs, faisant de son moi la mesure de toutes choses, infatué de lui-même au point de regarder comme le critérium de la valeur intellectuelle et morale d'un individu ou d'un peuple son plus ou moins d'admiration pour *Zarathustra* et la philosophie du Surhomme. Je doute cependant qu'il soit légitime de raisonner ainsi. Et je crois que ces passages et d'autres encore où Nietzsche s'exagère démesurément la portée immédiate de son œuvre ne sont ni des indices d'orgueil démesuré ni surtout des symptômes de folie *déclarée*, mais des témoignages douloureux des ravages exercés sur une âme d'élite par l'isolement prolongé. Ce n'est pas impunément qu'il a pendant des années mené cette existence de solitaire, de « *vagabundus errans* » à laquelle le condamnait son état de santé, ce n'est pas impunément que, méconnu par ses amis anciens, déçu par des amitiés nouvelles, il s'est enfoncé dans le monde de sa pensée, réfugié dans son rêve splendide où il cherchait l'oubli de ses tristesses. A mener cette vie contre nature, il a perdu le sens des réalités extérieures, il s'est exagéré à lui-même, non la valeur de son individualité, — il n'avait pas, il n'a jamais eu l'ombre de vanité *personnelle*, — mais la valeur du monde d'idées qu'il portait en lui et qui avait fini par devenir pour lui la seule réalité. Ces prétendus traits d'orgueil nous permettent ainsi de mesurer jusqu'à quel point Nietzsche s'est, vers la fin, abîmé dans « ce colloque redoutable du moi avec soi-même », jusqu'à quel point il a perdu la notion du monde concret et réel. Mais ils ne nous donnent en aucune façon — et c'est là que j'en veux venir — le droit de soupçonner que ses jugements sur la France et l'Allemagne lui auraient été dictés par des motifs intéressés.

Il est aisé, d'ailleurs, de voir à quelle loi générale de son esprit Nietzsche a obéi lorsqu'il a exercé sur ses compatriotes son impitoyable critique. « La vie, dit-il, est ce qui doit toujours se dépasser soi-même. » C'est là un des principes essentiels de sa pensée et qui explique quelques-unes des singularités les plus étranges de sa nature. Cet effort perpétuel pour se vaincre soi-même, pour pousser une idée, un sentiment jusqu'à ses dernières conséquences logiques, jusqu'au point où il s'anéantit par « auto-suppression » *(Selbst-überwindung)*, explique comment Nietzsche est devenu athée à force de sincérité religieuse, immoraliste à force de sincérité morale, égoïste par excès d'altruisme. Et il ne faut pas oublier, lorsqu'on entreprend de juger cette nature si complexe que, dans ses avatars successifs, il conserve souvent une tendresse profonde pour les hommes et les idées qu'il « dépasse » dans son effort vers le Surhomme. Athée, il se sent tout près de l'homme religieux ; antichrétien, il se dit le « meilleur ennemi » de Jésus, mais aussi son plus fervent admirateur et le continuateur de son œuvre ; individualiste décidé, c'est à force d'amour et de pitié qu'il a été amené à regarder la « dureté » comme le devoir le plus douloureux des âmes supérieures.

Ce serait, de même, interpréter à contre-sens les jugements de Nietzsche sur l'Allemagne que d'y voir un symptôme de détachement, d'indifférence envers son pays. Les invectives de Nietzsche se concilient le mieux du monde, dans sa psychologie, avec un amour profond pour les Allemands. Tout en les critiquant, il croit, malgré tout, à leur avenir : « Ils sont d'avant-hier et d'après-demain, dit-il ; *ils n'ont pas encore d'aujourd'hui.* » Cette âme allemande, à la fois « jeune et vieillotte, flétrie et riche d'avenir », il la croit promise à de hautes destinées. Il aime en elle ce qu'il appelle « le scepticisme de la virilité téméraire, qui est proche parent du génie guerrier ou conquérant et qui fit sa première entrée en Allemagne dans la personne du Grand Frédéric ». C'est pour lui un type d'humanité supérieure : « Ce scepticisme, dit-il, méprise et attire pourtant ; il est destructeur et pourtant conquérant ; il ne croit à rien, mais ne perd pas la foi en lui-même ; il confère à l'esprit une péril-

leuse indépendance, mais il tient le cœur sous une sévère discipline. » Cet esprit à la fois actif et ironique, qui se manifeste non seulement chez les grands manieurs d'hommes comme Frédéric ou Bismarck, mais aussi chez des penseurs comme Gœthe et Schopenhauer, ou encore chez les grands philosophes et historiens du XIXe siècle, répond à « une nouvelle conception du génie allemand, dont le trait dominant serait le scepticisme viril se manifestant sous des aspects divers tels qu'intrépidité de coup d'œil, impitoyable hardiesse de la main qui manie le scalpel, volonté énergique poursuivant de dangereux voyages d'exploration, des expéditions polaires de la pensée, sous des cieux déserts et menaçants ».

C'est à cette race aventureuse et impie des « explorateurs », des « expérimentateurs » dans le domaine de la pensée comme dans celui de l'action, que se rattache Nietzsche lui-même. Il l'aime, il croit à son avenir. S'il semble parfois redouter une banqueroute spirituelle de l'Allemagne, ne nous hâtons pas de prendre ses boutades au pied de la lettre et de conclure qu'il désespère de son peuple : « L'Allemagne d'aujourd'hui, dit-il, représente une somme considérable de capacités héréditaires et acquises, de telle sorte qu'elle peut dépenser et même, pendant quelque temps, gaspiller avec prodigalité ce capital accumulé de forces. Ce n'est *pas* une haute culture qui, avec elle, est montée au pouvoir, encore moins un goût délicat, une « noblesse » raffinée des instincts, mais bien une vertu plus virile que celle de tout autre pays d'Europe. Beaucoup de vaillance et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations, dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'aptitude au travail, beaucoup d'endurance — et une héréditaire modération qui a plus besoin de l'aiguillon que du frein. J'ajoute qu'on y sait obéir sans être humilié par l'obéissance... Et nul n'y méprise son adversaire... » Un peuple ainsi doué, dont la volonté de puissance est intacte, ne saurait marcher vers une déchéance irrémédiable. Nietzsche ne le croit pas, au fond de lui-même. Il est pessimiste par tempérament, parce qu'il sent trop fortement l'inévitable écart entre ses aspirations et la réalité ; — peut-être aussi parce qu'il estime que la « paresse allemande »

a besoin d'être stimulée à coups de cravache. Soyons bien persuadés que, si le hasard eût fait de Nietzsche un Français, il n'eût pas été pour cela moins pessimiste ; il est probable, au contraire, que nul n'eût peint avec des couleurs plus sombres l'état présent et l'avenir de la France. Il est de ceux qui témoignent leur amour pour leur pays non pas en le flattant, mais en lui disant ses vérités, même désagréables, — surtout désagréables.

Que signifie, dès lors, sa sympathie pour la France et que veut-il dire quand il proclame l'excellence de la culture française?

Gardons-nous bien, d'abord, de voir naïvement dans ses louanges un hommage spontané rendu par un Allemand à la supériorité de la France. Nietzsche ne croit pas du tout à une supériorité absolue de la France sur l'Allemagne. Il prédit que le xxe siècle sera une ère de luttes gigantesques pour l'hégémonie entre les diverses nations européennes. Or, s'il s'abstient sagement de pronostiquer quel sera le vainqueur de ce formidable tournoi, je doute fort, en tout cas, qu'il soit disposé à parier pour nous. La France, en tant qu'État, en tant que nation organisée, ne lui paraît pas très forte ; il croit observer en elle des symptômes d'anarchie inquiétants pour l'avenir. Ne nous faisons donc pas d'illusions : Nietzsche croit, comme la plupart de ses compatriotes, à la « décadence » de la race française. Cette « France du bon goût » qui lit Schopenhauer, qui se passionne pour Wagner, qui s'intéresse aux idées les plus extrêmes et s'amuse des paradoxes les plus subversifs, cette France-là est *malade* aux yeux de Nietzsche, plus malade que l'Allemagne. Seulement, — et c'est là que Nietzsche se sépare de ses compatriotes, — cette « décadence » n'est pas nécessairement une infériorité à ses yeux. De même qu'à l'automne les feuilles jaunissent et tombent pour reverdir au printemps, de même la décadence d'un peuple peut être le prélude nécessaire d'une transformation future, d'une vie nouvelle et supérieure. A ce point de vue, les mots de « décadence », de « décomposition », de « corruption », sont des termes injustement méprisants pour désigner l'automne d'une race. Pour l'Europe comme pour la France, un retour en arrière est impossible : « Il faut, dit Nietzsche, aller toujours en avant, je veux dire :

aller pas à pas toujours plus loin dans la décadence. » — Ainsi Nietzsche considère la France un peu comme un Romain très cultivé pouvait regarder jadis la Grèce de la décadence. Elle lui apparaît comme une nation lasse peut-être, mais glorieuse. L'Occident est en voie de transformation : une culture européenne tend peu à peu à s'élever au-dessus des cultures « nationales » particulières. Quel sera, dans l'âpre lutte pour la vie qui accompagnera cette évolution, la destinée de la France? C'est le secret de l'avenir. Pour l'instant, elle souffre, constate Nietzsche; on peut même prévoir qu'elle est vouée à souffrir toujours davantage, et cela en raison même de sa haute culture, comme souffrent les « hommes supérieurs » qui montent vers la grotte de Zarathustra. Son avenir est incertain. Hommes et peuples supérieurs sont pareils à des vases où s'élabore l'avenir de l'humanité, où fermentent, bouillonnent, travaillent obscurément les germes qui plus tard s'épanouiront à la lumière du jour; et plus d'un de ces vases précieux se fêle ou se brise... Mais qu'importe, après tout! Nietzsche n'est pas, comme on l'a souvent dit, un adorateur de la force brutale, du succès visible. Il ne mesure la grandeur d'un peuple ni à la durée ni à l'étendue de sa puissance matérielle, mais bien à la qualité de sa culture. Or, à cet égard, Nietzsche estime que la France a bien mérité de l'Europe. De même que la culture grecque, la culture française est une merveilleuse « réussite » dans les annales de l'humanité, un facteur éternel, permanent, de la civilisation humaine. Quoi qu'il advienne, un peu de l'âme française vivra toujours en Europe.

Tel est en résumé le sentiment de Nietzsche sur la France. Sans doute, il se fait du génie de notre race une idée bien étroite, et beaucoup d'entre nous protesteront contre les principes mêmes de sa philosophie de l'histoire. Mais nous devons tous lui savoir gré de nous avoir témoigné une sympathie éclairée et sincère que nous ne rencontrons pas toujours à l'étranger, et aussi de nous l'avoir exprimée avec un tact très sûr, sans se donner l'air de vouloir nous flatter ni surtout nous ménager, avec une courtoisie raffinée qui augmente encore le prix de son estime.

HENRI LICHTENBERGER

SCIENCE ET MŒURS

UN VILLAGE

C'est un tout petit village perdu dans la houle immense de la plaine. La route le traverse, la rivière le frôle, le chemin de fer court à son horizon. Placé presque au centre de figure de la carte, il n'a pas ce dur accent de langage et de mœurs que donnent un climat et un sol d'exception. Il ressemble donc à ces centaines d'autres villages que le voyageur aperçoit dans les vastes campagnes, à travers la vitre du wagon : des toits bruns serrés autour d'un clocher, dans de la verdure. Un mouvement de terrain les découvre ; un autre les dérobe. Et pourtant, chacun d'eux représente pour ses habitants le centre de l'univers. Son nom obscur, ignoré, éveille dans leur esprit des images et des souvenirs. Derrière ces humbles murs, s'agitent tous les drames humains. Chacun de ces petits pays, animé de sa vie propre, représente une cellule de l'organisme national.

Mais quelle est cette vie ? Le village a-t-il suivi les grandes cités dans leur marche rapide ? S'est-il ému de leurs révolutions ? Les bruits du monde l'atteignent-ils, ou les bois qui couronnent son horizon les retiennent-ils au passage, pour les exhaler, par les nuits calmes, dans le murmure de leurs

feuilles? S'enjolive-t-il? Il est si près de la terre; ses murs sont faits du sol même qui le porte : blancs de calcaire, gris de granit, noirs de schiste. Progresse-t-il? Il est si loin, si seul; ses habitants épousent étroitement les lois et les vicissitudes de la nature et semblent pour longtemps enclins plus à lui obéir qu'à la subjuguer. Et pourtant, les quatre cinquièmes des êtres et du territoire appartiennent à ces petits villages. Ils sont le nombre. Quand seront-ils la force?

On l'a toujours un peu oublié, sacrifié, ce modeste hameau. Sa physionomie primitive nous est presque inconnue. Pour lui, pas de ces plans, aux perspectives naïves, aux détails fidèles, qui nous ont conservé, sur la toile ou le papier, la figure des villes. Pour rechercher dans le passé les traces même de son existence, il faut poursuivre celles de son nom, remonter le cours des siècles à travers les parchemins domestiques, les vieux livres manuscrits, les capitulaires. Et tout à coup, on retrouve, dans quelque liste de paroisses, ou bien en tête d'un acte, ce nom encore tout enveloppé dans sa gangue latine. Le petit village existait à l'époque romaine, ou fut fondé sous Charlemagne. Alors, ses murs étaient de terre et de paille hachée, ses toits de chaume, comme ceux des vieux hangars, oubliés encore aujourd'hui au fond de quelques cours de ferme. Les chemins existaient à peine, sinueux, boueux, labourés d'ornières profondes et troués de cloaques.

L'église est bâtie vers le xve siècle. Sa naissance est un grand événement dans l'histoire du village. Il faut que ce soit un monument éternel, aussi haut, élégant et fort que les maisons sont basses, laides et fragiles. Tant d'orgueilleuse ambition ne réalise pas une cathédrale; mais elle assure la durée de l'édifice. Réparée successivement, il est vrai, dans toutes ses parties, l'église tient encore aujourd'hui le centre du village, le bonnet pointu du clocher légèrement de travers, sa pèlerine d'ardoise serrée sur sa vieille charpente et ses béquilles de pierre solidement arc-boutées, comme une aïeule de cinq siècles.

De sa place, elle a vu son chevalier servant, le château, périr dix fois sous le fer, le feu ou le poids des ans, et

renaître obstinément sous des formes nouvelles; elle a vu, pendant cinq cents ans, ensevelir les morts à ses pieds, pousser ce jardin luxuriant de croix et de fleurs qui répand, sous le coup d'un soleil brutal, une étrange odeur de colle et de miel. Elle a vu, enfin, le village prendre sa figure actuelle.

C'est aux routes qu'il la doit. L'ingénieur, stimulé par l'impulsion officielle, a ressuscité, dans le premier tiers de ce siècle, l'art de la voirie, déjà cher aux Romains. Mais au lieu de ces rares et grandes artères dallées qui traversaient le pays en ligne droite, il a créé des chemins nombreux, souples, commodes, faciles d'entretien et de construction. Les maisons, qui dataient pour la plupart du XVIIIe siècle, ont aligné leurs murs de clôture sur ces routes nouvelles. Ici, la cour fut agrandie; là, diminuée; ailleurs, une grange fut abattue. Les constructions nouvelles se réglèrent à leur tour sur ce tracé. Toutes ces façades sur la chaussée se percèrent de fenêtres qu'un instinct de défiance avait jusqu'alors interdites. Ainsi, c'est à la création d'un réseau de voirie que l'on doit cette apparence nette, propre, ouverte, qu'offre aux yeux la traversée d'un village.

A cette même époque naissent la mairie, l'école et la poste qui marquent la fin du règne absolu de l'église, de l'ignorance et de l'isolement. Leur importance croissante les chasse des logis existants où elles s'étaient tout d'abord installées; elles possèdent leur propre maison, en belle place. Un sage arrêté s'oppose, vers le même moment, à la construction des toits de chaume, favorables à l'incendie. L'auberge du village passe dans ce siècle par des fortunes extrêmes. Les bonnes routes lui apportent une vie joyeuse, pleine, animée de claquements de fouets, de pas de chevaux; le chemin de fer lui enlève le roulage et les courriers; elle est moribonde; mais le tourisme vient à point relever son espoir. Sa voisine du bord de l'eau éprouve de pareilles vicissitudes. Lorsque la rivière suivait son libre cours, sans écluses ni barrages, les mariniers chômaient, pendant la sécheresse. Ils séjournaient à l'auberge de longs jours de ripaille, où l'on buvait du vin, en attendant l'eau. Mais les ingénieurs sont encore venus. Ils ont asservi la rivière, dompté ses caprices, empierré ses rives, surveillé

ses révoltes d'un télégraphe vigilant qui court sur ses bords de bief en bief, et jeté dans son lit, comme un signe de servitude, la longue chaîne du touage. Si bien qu'il y a toujours du fond, que les joyeux prisonniers de la morte-eau se sont envolés, que les conducteurs de halage claquent du fouet sans s'arrêter devant l'auberge déserte.

Enfin, de l'autre côté de la rivière, à trois kilomètres en amont, une usine de petite métallurgie s'est installée; un vrai village, avec son hôpital, sa cité de briques, poussé en deux ans devant son rival rustique, comme lui au vif de l'air, comme lui perdu dans la houle molle de la plaine, mais trépidant du travail des machines, des énergies condensées de la vapeur et du charbon, devant le labeur lent de la nature.

L'intérieur des logis a-t-il subi des métamorphoses aussi sensibles que leur physionomie extérieure au cours du siècle? pénétrons dans la maison d'un des cultivateurs aisés — ils sont nombreux — qui purent suivre aisément la marche au bien-être. Sa vie et celle des siens tiennent dans une ou deux chambres, écrasées sous les lourdes poutres des greniers gorgés de récolte, serrées entre les vastes dépendances où reposent les bêtes, où loge le matériel. Cet intérieur est sombre, faute de baies suffisantes, sombre aussi des souillures que la suie, les mouches, la patine vernie d'un long usage, ont déposées sur les meubles et sur les murs. Le sol n'est plus de terre battue, mais de carrelage. Un lait de chaux, qui fut blanc, enduit les parois. L'âtre géant qui, dans un décor, dans un tableau, symbolise la maison villageoise, l'âtre noir où toute la famille se blottit, où le père chauffe, au retour des champs, ses bottes fumantes, où cuit le souper, où sèche le jambon, où flambent des arbres entiers, l'âtre a disparu. Un tout petit fourneau de fonte, que le machinisme métallurgique produit à bas prix, l'a remplacé. Il répond aux mêmes besoins que l'antique cheminée, avec un rendement meilleur, sans le poétique inconvénient des brusques rafales de vent, de suie et de fumée. Comme meubles, le lit à rideaux, la table, l'armoire, la maie ou le bahut, l'horloge, les chaises de paille. Le tout d'une simplicité de cercueil. Parfois, un fauteuil d'un travail plus rare, épave achetée dans une des nombreuses ventes qui mar-

quèrent la fin du règne d'un châtelain. La décoration murale est rudimentaire : de grossières images du chef de l'État ou de scènes militaires, offertes en prime ou en supplément par des journaux populaires ; des chromos achetées au bazar sur roues qui remplace le colporteur ; des numéros enluminés de tirage au sort ; des photographies sur tôle de soldats, de redingotes et de chapeaux de soie, dans des cadres de fausse écaille ; sur la cheminée, quelque faïence d'une étonnante disgrâce, gagnée au quadruple de sa valeur dans une fête foraine, ou la couronne de fleurs d'oranger sur son coussin de velours, à l'abri d'un dôme de verre. Voilà tout ce que le cultivateur bien renté a su mettre de joie sous ses yeux, tout ce dont il a su parer le cadre de sa vie, tout ce qu'il a emprunté jusqu'ici de bien-être aux machines actives et promptes qui fabriquent pourtant à si grand tirage, à si bas prix, les modestes apparences du luxe.

La vie publique du village présente les mêmes caractères historiques que sa physionomie : une obscurité profonde aux origines, la mise en marche d'une lente évolution depuis une centaine d'années.

Toute son existence passée, apparue à travers les vieilles chroniques, se concentre en deux pôles : l'église et le château. Si l'on ignore la vie de ses habitants, on sait toujours de quel fief et de quelle abbaye ils dépendent. C'est le prêtre qui enregistre, sanctionne tous les actes de la vie : naissance, baptême, mariage, mort ; lorsqu'il recense la commune, il déclare qu'elle compte deux cents *communiants ;* ceux qui ne s'approchent pas de la sainte table ne comptent pas. Il est probable, pourtant, que le seigneur n'en fait pas fi ; car c'est lui qui perçoit les impôts sous leurs prénoms divers, et c'est sur tous les habitants, communiants ou non, qu'il doit exercer, entre autres droits, ceux de haute, moyenne et basse justice. L'histoire locale est toute remplie par les luttes et les noms des châtelains. Personnages turbulents, qui se battent pour ou contre le roi, pour ou contre leurs voisins, parfois pour un banc convoité dans le chœur de l'église. Incidemment, le village est pillé, brûlé ou affamé. C'est tout ce qu'on sait de lui.

Les archives municipales conservent quelques documents à partir de la Révolution. Comme ils trahissent l'infime commotion que les plus graves événements répercutent jusqu'au village! Des proclamations annoncent les changements de régime, exigés toujours « par la volonté du peuple, pour le bonheur et la gloire du pays »; des listes mentionnent placidement les levées d'hommes et d'impôts, tour à tour pour la république, l'empire, les alliés, la royauté... Le conseil municipal tient registre de ses séances. Quelques traces de la vie communale, celle qui se poursuit tout près de la terre, celle que n'agitent pas les grandes tourmentes nationales, apparaissent dans ces comptes rendus. Et ce sont, à des dates évocatrices de cataclysmes, la nomination du garde champêtre ou du maître d'école, un procès avec des villages voisins pour des biens communaux, la gestion du budget, le souci constant de l'entretien des chemins, la visite annuelle des cheminées... Sur ces feuillets, les révolutions se projettent en petits signes presque trivials : le châtelain obligé, à la signature du procès-verbal, d'amputer son nom de la particule sous la République, la rajuste timidement sous l'Empire; la cloche de l'église devient la cloche civique pour quelques années; le calendrier républicain naît et meurt, éphémère comme les poétiques symboles dont il s'inspirait; l'un des deux cachets de la mairie, sans inscription politique, sert tour à tour sous les trois républiques et la royauté; l'autre, orné d'un aigle — le cachet au *mogneau*, disent les indigènes — sert sous les deux empires et attend aujourd'hui, sur une planche d'armoire... De petites libertés sont tour à tour retirées ou rendues: l'instituteur obligé d'assister à la messe ou libre de n'y plus paraître; les cabarets fermés par ordre le dimanche puis ouverts à volonté; les processions autorisées puis interdites hors l'église... Voilà tout ce que ces modestes annales municipales ont gardé de la vie publique du village.

Aujourd'hui, les élections, les journaux, les communications rapides avec les grands centres, ont rendu les habitants du village plus sensibles aux événements de l'existence nationale. Ils se sont lentement détachés de l'Église, comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Les hommes n'assistent plus aux offices. Les femmes s'y rendent plus par routine que par

conviction; ce sont des âmes simples : ne vont-elles pas aux enterrements civils avec leur livre de messe sous le bras, par habitude? Sur un mur, en bordure de la route, le *Journal officiel* — édition des communes — raconte, avec un optimisme administratif, les actes de la vie publique ; là, viennent s'abattre les discours retentissants dont les parlements votèrent l'affichage. Là encore, se placardent les arrêtés du maire, les convocations militaires pavoisées de leurs deux raides petits drapeaux, les foires voisines, les circulaires ministérielles sur les épidémies animales, les ventes notariées qui morcellent les anciens domaines. Bref, sur ce morceau de mur, l'histoire s'écrit en affiches. Mais, malgré ces efforts de divulgation, quelle paresse encore à s'émouvoir! Comme les lecteurs sont peu nombreux devant ce petit pan de mur où se projette la vie publique! Et lorsque le télégraphe répandit jusqu'au village l'assassinat du président Carnot, un vieux, s'en allant aux champs, déclarait à qui voulait l'entendre qu'on avait tué le procureur de la République.

C'est encore dans la vie privée des habitants que la transformation apportée par le siècle apparaît le plus nettement.

Parmi les ferments actifs qui s'infiltrèrent jusqu'aux campagnes, qui travaillèrent la torpeur paysanne, comme un levain agit sur une pâte lourde, le chemin de fer se place au premier rang. Ils sont nombreux, au village, ceux qui se rappellent l'avènement du rail. Tout gamins, ils allaient suivre les travaux, les tranchées, les remblais, la pose de la voie, et le premier train jetant sa fumée sur les champs. Ils se souviennent des luttes de commune à commune, rivales coquettes et jalouses, qui s'efforçaient d'attirer à elles le nouveau seigneur. Tous les moyens étaient bons. On conserve le souvenir d'une quête faite au village à l'instigation du préfet, pour aider aux études de la voie ferrée; elle produisit cent beaux francs. Ainsi, l'entreprise n'inspirait pas de méfiance. On en usa tout de suite largement. Mais ses efforts furent singuliers en apparence. Les ruraux, qui faisaient en carriole quatre lieues chaque semaine pour aller à la ville prochaine, cessèrent peu à peu de s'y rendre assidument quand le chemin de fer les y relia. C'est qu'en effet ces

marchés hebdomadaires, ces foires où le paysan se ravitaillait de tous les objets domestiques, ont peu à peu perdu de leur ancienne importance. Inondé de catalogues par tous les grands docks parisiens, le villageois leur adresse directement ses commandes, que le chemin de fer lui apporte encore. Non seulement la voie ferrée a vidé la route du roulage, des messageries et des courriers, mais encore elle a enlevé aux villes secondaires ces occasions fréquentes de contact avec les campagnes, en favorisant l'approvisionnement direct. Et peut-être faut-il voir, malgré l'apparence paradoxale, dans l'établissement du chemin de fer, une des causes de l'extraordinaire stagnation où croupissent tant de sous-préfectures. Le paysan n'use donc pas du train pour les petites distances; mais il en use pour les grandes. Au village, on ne compte guère qu'un habitant sur dix ignorant Paris. Des familles se réunissent, à l'occasion de fêtes, d'un bout à l'autre du département. La curiosité ne s'est guère encore portée sur des sites pittoresques. On pare d'une sorte d'auréole héroïque une femme qui, par une série de hasards avantageux, s'en fut voir la mer, entre deux trains. On en cherche le reflet dans ses yeux. Quant à la montagne, personne ne la connaît. Mais, en somme, le paysan ne rayonnait guère, autour du village, au delà d'une course de charrette. Aujourd'hui, il franchit allègrement ce cercle, en chemin de fer.

Les messageries et les voyages ne furent pas seuls modifiés par l'avènement du rail. La poste s'améliora. L'abaissement du prix du timbre et du temps de transport lui donnèrent, dans les campagnes, un essor vigoureux. Le facteur, sur sa bicyclette, distribue aujourd'hui, au village, près de soixante lettres par an pour chaque foyer. Cette conversation à longue portée est entrée dans l'usage. La dépêche, elle-même, n'est plus uniquement le message de naissance ou de mort, le papier bleu qu'on ouvre en tremblant. On télégraphie pour une clef oubliée, un achat de bétail ou de grain. Et lors d'une consultation récente, la grande majorité des communes rurales adhéra à l'installation du téléphone.

C'est encore grâce au chemin de fer que les journaux arrivent tout frais au village le jour même de leur naissance. Malheureusement, ce ne sont guère encore que des feuilles

populaires à gros tirage qui, pour un bénéfice immédiat, imitent et flattent l'ignorance de leurs lecteurs, au lieu de tâcher de la dissiper. Les journaux régionaux sont nombreux, assez lus. On s'y abonne pendant la saison d'hiver, pour la veillée. Mais généralement languissants, ils se galvanisent seulement à l'époque et au sujet des élections. Le reste du temps, ils sont confectionnés sans ardeur et sans goût : une première page et des romans-feuilletons découpés dans des feuilles parisiennes ; le reste rempli de menus faits, parapluies perdus, contusions, querelles locales. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules lectures au village. Pendant les loisirs — beaucoup plus nombreux qu'on ne saurait croire — donné aux paysans par le repos hivernal de la nature, la bibliothèque communale est largement mise à contribution. Des dons et des achats ont, en effet, permis de réunir à la mairie quelques centaines de volumes, revêtus aussitôt d'une uniforme robe de toile grise. Le registre d'emprunt permet de constater que les récits de voyages sont préférés aux œuvres d'imagination. Non pas qu'on dédaigne ces dernières. Loin de là. Les écrivains préférés sont, dans l'ordre de prédilection, Jules Verne, Cherbuliez, About, Theuriet, Malot, Erckmann-Chatrian, Cooper, Walter Scott, George Sand, Ferdinand Fabre, Daudet, Flaubert, Zola, Goncourt. Peu importe l'ordre où le goût public place actuellement ces auteurs. L'important, c'est de savoir que leurs œuvres sont actuellement aux mains des cultivateurs. Nous voici loin des temps où les almanachs constituaient l'unique lecture à la ferme. Avec eux ont disparu les grossières croyances aux sorciers, les superstitions, entretenues par ces sottes et malsaines billevesées.

Les chemins de fer ont encore favorisé l'émigration. Tout d'abord, ils l'ont même encouragée directement. Il ne faut pas oublier, en effet, que le réseau français emploie de tout temps une armée de trois cent mille hommes. Les campagnes ont fourni la plus forte portion de ce contingent. Aujourd'hui encore, bien que les cadres soient complets et n'offrent que rarement un vide, nombre de candidats postulent au village un emploi « sur les chemins de fer ». Ces enrôlements sont recherchés avec fierté, comme dans un corps d'élite. Le salaire régulier, la sécurité, la retraite, paraissent

préférables, pour certains, aux vicissitudes de la culture. Les centres industriels, dont les voyages faciles et le régiment révélèrent l'existence aux villageois, firent briller à leurs yeux des avantages analogues. Ils n'ont même plus besoin d'aller si loin. A l'usine, sur l'autre bord de la rivière, la vie tout entière de l'ouvrier et de sa famille paraît indéfiniment assurée par les institutions de prévoyance. Retraite de cinq cents francs, à cinquante ans d'âge et trente ans de service ; secours mutuels en cas de maladie ou de décès; assurances contre les accidents ; habitations bon marché ; coopératives de consommation; caisse d'épargne; restaurants populaires, cercles ouvriers; société de tir, de gymnastique; fanfare; hôpital.

Comment ne pas mettre ces conditions de vie en balance avec celles que réserve la culture? Beaucoup se sont laissé tenter et, comme on dit au village, « ils ont passé l'eau ».

De longues et fortes études ont paru sur cette émigration. La plupart l'ont déplorée. Mais vue de moins haut, observée modestement sur les lieux mêmes où elle se produit, elle ne semble pas si grosse de conséquences fâcheuses. Elle paraît avoir pris désormais son régime permanent. En somme, il ne s'écoule du village que le trop plein de la population nécessaire à la culture. Car celle-ci, malgré sa lente amélioration, exige de moins en moins d'hommes. Il était logique que l'excédent de travailleurs s'en fut vers ces entreprises industrielles écloses de toutes parts et qui, elles aussi, avaient besoin de bras. On ne voit guère de paysans abandonnant leurs biens de propos délibérés. Ils ont pour grand souci, au contraire, de l'agrandir et de ne point le laisser sortir de leur famille. Et si quelque propriétaire ne trouve plus à louer ses terres, ce n'est pas parce que les cultivateurs manquent, mais parce qu'ils éprouvent une répugnance croissante pour le fermage, un désir grandissant de posséder à leur tour le sol qu'ils travaillent. L'existence du village offre, de temps en temps, un signe bien certain de cette répugnance et de ce désir : le domaine de quelque citadin ne se loue pas, reste en friche ou coûte à son propriétaire inexpérimenté, en engrais, impôts et salaires, plus qu'il ne rapporte en moisson; il le vend; et aussitôt, tous les hommes de s'assembler dans la salle d'auberge autour de la table du notaire, le beau

domaine d'être morcelé, déchiqueté en petites parcelles que les enchères s'arrachent, les pièces d'or et d'argent de sortir du fond de la bourse, le petit village d'acheter, en un soir, pour plusieurs centaines de mille francs de terres. Et soyez certain qu'elles vont désormais fructifier.

Pour épuiser la liste des transformations villageoises imputées à ces contacts plus nombreux avec le monde, à cette lente infiltration du bien-être, il faut citer encore la diminution de la natalité. Elle est indéniable ; ce n'est d'ailleurs que du jour où elle porta sur les immenses populations rurales qu'elle devint sensible, alarmante. Et, signe peut-être plus inquiétant qu'un chiffre, cette continence est hautement avouée, au village ; on s'en vante comme d'une habileté ; on ne cache pas les marques d'un désespoir violent autour d'une naissance nouvelle. Après s'être levé sur la classe bourgeoise, ce souffle de féroce égoïsme s'est répandu sur les campagnes ; il y flattait l'instinct d'épargne et surtout le souci de ne point morceler entre plusieurs enfants le bien durement acquis. Ce bas calcul est d'autant moins justifié qu'il est entaché d'erreur : les enfants coûtent peu de nourriture, d'entretien et d'instruction, dans les campagnes ; au contraire, ils se rendent précocement utiles. Les très jeunes ménages, moins naïvement cyniques que leurs aînés, se libéreraient peut-être, devant de rapides et sages réformes fiscales, — en attendant le droit de tester, — de cette imbécile parcimonie.

Les chemins de fer, et les entreprises qu'ils entraînèrent à leur rapide allure, ne sont pas les seuls facteurs de l'évolution rurale. L'école et le régiment en sont encore deux agents importants. Certes, il se donne une peine extrême, cet excellent instituteur, débordé par sa soixantaine de gamins féroces, turbulents, écervelés et mal ouverts. Et je vous jure que lorsqu'il prépare — en prenant sur son repos — les cinq ou six têtes de classe à l'examen d'instruction primaire, c'est lui qui mérite le diplôme. Les livres et les procédés d'instruction sont souvent très ingénieux, très attachants. Les murs de la salle d'école sont pavoisés de tableaux de science rudimentaire. Une sorte de petit musée de géométrie, d'histoire naturelle, est installé dans une vitrine. Des lectures, des projections, retiennent les

adolescents au cours du soir à peu près jusqu'à la dix-huitième année. Et pourtant le maître d'école qui, depuis trente ans, suit ses élèves dans la vie, n'en paraît pas autrement satisfait. Il trouve même que les nouvelles générations ne valent pas les anciennes. Une part d'illusion entre dans ce jugement : tout était mieux au printemps, dit l'automne. Mais il contient aussi une part de vérité : dans l'attitude, les discours des jeunes gens, n'apparaît aucun progrès sensible sur leurs aînés. Est-ce le manque d'initiative du maître, la hantise des programmes à suivre, des examens à passer, ce continuel appel à la mémoire, l'instruction toute sèche, coque vide sans la pulpe généreuse de l'éducation, ou encore, chez les élèves, une atavique lenteur d'intelligence qu'on espérait voir plus tôt stimulée ? Mais, certainement, les résultats possibles font paraître décevants les résultats vrais. Pareilles constatations s'imposent au retour de l'autre classe — celle du régiment. Le bénéfice en paraît mince. Ces jeunes hommes ont appris quelques généreuses notions nouvelles ; mais ils ont subi aussi un esprit sectaire, fétichiste, absolu, souvent opposé à l'instruction de l'école. Ils ont connu une hygiène régulière, supérieure à celle du village ; mais ils ont parfois laissé leur santé dans les bas-fonds de la ville. Ceux qui reviennent ont une allure dégagée, une face éclaircie ; mais d'excessives fatigues disproportionnées avec leur objet en ont estropié quelques-uns. Et pourtant ce stage pourrait être une grande école de morale. L'officier a succédé à l'instituteur. De sept à vingt-quatre ans, presque sans intervalle, ces deux hommes ont tenu sous leur influence toute la jeunesse d'un peuple. Ils sont les maîtres de cet admirable champ de culture ; ils pourraient à leur gré l'amender, le façonner, l'ensemencer. Et la moisson qu'ils pourraient obtenir fait paraître bien grêle la moisson qu'ils obtiennent.

Ces deux services obligatoires sont d'ailleurs trop récents pour que leur matrice ait fourni encore son type définitif. Elle ne donne que des exemplaires d'épreuve, sans doute corrigibles. Ils démontrent, en tout cas, combien les influences extérieures agissent lentement sur cette mentalité mal éveillée d'un sommeil de dix siècles.

Tous les traits qui composent la face morale du paysan classique se modifient, mais superficiellement, comme une médaille dure dans un faible acide. L'instinct d'épargne, le culte de l'argent, vivent toujours en lui aussi âpres, aussi serviles. On en signale malicieusement des exemples, au village. Et un paysan traité d'avare par ses voisins, c'est Bompard traité d'imposteur à Tarascon. On cite un vieillard fort riche et sordide qui n'assista point à l'enterrement d'un de ses enfants, faute de linge. Un autre qui, désespéré de voir un pouce de bonne terre perdu, cultive utilement la tombe de famille. Ces traits sont macabres. C'est, en effet, quand la mort entre chez eux que ces êtres simples démasquent naïvement leur déconcertante cupidité. Des fils, pendant que leur père achève de mourir, essayent de lui faire signer un carnet d'épargne pour le dérober aux droits de succession; d'autres, parmi des larmes sincères, pressent, supplient le moribond déjà muet, de déceler la cachette, la précieuse cachette au trésor... Seulement — ici apparaît l'empreinte légère du siècle — ce ne sont plus d'inertes écus qui dorment dans ce trou, mais des obligations sûres, de solides titres de rente, produisant intérêt.

Le patient et dur labeur du paysan est l'excuse ordinaire de son avarice. Il ne faut pas toutefois exagérer la rigueur de sa tâche. L'hivernage lui procure des loisirs forcés que ne comporte aucun métier industriel. Les procédés scientifiques s'offrent, d'ailleurs, à l'aider. Des professeurs, en des conférences faites à la salle d'école, lui ont enseigné l'usage et l'emploi des engrais et des insecticides chimiques. Dans les calmes journées d'automne, la batteuse à vapeur domine le village de son ronronnement laborieux et fait, en une journée, l'ouvrage du crible et du fléau pendant un hiver. Ce premier engin mécanique est pris en location, de ferme en ferme. Mais de grandes exploitations comptent déjà dans leur matériel des moissonneuses-lieuses, des semeuses, qui simplifient et améliorent singulièrement le travail humain. Enfin, des syndicats agricoles, auxquels le paysan s'affilie assez volontiers, lui procurent à bas prix — grâce à l'achat direct par adjudication — les engrais chimiques, les graines et le matériel. Mais ces efforts sont encore timides. Ils permettent à peine

d'entrevoir tout ce que donnera la terre lorsque ces procédés nouveaux seront intégralement appliqués sur de vastes étendues, lorsque tous les paysans n'éparpilleront plus leur effort, ne perdront plus le plus clair de leur temps à se rendre, leurs outils sur l'épaule, à toutes ces petites parcelles souvent éloignées du village.

Mais la méfiance, solide, fermée, est encore restée, comme l'avarice et la patience, l'une des qualités villageoises. Elle subit d'ailleurs aussi des assauts et, contre des ennemis nouveaux, prend des formes nouvelles. Le candidat politique, l'agent d'assurances, le médecin, viennent tour à tour mettre à l'épreuve cette prudente circonspection. Ce pourrait être un très noble et très touchant spectacle que celui d'une salle d'auberge où le futur député vient, en réunion publique, apporter — selon sa formule — la bonne parole républicaine. Tous les électeurs sont présents. Ils écoutent. Leur masque, violemment modelé par mille ans de misères, reste placide. Le candidat, appuyé au billard, s'échauffe, triomphe, s'arrête enfin. Alors, les contradicteurs ont la parole. Ce sont les esprits forts du village. Or, leurs demandes, leurs observations, témoignent ou d'une incompréhension complète, ou d'un scepticisme vaniteux et grossier. Et le charme cesse. Quant à la masse silencieuse, que pense-t-elle? Les élections l'indiquent. Il faut l'avouer, les suffrages des villageois ne vont guère aux laborieux, à ceux qui s'occuperaient réellement de leurs intérêts, à ceux qui leur ont déjà donné des gages de zèle et de bienveillance, mais bien à celui qui les conquiert par sa rondeur, sa poignée de main facile, son audacieuse bonhomie, ses belles résonances de tonneau vide; ou, tout au contraire, à celui qui les subjugue par l'auréole de quelque prestige traditionnel. Et leur ignorance, en ces matières, semblerait incurable, si l'on ne réfléchissait à la nouveauté de leur émancipation politique.

Leur méfiance, qui leur rend de si mauvais services dans le choix de leur représentation, n'est pas toujours plus heureuse. Des voyageurs de commerce en triomphent facilement et leur placent des engrais mirifiques et des toiles avantageuses, qui ne sont que poudrette et calicot. Elle est plus perspicace en leur laissant accueillir les offres d'assurances

sur l'accident, sur l'incendie, la grêle, la mortalité du bétail. Tous ont contracté de ces engagements. Mais, par contre, aucun n'est assuré sur la vie : toujours payer la prime leur rendrait la vieillesse amère.

Le médecin émeut à la fois chez le paysan la méfiance, la parcimonie et la peur naturelle de la mort. Pourtant ce personnage est mieux armé que jadis pour la lutte. Son bagage est plus lourd, ses moyens d'action plus nombreux et plus efficaces. Sur son tricycle ou dans sa voiturette, il accourt vite au malade. Mais le villageois continue de vouloir guérir seul. Il a sa médecine à lui, une conception que rien n'a encore troublé, où le mal lui apparaît comme une sorte d'être nuisible, qui monte dans la tête, descend dans les bras, tombe sur l'estomac, coule dans les jambes, grimpe dans le ventre, et qu'il essaye de faire sortir de son corps avec l'appât d'une *mouche*, d'un de ces vésicants dont l'emploi injustifié peut devenir dangereux. Lorsqu'il explique la marche extraordinaire de ce mal il emploie — c'est la seule concession au siècle — des termes scientifiques, cueillis sur les lèvres du médecin. Mais il les écorche en les cueillant. Et « l'eau bourriquée, l'eau d'ânon », sont les moindres formules de ce codex fantaisiste.

Ainsi, moralement, le villageois n'a pas foncièrement changé. Ses facultés sont entrées en réaction avec les influences nouvelles et une petite érosion se manifeste seule à la surface. On a prétendu pourtant encore que les campagnes avaient perdu en pittoresque. Il est certain que les divertissements actuels n'ont pas la grâce ailée, pimpante, d'un ballet d'opéra-comique villageois. Une fête foraine lamentable — tir, jouets, manège — un bal aux danses lourdes, aux prétentions grossières, à l'épais fumet ; des haltes dominicales à l'auberge, où crier, fumer, s'abrutir de manille et s'intoxiquer d'alcool ; une fois l'an, quelque piteux prestidigitateur ou chanteur comique ; des repas de noce et de fête plantureux, interminables, coupés à chaque plat de chansons sentimentales, patriotiques ou grivoises ; et quelque usage local, comme ce Jean Carnaval, ce mannequin de paille qu'on promène de porte en porte au mardi-gras et qui commémore, devant chaque maison, les petits scandales qu'elle

abrita pendant l'année écoulée. Les anciens déplorent l'abandon du dîner de moisson, où le maître mangeait avec tous ses serviteurs après avoir porté une gerbe à l'église — vieux souvenir de la dîme — et où, en retour, les gars avaient le droit de sonner toute la journée. Chaque année, on cassait la cloche. C'était le bon temps. Supprimé aussi le ban de vendanges, où les habitants se réunissaient sur la place de l'église pour décider la date de la cueillette. Demi-mortes, les quêtes en nature, de vin, de blé, d'œufs, faites jadis par le sonneur, le maître d'école et les enfants de chœur. Mais on peut voir que, si le progrès n'a pas apporté grande amélioration aux joies du village, il ne leur en a pas ravi non plus de bien prestigieuses.

Le changement dans le costume justifie mieux le grief des amateurs de couleur locale. Ici, c'en est fini de la belle blouse bleue, comme de tôle émaillée, raide, cassante, luisante, et brodée de blanc à l'épaule et au poignet. Un veston sombre, simple, une casquette cycliste ou plate, remplacent le luxe bizarre des ancêtres. Les femmes, dans toutes les occasions solennelles, s'habillent simplement en noir. Mais les jeunes filles, plus prétentieuses, s'efforcent d'imiter les toilettes citadines. Elles arborent, aux fêtes, des robes jaune citron, vert pomme, portées sans aise, par conséquent sans grâce, et dont l'armature secrète déforme ces jeunes corps élastiques et souples, sans leur donner le charme factice de la silhouette parisienne. Qu'on y prenne garde : ce duel d'élégance avec la bourgeoisie trahit peut-être le sentiment le plus vif que l'intense circulation d'idées ait éveillé dans la cervelle rurale. Les vieux préjugés ataviques tiennent encore le paysan dans le respect. Il prononce dévotieusement « le château » en parlant de la maison élevée sur ses ruines. Mais la coquetterie maladroite des filles, les regards arrogants des garçons, des mots surpris sur la place publique, dans les gares, en wagon, mille petites impressions flottantes, indicibles, décèlent, chez tous, cette forme d'abord vaniteuse et puérile d'un juste sentiment égalitaire : l'envie...

Ainsi, les influences du siècle, bonnes et mauvaises, pénètrent avec lenteur le village et ses habitants. Le réactif commence à peine de mordre sur la fruste médaille millé-

naire. Quel visage nouveau va-t-elle prendre, quand l'action deviendra plus rapide et plus profonde ? Car il ne faut pas juger sa vitesse future sur sa vitesse présente. Peut-être a-t-on assisté, dans la galerie des Machines de l'Exposition, à la mise en marche de ces admirables moteurs dont l'énergie se répandait en mouvement et en lumière. Des hommes, à l'aide d'un levier, agissaient sur le volant monstre. Il se déplaçait d'abord presque imperceptiblement ; puis, comme soudain allégé, il accélérait sa vitesse et, enfin, battait l'air d'un vol rapide et lourd d'obus. Ainsi l'outil de science fait levier pour émouvoir l'énorme et puissant régulateur du monde paysan. Il l'ébranle lentement. C'est la mise en marche qui commence.

MICHEL CORDAY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

est
c'es
ma
du
the
bil
co
ell
ba
il
sou
rer
de
tur
qu
co
bre
So
un

en
nô
des
no
ser
cœ
dé
do
au
de
de
co

CR

l'au
cou
Un
con
van
pro
ples
Fra
biza
inst
som
nou
sont
des
listr
Salu
vieu
imu
avec

LIVRES NOUVEAUX

AMOUR, AMOUR..., par **Pierre Veber.**

Ce livre fait penser à *Candide;* mais comme il est bien de notre temps! Plutôt qu'un roman, c'est un faisceau de nouvelles : toutes sont charmantes et groupées fort habilement. Le héros du livre, M. de Sembach, un jeune baron d'authentique noblesse allemande, élevé par une bibliothèque, est venu rejoindre à Paris la petite cousine qu'on lui a conseillée pour femme. Mais elle voyage ; et, en attendant, le baron de Sembach se distrait. Il fait collection de souvenirs ; il a des maîtresses; il en a tant qu'il peut, et souvent plusieurs à la fois. Il essaye de se rendre compte si cela l'intéresse ; mais, curieux de l'amour, il n'arrive pas à aimer, et les aventures se multiplient plutôt autour de son cœur que dans son cœur. M. Pierre Veber nous les conte en détail, avec une précision parfois scabreuse, mais avec une verve toujours exquise. Sous des apparences de fantaisie légère, c'est là un fort joli roman d'observation.

VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS,
par **G. Lenôtre.**

C'est en regardant de vieilles maisons, c'est en parcourant de vieux papiers que M. G. Lenôtre, bien connu déjà par de dramatiques études sur la période révolutionnaire, s'éprend de nouvelles recherches. Un mot lui a fait pressentir un coin de vie mystérieuse, un secret de cœur ou de pensée ; et, dès lors, il s'attache à découvrir tous les moindres détails de l'anecdote. Ces courtes études sont toutes consacrées au Paris du siècle dernier, et surtout au Paris de la Révolution; elles sont charmantes comme de vieux pastels, et troublantes comme des confidences.

CROQU S D'OUTRE-MANCHE, par **Hector France.**

Il faut avoir longtemps habité Londres, comme l'auteur de ces pittoresques études, pour y découvrir tous les types étranges qu'elles décrivent. Un Anglais, George Farguhar, a dit de ses compatriotes : « Nous sommes la plus inconcevante bigarrure de caractères, et ces caractères produisent des folies inconnues aux autres peuples, et même aux siècles passés. » M. Hector France s'est plu à rechercher tous ces coins bizarres de la vie anglaise, et son livre est bien instructif. Il nous fait assister au Derby d'Epsom, il nous montre les Français à Londres, il nous introduit dans les *Swimming clubs;* et ce sont de curieux détails sur ce fameux « élevage » des enfants, sur les coups de fouet qu'on leur distribue, sur les élections, sur l'Armée du Salut, sur les mariages de Gretna-Green, sur le vieux dimanche londonien : autant de croquis amusants et alertes, venus en quelques traits, avec un vrai bonheur de vision précise.

L'HÉRITAGE, tragédie rustique en prose,
par **Maurice Pottecher.**

Voilà six années que M. Maurice Pottecher a fondé le Théâtre Populaire de Bussang, et il renouvelle tous les étés le programme de son spectacle. On vient de Paris assister à ces curieuses représentations. C'est parfois un drame et parfois une comédie : l'auteur-directeur semble vouloir essayer tour à tour sur ce public d'hommes simples les diverses formes de l'art dramatique. Il a même donné une sorte de conte féerique; une partie était écrite en vers; la lecture en était charmante; l'effet, paraît-il, fut très grand au théâtre. *L'Héritage*, qui fut joué cette année, est une œuvre simple et puissante : M. Maurice Pottecher a su ramasser toute l'action en un seul acte. C'est une véritable tragédie, selon les règles, et une tragédie excellente.

TROIS ANS A LA COUR DE PERSE,
par le **docteur Feuvrier.**

Attaché pendant plusieurs années à la personne du chah de Perse Nasr ed Din, le docteur Feuvrier a pu observer quantité de choses « forcément étrangères, non seulement à tout voyageur, mais à toute personne résidant même longtemps dans le pays ». Presque au jour le jour, l'auteur prenait des notes : il a détaché de ces carnets les pages les plus curieuses, toutes celles qui pouvaient être livrées au public sans un manquement au secret professionnel. De nombreuses illustrations d'après des photographies inédites et des croquis de l'auteur aident à l'évocation complète du décor. En même temps qu'il nous renseigne avec précision sur la vie du Chah, ce livre est une heureuse contribution à la connaissance des mœurs et du pays persans.

SÉRÉNISSIME, par **Ernest La Jeunesse.**

Le talent de M. Ernest La Jeunesse n'est pas douteux. Il a su imposer au public des œuvres parfois déconcertantes, mais toujours sincères et passionnées. Il a de beaux dons, un lyrisme fougueux, une éloquence amère ; il emporte les scènes d'un large mouvement; il a des trouvailles de répliques heurtées et une abondance d'images et de mots qu'on sent intarissable. Mais on souhaiterait qu'il choisît un peu dans ce trésor. Avec des qualités incontestables, *Sérénissime* étonnera le public : le sujet même apparaîtra bizarre; on a quelque peine à le suivre au cours d'une intrigue par trop encombrée, et malgré soi, on se défend de croire à certaines invraisemblances : l'attention se fatigue, échappe à l'œuvre, il faut un effort pour l'y ramener. Que M. Ernest La Jeunesse nous donne vite le roman simple et fort que nous attendons et qu'il nous doit.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20002-9-00. — (Encre Lorilleux).